Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Jules Girardin

LA DISPARITION DU GRAND KRAUSE

1880

Table des matières

CHAPITRE PREMIER LE PÈRE WÆCHTER ET L'OURS-NOIR.....4

CHAPITRE II LE RÊVE DES ENFANTS DE DARLENHEIM 11

CHAPITRE III À LA RECHERCHE DU GRAND KRAUSE.. 23

CHAPITRE IV UNE BELLE CIRCULAIRE DE STRECKER. 32

CHAPITRE V LA CLASSE DEVIENT EXEMPLAIRE 45

CHAPITRE VI UNE BONNE INTERVENTION 60

CHAPITRE VII LES MANIES DE LA MÈRE SECKATZ..... 67

CHAPITRE VIII LE BON CŒUR DU DOMESTIQUE..... 86

CHAPITRE IX AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES..... 101

CHAPITRE X JE TROUVE MARIEN EXIGEANTE 116

CHAPITRE XI ON NE PASSE PAS… 135

CHAPITRE XII L'INOUBLIABLE SOUPER DE FAMILLE 146

CHAPITRE XIII GRANDE ÉMOTION DU PÈRE WÆCHTER 155

CHAPITRE XIV LA BOUTEILLE DE KIRSCH..... 165

CHAPITRE XV QUAND ON SAIT DU BIEN, ON LE DIT 174

CHAPITRE XVI LE GRENIER À FOIN 180

CHAPITRE XVII L'HABILETÉ DE STRECKER..... 188

CHAPITRE XVIII MARIEN ET LES POIS D'AMÉRIQUE. 205

CHAPITRE XIX DERRIÈRE LA TANNERIE 220
CHAPITRE XX UNE COALITION DE BRAVES GENS..... 228
CHAPITRE XXI LE SECRET DU MONSIEUR 234
CHAPITRE XXII LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE 242
À propos de cette édition électronique 250

CHAPITRE PREMIER

LE PÈRE WÆCHTER ET L'OURS-NOIR

Les distractions étaient rares dans notre petit village de Darlenheim ; oh ! oui, elles étaient rares, j'en soupire encore, rien que d'y penser. Aussi, quand nous trouvions une bonne petite occasion de nous distraire, je vous prie de croire que nous ne faisions pas les dédaigneux. Nous en tirions tout ce que nous en pouvions tirer, comme faisait le vieil Isaac Schmuzzer quand il tenait un pauvre débiteur entre ses griffes d'usurier. Nous en jouissions avant, pendant et après. Nous ne pouvions pas cesser d'en parler, nous en radotions. Quand nous étions en classe, c'étaient des chuchotements sans fin ni trêve, et nous faisions littéralement perdre la tête à notre vieux maître d'école, le père Wæchter. Alors le père Wæchter mettait son bonnet de soie noire tout de travers sur une oreille ; il regardait par-dessus ses lunettes et donnait un grand coup de poing sur sa chaire, en criant d'une voix de tonnerre : « Cela va-t-il finir, à la fin ? »

Mais cela ne finissait ni à la fin, ni au milieu, ni au commencement. Alors le père Wæchter prenait sa poignée de verges de bouleau et la mettait sur la chaire à côté de lui, bien en vue. Nous savions tous ce que cela voulait dire, et si nous ne cessions pas de parler, du moins nous baissions la voix et nous nous tenions sur nos gardes. Voyant que l'on causait encore, le père Wæchter disait presque à voix basse : « Il y a de l'orage dans l'air ! » Aussitôt, comme par enchantement, on aurait entendu voler une mouche.

Quand le père Wæchter déclarait qu'il y avait de l'orage dans l'air, cela voulait dire que sa patience était à bout. Elle était longue, sa patience, mes anciens camarades peuvent bien l'attester comme moi ; mais, comme toutes les choses de ce monde, même les plus longues, elle avait une fin, malheur au premier coupable qui tombait sous la main du père Wæchter quand il y avait de l'orage dans l'air ! Son compte était bien vite réglé. Le père Wæchter levait les bras, les houssines sifflaient, le coupable criait : « Oh là là ! » et s'en retournait, l'oreille basse, à son banc, en frottant la partie houspillée. C'est que le père Wæchter tapait dur, en vertu du proverbe « Qui aime bien châtie bien. »

Les camarades du coupable, en manière de consolation, lui demandaient tout bas « si ça faisait du bien ». Comme chacun à son tour passait par les houssines, et savait à quoi s'en tenir pour son propre compte, la question n'était qu'une plaisanterie, et ne dénotait pas, chez ceux qui la faisaient, autant d'égoïsme et de cruauté qu'on l'aurait pu croire tout d'abord.

Par une belle après-midi de printemps, le père Wæchter, après avoir demandé par deux fois « si cela allait finir, à la fin ! » baissa la voix pour déclarer qu'il y avait de l'orage dans l'air !

Comment n'y aurait-il pas eu de l'orage dans l'air ? Juste au moment où nous rentrions à l'école pour la classe du soir, une troupe de saltimbanques avait fait son entrée solennelle dans le village. Ils avaient parcouru les rues et les ruelles en grande pompe, et ils avaient annoncé une représentation extraordinaire pour le soir même.

Le petit Strecker ne se tenait plus sur son banc. Le petit Strecker était le fils de l'aubergiste de *l'Ours-Noir,* et, pour cette raison, nous l'appelions *l'Ours-Noir*. Donc, l'Ours-Noir ne tenait pas en place. Caché derrière le grand Seckatz, il dissipait la moitié de l'école rien qu'en allongeant ses mains devant lui, comme s'il tenait la bride d'un cheval, et en se dandinant sur son banc comme un cavalier qui trotte à l'anglaise. Les saltimbanques, en faisant leur cavalcade, étaient précédés d'un trompette à cheval qui faisait beaucoup de voltes et de pas inutiles et aussi beaucoup d'embarras. L'Ours-Noir l'imitait à ravir, aussi nous ne voyions que lui et nous ne nous occupions pas du tout du père Wæchter.

Quand le père Wæchter baissait la tête pour regarder sur son livre, l'Ours-Noir se levait audacieusement, plaçait sa main gauche à six pouces de sa bouche, et faisait aller et venir sa main droite, comme font les gens qui jouent du trombone. Il gonflait ses joues et fermait l'œil gauche.

C'était à s'y méprendre la figure de l'artiste qui jouait du trombone dans la troupe de saltimbanques. Il y en avait parmi nous qui se roulaient sur les bancs, et d'autres qui étaient tout rouges et qui pleuraient à force de rire.

Juste en ce moment, le grand Krause, jaloux du succès de l'Ours-Noir, se mit à taper sur une grosse caisse imaginaire, avec accompagnement de cymbales. Mais il n'était ni si malin ni si adroit que l'Ours-Noir, et, de plus, il était trop grand pour se cacher derrière un camarade.

Il n'avait pas frappé quatre coups sur sa grosse caisse que le père Wæchter lui dit : « Krause, viens çà, que je te dise deux mots. »

Krause se leva lentement, enjamba le banc avec sa maladresse ordinaire, et alla renouveler connaissance avec les houssines de bouleau. Il criait à faire frémir, comme si on l'eût écorché ; mais ce n'était qu'une frime pour nous amuser, car son père avait l'habitude de le battre ; par conséquent il avait, lui, l'habitude d'être battu. Le père Krause était un colosse, et il n'y allait pas de main morte, aussi les houssines du père Wæchter faisaient autant d'effet sur le cuir de Krause que si c'eût été une poignée de plumes de paon. Mais il criait tout de même du haut de sa tête, pour le principe.

Le père Wæchter tapait en mesure, Krause criait en mesure, et trente écoliers sur quarante tapaient en mesure, comme l'avait fait Krause, sur trente grosses caisses imaginaires, et trente polissons chantaient à demi-voix : Boum ! boum ! dzing ! dzing !

Le succès, accompagné d'une longue impunité, avait complètement grisé l'Ours-Noir. Ayant allongé ses deux mains à droite et à gauche, il les planta solidement sur les épaules de ses deux voisins, qui se rapprochèrent complaisamment. Règle générale : les écoliers sont toujours d'une rare complaisance quand il s'agit de donner les mains à quelque sottise.

L'Ours-Noir commença à se soulever lentement à la force de ses poignets ; déjà ses deux jambes étaient sorties de dessous la table, déjà il les agitait avec grâce, pour montrer combien il était à son aise dans cette position gênante, lorsque, patatras ! le voisin de gauche, trop faible pour soutenir plus longtemps sa part de l'Ours-Noir, plie tout d'un coup, et l'Ours-Noir disparaît sous la table avec un grand fracas.

« Viens ici, Strecker » dit le père Wæchter avec un calme effrayant.Il avait le nez tout blanc et les joues toutes rouges, ce qui était mauvais signe.

Strecker sortit comme il put de dessous la table, en jetant des regards furibonds au maladroit qui l'avait laissé choir. Tout en se relevant, avec une lenteur affectée, il époussetait ses habits. « Ne perds pas ton temps à t'épousseter, dit le père Wæchter ; je m'en charge. Arrive ici. »

Strecker fit semblant de boiter, pour attendrir le père Wæchter ; mais le père Wæchter n'était pas d'humeur à se laisser attendrir. Il commença donc à épousseter les habits de Strecker.

Quel héros ! quel être supérieur que ce Strecker ! Il cria, sans doute, puisqu'il était de règle de crier ; mais ses cris étaient modulés avec tant d'art qu'on aurait juré entendre les canards que tire d'une clarinette un artiste inexpérimenté. C'était une plaisanterie renouvelée de celle du pitre des saltimbanques.

Ce pitre, en effet, il y avait une heure à peine, avait traversé les rues de Darlenheim en jouant de la clarinette avec une baguette de tambour. L'imitation de Strecker était si parfaite que les plus douillets d'entre nous auraient voulu être à sa place sous les houssines de bouleau, à condition d'avoir son talent et d'obtenir le succès qu'il obtint.

Ce succès fut si complet et surtout si bruyant que le père Wæchter se crut en face d'une véritable insurrection. Il battit prudemment en retraite, et se cantonna dans sa chaire comme dans une forteresse. Une fois là, il releva ses lunettes sur son front, se prit la tête à deux mains, sans rien dire, et réfléchit profondément.

Peu à peu le bruit s'apaisa, et comme le père Wæchter s'obstinait à ne rien dire, il y eut parmi nous un malaise général, une attente pénible, cette espèce de terreur mystérieuse que l'on ne peut s'empêcher de ressentir devant l'inconnu.

Qu'allait-il se passer ? Les poltrons commençaient à regarder du côté des fenêtres ouvertes, songeant à se sauver par là, si c'était trop terrible.

Quand il eut bien réfléchi, le père Wæchter remit lentement ses lunettes devant ses yeux, poussa un gros soupir, et dit tristement « Strecker, tu me navres, tu déshonoreras un jour le nom de ton père, car tu ne seras jamais qu'un saltimbanque ! »

Strecker le navrait ! Nous étions de mauvais garnements, mais nous n'étions pas méchants au fond. Nous échangions entre nous des regards embarrassés : peut-être, après tout, Strecker était-il allé trop loin. Je ne sais s'il le pensait comme nous, mais en tous cas il baissa la tête, et ses lèvres se mirent à trembler.

« Strecker déshonorerait un jour le nom de son père ! » Décidément, c'était plus grave que nous ne l'avions cru. Cette fois, quelques-uns des bons, je veux dire des moins mauvais, remuèrent la tête de haut en bas d'un air significatif. Pas un de nous en ce moment n'eût voulu être à la place de Strecker. Quant à lui, il tenait les yeux obstinément baissés sur son ardoise, et il traçait de grandes lignes avec son crayon, sans savoir ce qu'il faisait. Pauvre Strecker !

« Strecker ne serait jamais qu'un saltimbanque ! »

Cette fois, il y eut sur toutes les figures un véritable changement à vue. Un saltimbanque ! rien que cela. Nous étions quarante dans la classe. Ce seul mot du père Wæchter fit

qu’en un instant Strecker eut trente-neuf admirateurs et trente-neuf envieux. Quant à lui, il s’était mis à sourire, et nous lançait en dessous des regards remplis d’orgueil.

Saltimbanque ! Vous comprenez notre admiration et son orgueil. Mais, au fait, comment comprendriez-vous ce double sentiment, puisque vous ne savez pas ce que c’était pour nous qu’un saltimbanque ?

CHAPITRE II

LE RÊVE DES ENFANTS DE DARLENHEIM

Tous nos parents étaient de petits cultivateurs, de petits débitants, ou des gens de métier. Ils avaient bien de la peine à vivre, surtout quand il leur arrivait pour leur malheur de tomber entre les mains des usuriers, qui dévoraient littéralement les paysans alsaciens, surtout de notre côté.

Sauf le fils du maire, M. Faber, celui du brasseur, M. Wirsing, et l'Ours-Noir, nous étions pauvrement vêtus, pauvrement nourris, et nous avions devant nous la perspective d'être pauvrement nourris et pauvrement vêtus toute notre vie et encore à condition de travailler dur et ferme.

Pour commencer notre apprentissage de la vie, nous passions nos premières et, à ce que l'on prétend, nos meilleures années sous la férule du père Wæchter. C'était le plus honnête homme du monde ; mais il était très ennuyeux, et il n'était pas homme à développer outre mesure notre intelligence.

Or, chacun se fait un idéal selon ses idées présentes, selon ses goûts, ses préférences et ses aspirations, et le compose toujours de manière qu'il soit en contraste avec tout ce qui le gêne ou lui déplaît dans sa situation présente.

Notre idéal à nous, c'était le saltimbanque. Le saltimbanque ne va pas à l'école, lui ; il ne bâille pas pendant des heures et des heures sur un livre ou sur une ardoise, il ne reçoit point de coups de houssine d'un magister exigeant et irascible. Il va, il vient, il vagabonde et fait ses quatre volontés. Il

dépasse de cent piques le reste des hommes par la richesse de son costume, taillé, selon son caprice, dans des étoffes brillantes et pailletées d'or. Il rit et il fait rire ; on applaudit à sa souplesse et à son agilité rien qu'à faire quelques cabrioles, il gagne des monceaux d'or !

Nous étions jeunes et ignorants autant qu'on peut l'être ; nous avions vu quelquefois un personnage très important, le sous-préfet, quand il venait en tournée de révision.

Nous l'avions vu dans toute sa gloire, revêtu de son frac à broderies d'argent. Nous trouvions le sous-préfet un bien petit personnage à côté des saltimbanques, qui portaient des chapeaux à plumes et des costumes galonnés d'or sur toutes les coutures.

Le sous-préfet était maigre, jaune et bilieux ; de plus, il avait l'air triste et portait des lunettes bleues. Les saltimbanques ne portaient point de lunettes bleues ; ils avaient l'œil vif, la mine fleurie, l'oreille rouge, le verbe haut.

M. le maire n'était point mal de sa personne, sauf qu'il était trop gros et qu'il avait des jambes trop minces. Jamais, au grand jamais, nous n'aurions pu nous figurer M. le maire enlevant un poids de cent kilogrammes à la force de la mâchoire, ou dansant sur une corde roide, ou sautant d'un trapèze à un autre. Tous ces exploits, les saltimbanques les exécutaient avec une merveilleuse facilité, et nous trouvions dans notre sagesse que M. le maire, comparé à eux, était un aussi petit personnage que le sous-préfet.

Nos parents auraient pu rectifier nos idées, s'ils les avaient connues, mais ils ne les connaissaient pas, car nous en faisions un grand mystère, et nous ne causions de ces choses-là qu'entre nous.

Régie générale quand une troupe de saltimbanques avait passé par Darlenheim, nous ne nous contentions pas de parler entre nous de leurs merveilleuses prouesses, mais nous nous efforcions de les imiter dans la mesure de nos forces.

Pendant plus de quinze jours, nous nous précipitions, au sortir de l'école, vers la grande sablière du père Heilman, et nous faisions des culbutes, des sauts périlleux, pendant des heures entières. Celui d'entre nous qui réussissait le mieux dans ces nobles exercices devenait un héros aux yeux de tous les autres. En vérité, les saltimbanques nous tournaient absolument la tête. Personne jusqu'ici n'avait accompli un exploit aussi hardi et qui montrât autant de génie naturel que celui que l'Ours-Noir venait d'accomplir en pleine classe. Et voilà que le père Wæchter avait osé lui dire : « Tu ne seras qu'un saltimbanque ! »

C'est comme s'il lui avait dit « Tu ne seras jamais qu'un homme de génie, un grand homme !

Au sortir de la classe, l'Ours-Noir fut entouré de courtisans comme un grand personnage ; tout le monde lui faisait fête, tout le monde, excepté le grand Krause ; le grand Krause avait l'air triste et abattu ; le grand Krause coupa par un sentier pour rentrer chez son père.

Nous le voyions de loin marcher tout seul, la tête basse, faisant le gros dos, les yeux fixés sur le sol, comme un homme qui dévore un grand chagrin ou médite une grande résolution.

Nous étions sur la place bien avant l'heure de la représentation et même bien avant celle de la parade. Nous ne voulions rien perdre de cette précieuse distraction qui rompait si à propos la monotonie de notre existence. D'ailleurs, pour

beaucoup d'entre nous, la parade devait tenir lieu de représentation. Le prix des places était très modéré, mais il n'était pas cependant à la portée de toutes les bourses.

Strecker était au premier rang, les reins cambrés, le nez en l'air, comme un homme qui sait bien ce qu'il vaut. Quand il parlait, on l'écoutait ; quand il riait, on riait ; quand il se taisait, on l'admirait.

Il n'y a rien comme le succès pour vous donner de l'aplomb. Il avait l'air si sûr de lui que sa figure attira tout de suite l'attention du pitre et des musiciens. Peut-être est-ce une illusion, mais il me semble que les musiciens jouaient pour lui, que le pitre plaisantait pour lui et réservait pour lui ses clignements d'yeux les plus familiers. J'étais un tout petit peu jaloux de ces préférences, mais pas assez pour ne pas rendre justice à notre camarade. Je me rappelle lui avoir adressé une observation insignifiante, rien que pour montrer au pitre que j'étais son ami intime.

Quant à lui, il finit par s'approcher tout près de l'estrade : on aurait dit qu'il se sentait chez lui. Il y avait là un grand singe dont toute l'occupation consistait à adresser d'horribles grimaces aux badauds et à leur montrer combien ses dents étaient blanches, longues et pointues, pointues surtout. C'était à faire frémit, et toutes les fois que le singe faisait un mouvement, le cercle des curieux s'élargissait autour de lui.

J'en crus à peine mes yeux quand je vis Strecker s'approcher hardiment du singe, le regarder en face et lui promener la main sur le dos, comme s'il avait passé toute sa vie à caresser des singes.

Oui, il lui passa la main sur le dos, je ne crains pas d'être accusé d'exagération, car tout le monde put le voir, comme moi, accomplir cet audacieux exploit. Le singe montra toutes ses dents, cligna ses vilains yeux à plusieurs reprises et lui adressa de vives remontrances dans son jargon de singe.

Strecker ne broncha pas. Strecker n'avait pas seulement la vocation pour être saltimbanque, il est évident qu'il était né dompteur !

Une dame mûre, d'un embonpoint prodigieux, et dont le costume pailleté et resplendissant me parut être le dernier mot de l'élégance et de la richesse, sourit à Strecker. La dame avait une jupe peut-être un peu courte pour son âge ; n'importe ! la dame n'en était pas moins une dame très majestueuse, du moins à mon humble avis. Elle fit quelques pas sur l'estrade, s'approcha du singe et lui tendit un morceau de sucre. Il faut que les singes soient des animaux bien mal appris ! Croiriez-vous que celui-là lui arracha brusquement le morceau de sucre ? Brusquement ! presque insolemment ! une dame si belle, si bien mise et si majestueuse.

Strecker adressa la parole à la dame aussi tranquillement que si c'eût été une servante ou une paysanne. Tous les voisins se penchèrent pour entendre ce qu'il disait ; je fis comme les autres, et même je me penchai si brusquement, que j'aplatis le tricorne du père Thilecke, le cordier. C'est un vilain défaut que la brusquerie, surtout envers les personnes âgées ; mais, que voulez-vous ? il y a dans la vie des circonstances où l'on ne se connaît plus !

Strecker, avec l'aplomb d'un monsieur qui aurait été élevé à la ville, demanda à la dame le nom du singe, son âge, où il était né, s'il était méchant, et quelle était sa nourriture ordinaire.

La dame majestueuse répondait à toutes ses questions avec une condescendance sans égale ; et puis, quelle magnifique voix ! un peu forte peut-être ; mais comme elle était bien en harmonie avec sa moustache grisonnante et son triple menton !

Les gens du premier rang écoutaient de toutes leurs oreilles, ceux qui étaient plus éloignés demandaient à chaque instant « Qu'est-ce qu'il dit ? » ou bien « Qu'est-ce qu'elle a répondu ? »

Les moindres paroles de Strecker et de la dame majestueuse passaient de bouche en bouche jusqu'à l'extrémité de la place.

Et dire que Strecker était mon camarade, ou plutôt notre camarade ! Comme c'était honorable pour l'école en général, et pour moi en particulier !

Je grillais de dire un mot, ne fût-ce qu'un mot, à la dame majestueuse, pour me vanter toute ma vie de lui avoir parlé.

Ne sachant pas comment elle prendrait une si audacieuse familiarité, je résolus aussitôt d'entrer dans la conversation, comme qui dirait par une porte de côté, en m'adressant à l'Ours-Noir.

« Montre à cette dame, lui dis-je, comme tu sais bien faire la clarinette.

— Il sait faire la clarinette ? s'écria la dame en se tournant de mon côté avec un aimable empressement.

— Oui, Madame, aussi bien que ce monsieur qui est là-bas. »

Et je lui désignai du doigt le pitre, qui était en train de recevoir des soufflets et des coups de pied, à la grande joie de l'assistance.

« Vous seriez bien aimable, dit la dame à Strecker, de nous montrer votre talent. »

Un moment j'espérai que la dame allait prier l'Ours-Noir de monter sur l'estrade et de montrer son talent à tout le village assemblé. Quelle gloire pour lui ! Je comptais bien rappeler, le cas échéant, à lui et aux autres, que cette gloire, c'est à moi qu'il la devait.

Je crois que la dame allait le prier de monter ; malgré tout son aplomb, Strecker était un peu rouge, mais je voyais bien qu'il était content. Quant à moi, je ne me sentais pas de joie.

Malheureusement, un monsieur vêtu en général russe ou en dentiste, je ne sais plus lequel des deux, s'approcha de la dame majestueuse, lui annonça que la parade était finie et que le public était impatient d'entrer. Il lui offrit son bras, elle nous salua, Strecker et moi avec son éventail, et courut avec une grâce incomparable et une légèreté surprenante s'installer au comptoir.

Elle jeta un châle sur ses épaules, et s'éventa en souriant. Bientôt on entendit son admirable voix qui criait : « Suivez le monde ! » Puis elle leva son bras nu orné d'un bracelet où il y avait des pierreries de toutes les couleurs, et fit signe, en fermant tous les doigts de la main droite, excepté deux, que « cela ne coûtait que deux sous ! »

Le pitre emboucha un énorme porte-voix et se mit à mugir : « Qui est-ce qui n'a pas deux sous dans sa poche ? »

Moi, je ne les avais pas. Mon plaisir de la soirée finissait avec la parade. Je n'ai jamais regretté aussi vivement de ma vie de n'être pas millionnaire.

Je me glissai dans la foule pour échapper aux regards de la dame majestueuse. Je ne voulais pas qu'elle conçût mauvaise opinion de moi, ni surtout qu'elle regrettât de m'avoir adressé la parole, en constatant, ou que je n'avais pas deux sous dans ma poche, ou que, si je les avais, j'étais trop avare pour lui en faire hommage. Pour rien au monde je n'aurais voulu qu'elle pût me croire capable d'une pareille grossièreté de sentiments.

Quand je fus sous les arbres, dont l'ombre épaisse me protégeait contre tous les regards, je jetai les yeux autour de moi. Strecker venait d'escalader les marches de l'estrade.

Il donnait ses deux sous à la dame, et la dame lui souriait.

À quelques pas de moi, appuyé contre un arbre, le grand Krause regardait aussi du côté de la baraque des saltimbanques. Il était tout pâle, il avait l'air de souffrir ; lui non plus n'avait pas dans sa poche les deux sous que le pitre semblait regarder comme une bagatelle.

Ses lèvres étaient serrées, et il promenait ses yeux hagards du singe au pitre, du pitre à la dame, et de la dame à Strecker, qui disparut bientôt derrière le rideau.

Le grand Krause n'était pas mon ami intime, parce que, sans me repousser précisément, son caractère ne m'attirait pas. Il avait toujours été un peu sauvage et concentré ; il ne riait pas souvent, et nous avions tous été surpris de le voir si facétieux à la classe de l'après-midi.

Cependant, comme ce soir-là il souffrait de la même privation que moi, comme il paraissait même souffrir beaucoup plus que moi, je me sentis porté vers lui. Je me rapprochai donc de l'arbre où il était appuyé, et je lui mis doucement la main sur l'épaule.

Il tressaillit, et fit même un geste de mauvaise humeur pour se débarrasser de ma main.

« As-tu vu, lui dis-je, comme Strecker a caressé le singe, et comme il a parlé à la dame ? »

Il haussa les épaules et ne me répondit que par une sorte de grognement.

Je commençai à craindre qu'il ne fût jaloux de Strecker, et pour m'en assurer, je lui dis :

« En voilà un qui peut se vanter d'avoir de la chance ! Le père Wæchter lui-même le trouve capable de…

— Il y en a qui le valent bien ! » me répondit Krause d'un ton sec.

Et comme j'insistais sur les mérites et qualités de l'Ours-Noir, il me cria d'un air égaré :

« Laisse-moi, laisse-moi ! il faut que je rentre de bonne heure. »

Et il ajouta entre ses dents :

« On verra bien, à la fin !

Je fis peu attention à ces paroles ; mais plus tard je les retrouvai dans ma mémoire.

Les saltimbanques demeurèrent deux jours à Darlenheim ; pendant ces deux jours « il y eut de l'orage dans l'air ! » Je crois bien que, si leur séjour se fut prolongé, le père Wæchter en eût fait une maladie.

L'Ours-Noir était devenu le familier de toute la bande. Plus que jamais il était l'objet de notre fervente admiration. Dès qu'il paraissait, nous l'entourions pour écouter les choses étonnantes qu'il avait à nous raconter sur ses nouveaux amis. Nous pensions généralement, sans oser toutefois le lui dire, qu'il était décidé à planter là le père Wæchter et son paquet de houssines pour courir le monde avec les saltimbanques et pour faire fortune.

Nous ne voyions plus Krause qu'aux heures de classe. La plupart des écoliers n'y faisaient pas attention, car il était peu populaire. Si par hasard quelqu'un daignait s'apercevoir de son absence, je me gardais bien de dire que j'en connaissais la cause, de peur de lui faire quelque mauvaise affaire ; car nous n'aimions pas les jaloux à l'école du père Wæchter.

Les saltimbanques partirent le troisième jour de grand matin. Quand j'appris leur départ, je songeai tout de suite à Strecker ; je fus presque désappointé en le voyant paraître, et je ne pus m'empêcher de songer que son caractère n'était pas à la hauteur de son talent. Au fond, j'étais tout à la fois content d'avoir conservé un bon camarade et fâché que ce bon camarade eût manqué d'énergie et d'audace.

« Où est ce paresseux de Krause ? » demanda le père Wæchter en s'apercevant subitement que la place de Krause était vide.

Personne de nous n'avait remarqué l'absence de Krause ; et quand bien même nous l'eussions remarquée, nous ne nous en serions pas autrement émus.

« Il est peut-être malade ? suggéra un de ces braves garçons qui cherchent toujours à excuser les délinquants.

— Malade, lui ! allons donc ! s'écria le père Wæchter avec une amère ironie ; à l'heure qu'il est, il doit être à la pêche aux écrevisses. »

Comme c'était assez probable, l'incident fut clos par ces paroles du père Wæchter :

« Allons, paresseux, à nos leçons ; je réglerai le compte de Krause quand il reviendra. »

À la classe de l'après-midi, pendant que j'étais au tableau noir, barbotant au beau milieu d'une division compliquée, le père de Krause entra. Il avait l'air inquiet et agité. Il s'approcha de la chaire du père Wæchter et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le père Wæchter parut surpris et marmotta :

« Non. Nous ne l'avons pas vu de la journée ; il fait encore l'école buissonnière ; ce n'est pas la première fois vous savez ?

— Ah ! dit le père Krause d'un air surpris.

— Non, répéta vivement le père Wæchter ; non, ce n'est pas la première fois, et j'ai bien peur aussi de ne pouvoir jurer que ce sera la dernière. Mais soyez tranquille, toutes les fois que cela lui arrivera, son compte sera bien vite réglé. »

Et de son doigt long et sec il montra la poignée de houssines.

« Je vous remercie bien de votre bonté, répondit le père Krause. Cette fois il aura une double ration, parce que sa mère est plus malade que d'habitude et que l'inquiétude augmente son mal. Vous le corrigerez ici pour avoir manqué la classe, et je le corrigerai là-bas pour avoir donné de l'inquiétude à sa mère. Au revoir, père Wæchter ; non, ne vous dérangez pas, ces vauriens-là feraient le diable à quatre, si vous tourniez seulement le dos. Je ne les connais pas… non ! »

Ah ! si le père Wæchter nous avait lancé une seule fois un regard comme celui que nous lança le père du grand Krause, il n'aurait plus jamais eu besoin de faire allusion à l'orage qui était dans l'air, ni à la poignée de houssines qui pendait à la muraille.

Mais chacun, ici-bas, lance les regards qu'il peut. En tout cas, ceux du père Krause nous firent tous trembler de la tête aux pieds.

CHAPITRE III

À LA RECHERCHE DU GRAND KRAUSE

Cette nuit-là, contre mon habitude, j'eus un sommeil très agité. Je rêvai du grand Krause je le voyais au bord de la rivière ; seulement, au lieu de pêcher des écrevisses, il pêchait des singes. Je n'étais pas trop surpris de le voir pêcher des singes, mais j'avais beau regarder avec attention, je ne pouvais arriver à comprendre comment il s'y prenait. Plus je regardais, moins je comprenais, j'en avais la migraine. Le lendemain matin, c'est à Krause que je songeai tout d'abord ; et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais m'empêcher de penser à lui, même en faisant ma prière.

Tout en m'habillant, je riais de mon rêve « Quelle sottise, me disais-je ; comme si les singes se pêchaient à la ligne ! » Mais j'avais beau m'efforcer d'être gai, j'avais le cœur gros en songeant que le pauvre Krause avait été battu en rentrant à la maison, et qu'il le serait encore en rentrant à l'école.

J'ouvris la fenêtre de ma petite chambre, et la première personne que je vis sur la place, ce fut le père de Krause. Il avait l'air triste et abattu. Le maire était avec lui et lui parlait avec vivacité. Le garde champêtre, qui les accompagnait, faisait des signes de tête ; il fallait qu'il fût bien préoccupé, car il tenait sa pipe entre ses dents, le fourneau renversé, sans l'avoir allumée.

Je fus saisi d'une vague terreur, et je descendis à la cuisine, parce que j'avais peur d'être tout seul.

Mon père, debout devant l'évier, était en train de graisser ses bottes de chasse avec une plume qu'il trempait dans une bouteille d'huile. Ma mère, assise devant le fourneau, surveillait une casserole pleine de lait qui était en train de bouillir. Elle avait les yeux rouges et gonflés, comme si elle venait de pleurer.

Quand j'entrai dans la cuisine, mon premier mouvement fut de courir à elle. Elle me prit dans-ses bras et me serra avec une telle violence que je la regardai avec surprise.

« Ton camarade Krause, me dit-elle d'une voix émue, n'est pas rentré chez ses parents. On craint qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Ton père et les autres hommes du village vont faire une battue dans les environs. Quelle inquiétude pour les pauvres parents ! Promets-moi de ne jamais aller seul du côté de la rivière ! »

En la voyant si émue, je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je le lui promis bien sincèrement. Comme elle s'était remise à pleurer, je pleurai aussi.

Mais je fus bien fatigué de pleurer et j'allai sur le pas de la porte pour voir ce qui se passait. Les enfants sont naturellement légers et égoïstes. Après avoir été épouvanté de la disparition de Krause, je commençai à faire toutes sortes de réflexions à ce sujet. C'était un événement extraordinaire : jamais, dans le village, on n'avait entendu parler d'une chose pareille. Je finis par me demander si le père Wæchter n'allait pas nous donner congé. J'eus honte de cette pensée, et je l'écartai de mon mieux mais elle revint à plusieurs reprises dans mon cerveau de paresseux et je finis par l'accueillir en lui donnant une nouvelle forme qui en dissimulait tant bien

que mal la laideur. « Est-il convenable, me dis-je, que nous soyons tranquillement assis sur nos bancs, comme si rien ne s'était passé, au lieu d'aller aider les hommes à retrouver notre camarade ? »

Ma mère m'ayant rappelé doucement que j'avais des leçons à apprendre, je fus sur le point de lui répondre que c'était bien inutile de les apprendre, puisque l'on n'aurait certainement pas le cœur de nous faire classe ce jour-là.

Mais, au moment de répondre, je fus honteux de l'espérance que j'avais conçue, et je remontai lentement dans ma chambre.

Je mis mes livres devant moi, mais tout le temps je regardai par la fenêtre ; je m'attendais à chaque instant à voir paraître quelqu'un de mes camarades qui m'annoncerait qu'on nous donnait congé.

À sept heures, je commençai à éprouver de sérieuses inquiétudes. Je ne savais pas un mot de mes leçons ; jusque-là j'avais simplement désiré qu'il y eût congé ; maintenant il fallait absolument qu'il y eût congé, sans quoi j'encourrais une sévère punition.

Je ne me rendais pas compte de ce qui se passait en moi ; tout ce que je comprenais, c'est que je n'étais pas en disposition d'aller à l'école, surtout pour y être puni.

À sept heures et demie, ma mère m'appela pour déjeuner. Je ne pus avaler une bouchée, et ma mère me trouva si pâle et si défait qu'elle me demanda si j'étais malade.

Je fus bien près de répondre que je l'étais, afin de rester à la maison. Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas un menteur

endurci, et j'eus la loyauté de répondre que je n'étais pas malade.

Malheureusement je n'eus pas la force d'être loyal jusqu'au bout. Une voisine étant venue pour causer du grand événement, ma mère lui dit, en me montrant d'un signe de tête : « Ce pauvre petit a pris la chose si à cœur qu'il en est tout bouleversé. »

Je n'eus pas le courage de la détromper, et cette fois je mentis rien qu'en gardant le silence. Je ne savais comment lui dire, surtout devant une étrangère, que toute ma préoccupation était de savoir si nous aurions congé oui ou non. Ah ! comme on devrait veiller soigneusement sur soi-même, afin de ne concevoir aucune pensée, aucune espérance que l'on rougisse ensuite d'avouer tout haut !

À huit heures moins un quart, je pris mes livres sous mon bras et je me dirigeai du côté de l'école. Je vis de loin plusieurs de mes camarades, et je ralentis le pas. J'étais si mécontent de moi-même, que je ne me sentais en humeur de causer amicalement avec personne.

Il me fallut pourtant bien me décider à entrer. Plusieurs de mes camarades plus francs que moi, agitaient sans se gêner la question du congé. J'eus honte de penser comme eux, et je gardai le silence ; cependant, tout au fond de moi-même, j'espérais que quelqu'un d'entre eux, plus hardi que les autres, adresserait une requête au père Wæchter ; mais personne ne fut assez effronté pour le faire, et la classe commença comme d'habitude : et moi qui ne savais pas un mot de mes leçons !

Le père Wæchter était grave et triste ; à chaque instant ses joues se mettaient à trembler, sa bouche avait des tressaillements convulsifs, et par moments il se passait la main

sur le front et sur les yeux. J'oubliai que je ne savais pas mes leçons, j'oubliai que j'avais désiré de ne pas venir en classe ; le père Wæchter absorbait toute mon attention, et il me semblait que je le voyais pour la première fois, et que jusque-là je ne l'avais pas connu tel qu'il était.

Je ne trouvais plus rien de ridicule dans sa personne ni dans ses gestes, et Dieu sait cependant si nous nous faisions faute, tous tant que nous étions, de nous moquer de son vieux tricorne, de son bonnet de soie noire, de son gilet antique, de sa houppelande et de ses jambes cagneuses !

Il avait du chagrin, lui ! un chagrin réel, qu'il cachait de son mieux, mais qu'il ne pouvait dérober à nos regards ; et cependant il n'avait pas songé à se soustraire à son devoir ; il avait le cœur déchiré, on le voyait bien, et cependant il ne reculait pas devant l'ingrate besogne que notre légèreté, notre paresse et notre mauvaise volonté rendaient cent fois plus ingrate. Je me disais en le regardant « Quel brave homme, et comme je l'aime maintenant ! » Et, faisant un retour sur moi-même, je me trouvais si égoïste et si misérable, que des larmes de honte m'obscurcissaient les yeux.

La plupart des élèves étaient silencieux et recueillis ; mais il y en avait cependant-plusieurs qui ne se gênaient pas pour chuchoter et pour rire.

Le pauvre père Wæchter ne demanda pas une seule fois si cela allait finir, à la fin ! et ne dit pas une seule fois qu'il y avait de l'orage dans l'air.

Il regardait vaguement devant lui ; quand ses regards tombaient sur le groupe des bavards et des rieurs, ils se taisaient un instant, par pure honte, mais ils recommençaient l'instant d'après.

Si j'avais osé, je me serais retourné pour leur imposer silence. Mais ils se seraient moqués de moi, et peut-être auraient-ils été dans leur droit. Je n'avais jamais été un élève laborieux, et ma mollesse naturelle m'avait toujours empêché d'exercer aucune influence sur mes camarades.

Je sentis amèrement mon impuissance.

Cent fois, peut-être, mon père m'avait dit :

« Il faut qu'un homme soit un homme, et toi tu n'es qu'une poule mouillée. »

J'étais si léger que ses paroles passaient par-dessus ma tête sans jamais m'atteindre. Peut-être mon père pensait-il que c'était peine perdue de m'avertir, puisque je tenais si peu compte de ses avertissements. Néanmoins, comme il savait qu'il faisait son devoir, il ne se décourageait pas ; il connaissait les enfants et n'ignorait pas qu'il suffit d'une heure, d'une minute, pour faire germer la bonne semence. Oh ! comme il avait raison ! L'heure était venue pour moi. Je compris alors que pour faire le bien il ne suffit pas de désirer il faut pouvoir, et pour cela il faut ***vouloir***. J'avais la tête en feu, et le sang me sifflait dans les oreilles ; je me roidissais contre ma propre mollesse pour arriver à vouloir, et je finis par triompher. Ma résolution une fois prise, je me sentis tout à fait calme et tranquille ; j'avais dans le cœur les paroles de mon père, et je me les répétais à moi-même tout bas. Je jetai un dernier regard sur la figure attristée du père Wæchter, et je me tournai vers les rieurs. Malheureusement, l'un des rieurs était justement le redoutable Strecker. Aussitôt que j'eus tourné la tête de son côté, il pencha la sienne en avant, me regarda dans les yeux, et me dit : « Et puis après ?… » J'étais disposé à combattre, non pas à plaisanter. Je fus si déconcerté de ses paroles et du regard moqueur dont il les avait accompagnées que je me dis

tout de suite avec beaucoup de chagrin : « J'ai manqué mon affaire, il faut recommencer autrement. »

Alors, je pris mon ardoise et j'écrivis dessus sans la moindre hésitation les mots suivants : « Je comprends que tu lui tiennes tête quand il est en colère ; mais il a un grand chagrin regarde sa figure, et si tu as du cœur, tais-toi et fais taire les autres. »

Je profitai du moment où le père Wæchter regardait sur son livre pour indiquer la leçon suivante, et je fis passer mon ardoise à l'Ours-Noir.

Pour un moment, il me sembla que mon cœur avait cessé de battre. Le poltron n'était pas mort en moi ; j'avais bien pu le terrasser dans un accès de courage désespéré, mais il se débattait vigoureusement, et il s'amusait à faire naître dans mon cœur toutes sortes de craintes et d'appréhensions.

« L'ardoise est dans les mains de Strecker, pensais-je en courbant le dos comme si je m'attendais à recevoir un mauvais coup par derrière ; il n'y a plus moyen de revenir sur ce qui a été fait. Se fâchera-t-il, me donnera-t-il des coups ? me mettra-t-il en quarantaine ? »

Il y eut un moment d'anxiété terrible ; il lisait ce que je venais de lui écrire ; j'aurais donné je ne sais quoi pour voir quelle figure il faisait en le lisant, et je n'osais prendre sur moi de tourner la tête.

Ses voisins, s'imaginant que je lui avais fait passer quelque caricature ou quelque mauvaise plaisanterie, se penchèrent sur son épaule ; j'entendis très distinctement leurs

piétinements sous la table ; j'entendis aussi qu'ils lui disaient « Qu'est-ce que c'est ? fais voir ! »

Il répondit assez brusquement : « Ce n'est rien laissez-moi tranquille ! »

Il devait être en colère, ou tout au moins ému car son souffle m'arrivait tout brûlant dans le cou. Je puis avouer que mon angoisse était extrême. Je distinguai très nettement le bruissement léger de sa manche passant sur l'ardoise ; il avait lu ma prière, il l'effaçait : peut-être allait-il y répondre.

En effet, le crayon patinait sur l'ardoise avec un grincement menaçant et une vivacité de mauvais augure. Il y eut ensuite un silence Strecker relisait ce qu'il avait écrit ; il paraît qu'il n'en fut pas content, car j'entendis de nouveau le frottement de sa manche, et il recommença d'écrire.

Quand il eut fini, j'attendis qu'il me fît passer l'ardoise. L'ardoise passa, mais ce ne fut pas de mon côté. J'entendis Strecker qui disait à son voisin : « Fais passer cela quand tu l'auras lu. »

Quand le voisin eut lu, ce qui ne fut pas long, il dit tout bas à Strecker : « Pourquoi cela ? »

Strecker répondit : « Parce que je le veux !

— Tu le veux ! tu le veux ! » reprit l'autre d'un ton de mécontentement. Mais sa protestation se borna là ; il ne discuta pas davantage et fit passer l'ardoise.

Qu'est-ce que Strecker pouvait bien avoir écrit sur son ardoise ? Si c'était quelque plaisanterie sur mon compte, la classe tout entière allait s'égayer à mes dépens. Que l'on s'égayât à mes dépens, il n'y avait pas grand mal ; j'étais habitué aux plaisanteries de Strecker et de deux ou trois autres

loustics, et je ne m'en fâchais presque jamais. Mais j'aurais mieux aimé que l'on rît à mes dépens un autre jour que celui-là !

De plus, je me disais que s'il y avait quelque désordre, ce serait ma maladresse et mon manque d'autorité qui en auraient été cause. J'aurais gâté les choses en voulant les arranger. Ce n'est pas si facile qu'on se le figure de bien faire ; pour réussir dans cet art-là, il faut de l'habitude et de la pratique comme dans tous les autres.

Au lieu de soulever des rires sur son passage, l'ardoise, ce qu'il me sembla, rétablissait le calme et le silence à mesure que nos camarades la lisaient.

Un petit frisson me passa par tout le corps ; le sang revint à mes joues, et mon cœur recommença à battre régulièrement. « Est-ce possible ? me disais-je ; est-ce que vraiment Strecker… ? ».

CHAPITRE IV

UNE BELLE CIRCULAIRE DE STRECKER

Mes camarades m'appelaient familièrement ***la Musaraigne***. Je n'ai jamais su pourquoi, ni eux non plus. J'ai vu dans ma vie pas mal de musaraignes, vieilles ou jeunes, grosses ou petites, et je déclare que je n'ai jamais trouvé la moindre ressemblance entre ma personne et celle d'une musaraigne. On peut croire que s'il y avait le moindre rapport, non seulement je ne le nierais pas, mais encore je serais assez disposé à m'en vanter car la musaraigne est un petit animal fin, léger, agile dans ses mouvements, et très coquet dans toute sa personne.

Mais il faut bien subir de bonne grâce ce qu'on ne peut empêcher. Il avait plu à Strecker de m'affubler de sobriquet c'était devenu mon nom, je répondais quand on m'appelait Musaraigne, et j'étais assez bon garçon et aussi assez prudent pour répondre sans mauvaise humeur.

L'ardoise devait avoir circulé parmi tous les rieurs, tous les bavards, car j'avais entendu les rires s'éteindre un à un, et le brouhaha des conversations s'était comme évaporé dans l'air. L'ardoise revint à Strecker, qui m'en donna un petit coup sur l'épaule en manière d'avertissement. C'était un petit coup si gentil, si bon enfant, si amical, que je me mis à sourire, tant j'étais content. Je penchai tout doucement en arrière, de façon à me rapprocher de Strecker. Quand mon dos fut appuyé contre sa table, il se pencha à mon oreille et me dit :

« Tends la patte sous la table, vieille Musaraigne ! »

Je tendis « la patte » sous la table, en arrière. Il me saisit vivement les doigts et je crus un instant que j'étais tombé dans un piège, et que Strecker allait me pincer les doigts pour me faire crier, ou me les barbouiller d'encre. Mes cheveux se dressèrent d'horreur ; mais l'événement ne tarda pas à me prouver que mes cheveux s'étaient trop pressés, et qu'ils s'étaient rendus coupables d'un jugement téméraire aux dépens du prochain.

Strecker ayant saisi ma « patte », que je lui tendais à l'aveuglette, derrière mon dos, la paume en l'air, dans une position assez gênante, me donna une cordiale poignée de main. Aussitôt toutes mes terreurs s'évanouirent, et une joie profonde inonda mon cœur. J'avais fait mon devoir en lui disant une chose désagréable, et malgré cela, nous étions encore amis.

Quoique ma main fût dans une position très gênante, je l'y maintins, dans l'espoir d'attraper à mon tour les doigts de Strecker qui venait de les retirer. Je me proposais de lui rendre son étreinte avec usure.

Je me mis donc à agiter mes doigts en manière d'appel. Il vit mon geste, car bientôt je sentis un frôlement contre la paume de ma main, et je refermai vivement mes doigts.

L'étreinte destinée à la main de Strecker n'emprisonna qu'un corps anguleux et dur, que je reconnus, au toucher, pour le cadre en bois d'une ardoise.

Je ramenai tout doucement l'ardoise à moi, je la glissai sous mes yeux, et je lus les paroles suivantes tracées d'une main sûre et hardie :

« Faites passer !

» Le père W. a du chagrin ; ce n'est pas le moment de bavarder et de rire. Le premier qui bouge aura affaire à moi.

» L'Ours-Noir. »

Je relus trois fois cette circulaire, et mon admiration pour Strecker s'éleva rapidement du positif au superlatif. Quel bon cœur ! et quelle généreuse témérité ! Plus d'un de nos camarades avait dû rougir et murmurer en lisant un ordre aussi formel et aussi impératif ; mais pas un n'avait bronché. Alors je me rappelai les paroles de mon père, et je pensai en moi-même : « Strecker est un homme, lui ! » Je ne tardai pas à trouver que cet éloge, qui aurait été pour moi le comble de la gloire, n'était pas à la hauteur du mérite de Strecker, et ma pensée prit cette autre forme : « Ce n'est pas seulement un homme, c'est un héros. »

Quel malheur que cet admirable morceau d'éloquence fût simplement tracé au crayon sur une ardoise ! S'il avait été écrit à l'encre sur du papier, je l'aurais conservé comme un précieux souvenir, et je l'aurais fait encadrer lorsque, plus tard, je devins presque riche par la mort d'un oncle de ma mère, qui fabriquait des montres à la Chaux-de-Fonds, en Suisse.

Je venais donc de relire la circulaire de Strecker pour la troisième fois ; j'en avais pesé les mots un à un, j'avais même étudié l'écriture, comme si elle eût été nouvelle pour moi ; j'avais admiré la hardiesse avec laquelle Strecker barrait ses *t*, et l'emportement de ses mots qui semblaient se poursuivre dans une course effrénée. Les points de ses *i* n'étaient jamais sur l'*i* lui-même, mais à deux ou trois lettres en arrière,

comme les étincelles que lance derrière elle une locomotive qui s'enfuit à toute vapeur.

En ce moment, mes yeux tombèrent sur des mots à demi effacés, qui étaient aussi de son écriture, et que l'on pouvait encore déchiffrer entre les lignes. Il était question d'une Musaraigne qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, et qui, à la sortie de la classe, se fera pocher… Le mot suivant manquait, mais le sens général était si clair qu'il me fut facile de sous-entendre « un œil » ou « les deux yeux ».

Aussitôt je reconstruisis en pensée le petit drame qui s'était joué derrière mon dos, aussi facilement que si j'en avais été témoin oculaire.

Strecker avait, comme on dit, la tête près du bonnet. Mon audace l'avait d'abord surpris et indigné. Dans ce premier mouvement d'indignation, il avait menacé la Musaraigne des châtiments les plus terribles, si j'en devais juger sur échantillon. Comme il avait l'esprit vif, la réflexion prompte et le cœur excellent, il avait réfléchi tout en écrivant, et quand il avait relu ses menaces, il en avait eu honte ; alors il les avait bravement effacées pour les remplacer par son admirable circulaire.

En somme, il s'était rangé de bonne grâce à l'avis de la Musaraigne, et la Musaraigne n'était pas médiocrement fière d'avoir été pour quelque chose dans sa détermination et dans le manifeste qui en avait été la conséquence.

Comme s'il se fût douté de ce qui se passait dans ma tête et dans mon cœur, quoiqu'il ne vît pas ma figure, Strecker allongea la main et me donna deux ou trois petites tapes amicales entre les deux épaules. C'est comme cela, je le sais bien, que l'on s'y prend pour flatter un animal favori, un chien ou

un cheval, par exemple. Mais, loin d'être blessé dans ma dignité, je sentis au contraire que j'étais très fier et très reconnaissant, fier et reconnaissant comme un chien fidèle qui a obtenu une caresse de son maître.

Il est bien difficile que nos sentiments, quand ils sont très vifs, ne se manifestent pas aussitôt, surtout dans l'enfance, par quelques signes extérieurs.

Je ne pus m'empêcher de rougir d'orgueil, je ne pus m'empêcher non plus de tourner la tête. Seulement, vu la gravité des circonstances, je ne la tournai pas au hasard, sans me gêner, du premier coup, comme nous faisions tous en temps ordinaire.

Je guettai le moment où le père Wæchter se penchait sur les ardoises de la seconde division, et je me tournai vivement du côté de Strecker.

Il y a des figures qui sont belles naturellement, par suite de la forme matérielle et de l'harmonie des traits. Il y en a d'autres qui ne sont belles qu'accidentellement, sous l'empire d'une noble émotion ou d'une passion généreuse. Pour ma part, j'ai toujours préféré de beaucoup la seconde espèce de beauté à la première. Plus je vieillis, plus je lis, plus je pense, et plus aussi je me confirme dans cette opinion. À l'époque où j'étais écolier, elle n'était qu'instinctive ; depuis, elle est devenue raisonnée et réfléchie.

La figure de Strecker n'était pas désagréable à regarder, mais personne n'avait jamais songé à la trouver belle. Pour ma part, il m'était arrivé plusieurs fois de la trouver déplaisante ; le matin même, il y avait à peine une demi-heure, elle m'avait paru odieuse. Il est vrai qu'il m'avait adressé une grimace ; il avait froissé tous les sentiments généreux que

j'éprouvais, et m'avait fait tomber lourdement de toute ma hauteur en m'adressant d'un ton commun et grossier cette interpellation commune et grossière :

« Et puis après ? »

C'était bien, si vous voulez, le même Strecker assis à la même place et portant la même tête sur les mêmes épaules ; et cependant, en réalité, ce n'était plus le même Strecker, il y avait un abîme entre les deux.

Si je m'en tenais à mes souvenirs d'enfance, il me serait impossible d'expliquer clairement l'impression extraordinaire que me produisit sa physionomie lorsqu'il répondit à mon sourire par un sourire.

Mon cœur fut rempli d'une joie profonde et inexplicable pour moi. Je la comparerai, par analogie, à la joie que l'on éprouve lorsque l'on apprend subitement une de ces nouvelles qui exaltent l'âme et la font planer pour quelque temps au-dessus des misères et des épreuves de la vie terrestre. Figurez-vous, si vous le pouvez, les sentiments d'une mère dont le fils a été condamné par tous les médecins, lorsqu'elle apprend que son fils est sauvé contre toute espérance, qu'il guérira, qu'il vivra pour faire sa joie et son orgueil. La comparaison pèche en bien des points, comme toutes les comparaisons, mais elle contient cependant une part de vérité.

Voilà donc ce que je ressentis en gros, rien que pour avoir regardé pendant deux secondes la figure de Strecker. Si on m'avait demandé d'expliquer pourquoi j'étais heureux, il m'aurait été impossible de le dire, puisque je ne le savais pas moi-même. Si l'on m'avait demandé ce qui m'avait si fort frappé dans la physionomie de mon camarade, j'aurais répondu :

« Strecker est très joli ce matin ! »

Et l'on se serait moqué de moi.

Je sais maintenant et je puis dire pourquoi je fus si frappé et si troublé en même temps. Je venais d'avoir la révélation du beau sous sa forme la plus noble et la plus élevée ; car il n'y a rien au monde de plus beau que la figure humaine éclairée au dehors par un rayon venu de l'âme, et transfigurée par une noble émotion.

La vraie beauté a quelque chose de si pénétrant et de si fort, qu'elle peut éblouir les yeux d'un petit paysan et remuer profondément son âme inculte. J'étais à cette époque un petit paysan pas trop bête, mais absolument inculte et rustique. Je fus cependant touché au cœur d'un sentiment inconnu et indéfinissable auquel je ne puis repenser, même après tant d'années, sans une profonde émotion.

Cette vision d'une seconde eut à mon insu une influence considérable sur mes relations avec Strecker. Non seulement mon ancienne admiration pour lui devint une espèce d'enthousiasme continu ; mais encore, comme je ne voyais plus sa figure réelle qu'à travers cette vision, j'en vins à admirer sa figure autant que son caractère ; je le trouvais plus beau que le plus beau d'entre nous.

Je me fâchais tout rouge quand on critiquait sa figure devant moi et naturellement on la critiquait pour me mettre en colère.

On me battait facilement quand on prenait ses traits en détail ; il y avait à gloser sur chacun, et j'étais forcé d'en convenir avec moi-même, non sans un secret dépit. Et néanmoins

je le voyais plus beau que tous les autres, et je n'en voulais pas démordre.

« Mais enfin, pourquoi ? » me demandait-on avec malice.

Je répondais avec obstination :

« Parce que ! »

Et je m'en allais pâle de colère, furieux contre moi-même, mais plus fermement attaché que jamais à mon opinion.

Les querelles de cette nature sont fréquentes dans le monde. La même figure qui vous plaît déplaît à votre voisin. Il admire votre infatuation, et vous vous indignez de son mauvais goût. La querelle durera d'autant plus longtemps que vous êtes dans le vrai tous les deux. Votre contradiction ne voit que les traits de ce visage, et il est bien peu de visages humains qui ne puissent prêter à la critique.

Vous, au contraire, vous revoyez ces traits avec le souvenir de l'expression qui les a une fois transfigurés pour vous.

On peut le dire sans impertinence, il y a un certain nombre de femmes laides en ce monde, j'entends d'une laideur incontestable et incontestée. Et cependant quel est l'homme qui a jamais songé à trouver que sa mère fût laide ?

Elle est laide pour vous qui la jugez sur ses traits, elle est belle pour lui qui a vu ses traits transfigurés par les plus nobles passions qui soient au monde, la tendresse et le dévouement.

Par contre, le plus noble visage peut rester défiguré à tout jamais dans notre souvenir, si nous l'avons vu ou dégradé par l'expression d'un mauvais sentiment, ou bouleversé par une passion violente.

Le père Wæchter disait souvent :

« Toi, tu es trop méchant, tu deviendras très laid ! »

Nous nous moquions de lui, et pourtant il avait raison. Les mauvaises passions finissent toujours par marquer leur empreinte sur la figure humaine. Et quand même notre figure resterait telle que Dieu nous l'a donnée, nous en serons bien plus avancés si ceux qui nous aiment ne la voient plus qu'à travers un voile ou un brouillard.

Nous nous moquions encore du père Wæchter quand il nous défendait de faire des grimaces. Il est vrai qu'il ne développait pas sa pensée et se contentait de dire qu'il ne faut pas faire des grimaces, parce que c'est très laid.

Évidemment, c'est très laid ; mais c'est cette laideur même qui nous poussait à en faire. Quand on tient absolument à faire rire, et que l'on n'a pas assez d'esprit pour cela, on fait des grimaces. Mais il y a une réflexion sur laquelle on devrait s'arrêter, c'est que, quelque peine que l'on se donne, on n'arrivera jamais à l'exquise laideur des grimaces du singe.

L'homme a été créé à l'image de Dieu ; il est contraire à la dignité et à la noblesse de son origine qu'il fasse tant d'efforts pour se ravaler au rang d'un quadrumane.

Les enfants qui font des grimaces ne se doutent pas de quel plaisir ils privent leurs parents ; car c'est un grand plaisir pour eux de reposer leurs yeux sur le visage de leurs enfants. Même quand les enfants sont redevenus sages, et que leur bonne petite figure est calme et souriante, on ne peut plus les regarder sans être importuné du souvenir des grimaces qu'ils ont faites, et dont on retrouve, malgré soi, les traces dans chacun de leurs traits, dans l'ensemble de leur physionomie.

J’avais une envie folle de regarder de nouveau la figure de Strecker pour voir si elle était bien telle qu’elle m’était apparue et telle que je la retrouvais rien qu’en fermant les yeux. Mais, d’un autre côté, je ne voulais pas, en me retournant une seconde fois, donner à mes camarades l’exemple de la dissipation. C’est terrible d’avoir à lutter contre une envie aussi forte. Je luttai cependant avec beaucoup de courage ; mais à chaque seconde il me semblait que j’allais céder.

Le père Wæchter en avait fini tant bien que mal avec la seconde division, et il commença à s’occuper de la première. Jusque-là j’avais pensé à tant de choses que je n’avais plus songé à la malheureuse leçon que je ne savais pas. Quand le père Wæchter dit d’un ton abattu :

« Voyons maintenant la première division ! », j’aurais voulu être à cent pieds sous terre. Ah ! s’il m’avait été donné de recommencer la matinée, comme je me serais appliqué à savoir mes leçons, rien que pour faire plaisir au pauvre vieux qui depuis une heure se retenait de pleurer.

J’avais comme un vague pressentiment, ou plutôt j’étais absolument sûr qu’il m’appellerait le premier. Pourquoi cette idée m’était-elle venue ? Je n’en sais rien ; mais elle m’était venue, et elle s’imposait à mon esprit. Je regardais donc avec une angoisse terrible pendant qu’il feuilletait lentement son livre pour arriver à la leçon du jour.

Comme tous les écoliers, j’étais toujours en fonds d’excuses, bonnes ou mauvaises. Je ne me souviens pas d’avoir été puni ou d’avoir reçu une observation sans avoir trouvé quelque chose à répliquer.

Le père Wæchter appela mon nom et me pria doucement de réciter ma leçon de grammaire.

Je me levai et je croisai mes deux bras sur ma poitrine, comme nous faisions toujours quand on nous interrogeait ; ensuite je baissai la tête et je sentis que je devenais tout pâle.

« Tu ne sais pas ta leçon ? me demanda doucement le vieux maître d'école.

— Non, monsieur Wæchter.

— Pourquoi, mon garçon ? »

Je baissai la tête encore plus bas, je me cachai la figure dans mes deux bras croisés, et je pleurai…

Je crois qu'il devina en partie ce qui se passait dans mon cœur, car il reprit d'une voix si douce que mes pleurs redoublèrent ; je commençai même à sangloter.

« Je suis content de voir que tu ne cherches pas aujourd'hui de mauvaises excuses, et que tu te repens de ta faute car tu te repens ?

— Oh ! oui, monsieur Wæchter, et si c'était à refaire…

— Je te crois, je te crois, » dit-il doucement.

J'eus alors un accès de courage désespéré, et, au risque de ce que pourraient en penser mes camarades, je lui dis d'une voix entrecoupée : « Je suis bien fâché d'avoir fait cela, surtout aujourd'hui, parce que… parce que nous voyons tous que vous avez beaucoup de chagrin ! »

Mes camarades ne me huèrent pas pour avoir « flatté » le maître, comme cela serait arrivé sûrement en toute autre circonstance. J'entendis même un certain nombre de voix qui murmuraient « Oui, c'est vrai, il a raison ! » Strecker allongea la main et me donna dans les reins deux ou trois petites tapes

d'encouragement ; ensuite il me tira par ma veste, et me dit à voix basse « Assieds-toi ! »

Je ne demandais pas mieux que de m'asseoir, car mes jambes tremblaient et menaçaient de se dérober sous moi ; mais, avant de prendre cette licence, je regardai du côté du père Wæchter pour voir s'il m'y autorisait.

Le père Wæchter s'était accoudé sur sa chaire ; penché en avant, il avait caché sa figure dans son grand foulard. Ses pauvres vieilles mains ridées avaient des tressaillements convulsifs, et ses épaules voûtées s'agitaient par saccades : il pleurait.

Je m'assis tout doucement. Je ne pouvais détacher de lui mes regards ; et tout en le regardant, je me reprochais, en le voyant si vieux, si faible et si ému du malheur de l'un d'entre nous, tous les soucis que je lui avais causés pour ma part et tous les mauvais tours que je lui avais joués. Je ne le voyais plus qu'à travers un brouillard, car mes yeux étaient pleins de larmes que je ne songeais ni à cacher ni à essuyer.

Je crois que mes camarades faisaient les mêmes réflexions que moi, car personne ne bougeait.

Quand il releva la tête, je repris vivement ma première position ; mais il me fit signe de me rasseoir ensuite, d'un geste machinal, il fit passer plusieurs fois son foulard d'une main dans l'autre ; quand il en eut fait une espèce de tampon, il s'essuya les yeux et dit : « Mes enfants, il y a plusieurs choses qu'il faut que je vous dise ; oui, c'est le vrai moment de vous les dire, parce que je vois que vous m'écouterez avec attention, et je vois aussi que votre bon cœur les comprendra aujourd'hui plutôt qu'en toute autre occasion. Béni soit le Seigneur, qui tire d'une grande épreuve une grande consolation !

Je n'ai jamais osé vous montrer ni vous dire combien je vous aime tous en général et chacun en particulier. Il est si naturel, à mon âge surtout, d'aimer les enfants ! Mais ce que je n'osais pas vous dire, vous l'avez découvert malgré moi, et vous m'avez montré que vous m'aimez aussi.

» Ce que je vous demanderai d'abord, c'est de vous rappeler ce qui se passe aujourd'hui. Pour ma part, je ne l'oublierai jamais. Quand le moment de la grande émotion sera passé, les choses reprendront leur cours. Vous êtes des enfants ; plus d'un sans doute redeviendra léger et paresseux. Je serai forcé de faire mon devoir et de les traiter avec sévérité, dans leur intérêt, et pour répondre à la confiance de leurs familles. Souvenez-vous dans les mauvais jours, et quoi qu'il arrive, que votre vieux maître vous aime et que vous l'aimez aussi. »

CHAPITRE V

LA CLASSE DEVIENT EXEMPLAIRE

En entendant ces paroles, je me demandais à part moi, avec une sorte d'exaltation intérieure, si jamais aucun de nous serait assez misérable et assez lâche pour les oublier. Cela ne m'empêcha pas de les oublier moi-même bien souvent dans la suite. Mais la perfection n'est pas de ce monde, et, comme disait souvent mon père « Les enfants sont des enfants ».

Oui, sans doute, les enfants sont des enfants, mais s'ils ont la tête légère, ils ont en revanche une mémoire très fidèle. Il ne faut donc pas craindre de confier à leur mémoire bien des conseils qui semblent d'abord un peu au-dessus de leur portée, mais que l'âge et l'expérience rendent de plus en plus clairs pour leur intelligence.

Si je ne devins pas un écolier modèle, il y eut cependant quelque chose de changé en moi ; et si je ne tirai pas des paroles de notre maître tout le fruit que je m'étais promis d'en tirer, elles restèrent profondément gravées dans ma mémoire. Je les y retrouvai bien des années après, et souvent elles m'ont rendu plus circonspect et plus équitable quand il s'agissait de juger des sentiments du prochain et de ses intentions.

Il y eut comme un petit murmure d'approbation qui fit le tour des bancs, et j'entendis Strecker murmurer à demi-voix : « Brave homme, va ! »

Le père Wæchter, après avoir regardé tout autour de lui, sourit faiblement et reprit d'une voix mal assurée : « Un grand malheur nous menace tous en ce moment. J'espère, je veux

absolument espérer que tout n'est pas perdu, et que ce pauvre Krause nous sera rendu. Quoi qu'il arrive, je crois que c'est le moment de vous dire comment un homme doit se conduire quand il est frappé par un grand malheur. Vos cœurs ne seront jamais mieux disposés qu'aujourd'hui ; c'est mon devoir de parler. Comme chrétiens, nous devons accepter notre malheur avec résignation et bénir la main qui nous frappe. Car, quand cette main-là nous frappe, ce n'est pas par colère et par vengeance ; elle veut nous donner occasion de réfléchir plus sérieusement sur nous-mêmes et de sortir meilleurs d'une grande épreuve. Si nous étions toujours heureux, nous nous endormirions, nous oublierions qui nous sommes, d'où nous venons et où nous devons retourner.

» Comme hommes, nous devons trouver dans notre chagrin, non pas un prétexte pour nous relâcher dans l'accomplissement de nos devoirs, mais une excitation nouvelle à nous en acquitter plus strictement que jamais. Quand nous perdons, par exemple, une personne que nous aimons, nous devons tout faire pour honorer sa mémoire, en faisant avec plus d'ardeur ce qu'elle aimait à nous voir faire. Quand nous prenons le deuil, nous devons interrompre nos distractions et nos plaisirs, mais jamais nos devoirs. »

Ces mots me firent rougir et je baissai la tête ; au même instant, Strecker me pointa le bout de sa règle entre les deux épaules, comme pour souligner l'allusion. Je baissai la tête encore plus bas. Après tout, un héros comme Strecker avait bien le droit de railler une poule mouillée comme moi. Néanmoins, je regrettai qu'il l'eût fait juste au moment où j'éprouvais un si vif désir de lui plaire et de mériter sa sympathie.

Mais il ne tarda pas à guérir la blessure qu'il avait faite à mon amour-propre. Il se pencha au-dessus de sa table et me dit à l'oreille : « Voilà pour nous deux ! »

Cette fois, c'est de plaisir que je rougis ; puisque je ne pouvais m'élever jusqu'à mon idole, il ne me déplaisait pas qu'elle s'abaissât jusqu'à moi. Ce n'était pas très logique de la part d'un admirateur aussi fervent ; mais je n'y regardais pas de si près, pourvu que mon héros n'augmentât pas la distance qui nous séparait. Et puis, l'amour-propre est bien ingénieux. Au lieu de rougir pour Strecker, en le voyant comme on dit, logé à la même enseigne que moi, je me sentis moins honteux de ma faute en pensant que Strecker aussi s'en était rendu coupable. Oh ! oui, l'amour-propre est bien ingénieux.

Le père Wæchter nous regardait en ce moment ; il ne put s'empêcher de sourire.

« J'en vois quelques-uns qui rougissent et qui baissent la tête, reprit-il ; tant mieux, c'est bon signe, et je suis sûr que si c'était à recommencer, ils ne feraient pas ce qu'ils ont fait.

— Oh ! non, m'écriai-je. »

J'avais cru parler à voix basse et pour moi seul, et il se trouva que j'avais parlé à voix haute. Toute la classe m'avait entendu. Mais les paroles du père Wæchter avaient déjà porté leur fruit, car au lieu de me rire grossièrement au nez, mes camarades se contentèrent de sourire.

« Oh ! non, reprit le père Wæchter, je sais qu'ils ne le referaient pas. Pourquoi l'ont-ils fait ? Parce que ce sont des étourdis qui ont agi sans réflexion. Pourquoi ne le referont-ils pas ? Parce que ce sont de bons garçons qui, une fois avertis, ne demandent qu'à bien faire. »

Était-ce, oui ou non, un brave homme, celui qui prononçait de telles paroles ?

« Moi-même, reprit-il, je ne suis pas sans reproche, et j'ai besoin d'indulgence. J'ai eu d'autant plus de chagrin de la disparition de Krause, qu'il a peut-être emporté en disparaissant l'idée que je ne l'aimais pas, que j'étais dur par caractère, tandis que je suis simplement sévère par nécessité-Je n'ai pas dormi de la nuit, à l'idée que Krause avait pu penser cela ; aussi, ce matin, j'avais la migraine, et si je m'étais écouté, je vous aurais donné congé pour rester au lit. Mais j'ai pensé que ce ne serait pas bien, surtout aujourd'hui, et je suis venu. Je suis venu, mais je n'ai pas été moitié si vaillant et aussi fort que j'aurais voulu l'être, pour vous donner à tous le bon exemple. Malgré cela, vous vous êtes conduits comme de braves garçons, et vous avez eu pour moi des égards dont je suis touché jusqu'aux larmes et que je n'oublierai jamais de ma vie. – Strecker, mon garçon, va au tableau ! »

D'habitude, le père Wæchter évitait autant que possible d'envoyer Strecker au tableau, parce que Strecker s'arrangeait toujours pour lui faire perdre dix grandes minutes, rien que par sa façon originale de procéder.

Quand il lui arrivait de dire : « Strecker, va au tableau ! » Strecker commençait par demander à tous ses voisins « Qu'est-ce qu'il a dit ? » quoiqu'il eût fort bien entendu.

Le père Wæchter répétait sa phrase avec quelque impatience, et cet effronté de Strecker avait l'audace de prendre un air étonné et de dire : « M'sieu ? »

Le nez du père Wæchter remuait un peu, et le père Wæchter, d'un geste très facile à comprendre, montrait le tableau.

Alors seulement Strecker donnait quelques faibles signes d'intelligence. Il faisait semblant de se lever avec un grand empressement pour réparer le temps perdu. À chaque effort il lui arrivait de perdre l'équilibre et de retomber lourdement, d'abord sur son voisin de droite, ensuite sur son voisin de gauche. Tous les écoliers savaient si bien qu'il ne manquerait pour rien au monde à aucune de ces cérémonies, que nous levions tous la tête quand le père Wæchter l'appelait, assurés d'avance que nous allions bien rire.

Quant à ses voisins, ils tendaient tout de suite l'épaule, rentraient la tête, et clignaient les yeux en attendant le choc de Strecker.

Strecker, qui en toute occasion était leste comme un écureuil, devenait d'une lourdeur surprenante dans ces moments-là. Il avait une peine infinie à retirer ses jambes du banc ; quand il était parvenu à les retirer, il filait entre les deux tables en les rasant de ses deux coudes, et il n'était content que quand il avait fait tomber les livres, les ardoises, les plumes et les crayons.

Il n'en finissait jamais de ramasser tous les objets un à un pour les rendre à leurs propriétaires avec une politesse exagérée. Mais ce n'était qu'une politesse de gestes, car tout bas il leur marmottait des injures ou des plaisanteries.

« Tâche d'en finir ! s'écriait impatiemment le père Wæchter, après s'être longtemps contenu.

— Voilà, voilà ! » criait Strecker, en imitant la voix de la mère Jean l'épicière, quand quelqu'un entrait dans son épicerie et qu'elle était dans son arrière-boutique.

Quand la mère Jean criait « Voilà ! voilà ! » il ne faut pas s'imaginer qu'on allait la voir apparaître tout de suite. On n'a jamais su au juste ce qu'elle faisait dans cette arrière-boutique, vu que personne n'y pénétrait, car elle était veuve et n'avait point de servante. Tout ce qu'on savait, c'est qu'on l'entendait aller et venir comme une personne très pressée, et que quand elle se décidait à ouvrir la porte de communication, elle était généralement très rouge et invariablement occupée à s'essuyer les mains après son tablier.

De même, quand Strecker avait crié « Voilà ! voilà ! », il ne fallait pas s'imaginer que tout fût fini.

Avant de sortir de l'allée formée par les deux tables, il avait toujours la mauvaise chance ou la maladresse de se prendre le pied dans la jambe du dernier élève. Alors il trébuchait un grand coup et se lançait la figure en avant à travers le passage du milieu, jusque sur la table d'en face ; nous avions beau être habitués à cette manœuvre, au premier moment nous étions tous persuadés qu'il allait se tuer. Mais il ne se tuait pas du tout : avec l'adresse d'un singe, il allongeait les mains juste à temps pour les plaquer avec un grand bruit sur le bois de la table, et autant que possible sur un encrier. Quand il avait réussi à faire jaillir de l'encre un peu partout, il portait sa main à sa figure, d'un air rêveur, et se barbouillait indignement. Le père Wæchter était bien obligé de l'envoyer à la pompe.

Comme les deux fenêtres de la classe donnaient juste sur le coin où était la pompe, Strecker, après s'être lavé la figure et les mains, nous donnait une représentation gratuite ;

généralement il levait aussi haut que possible le bras de la pompe, prenait son élan, retombait dessus, et le chevauchait gravement jusqu'à ce qu'il fût complètement abaissé. Quelquefois, après l'avoir levé, il s'y suspendait la tête en bas, ou bien il s'en faisait un trapèze.

Quand il pensait que la patience du père Wæchter devait toucher à sa fin, il donnait deux ou trois bons coups de balancier, et quand l'eau coulait à plein goulot, il s'inondait la tête et les mains, et rentrait en classe les cheveux ramenés sur la figure, les mains écartées du corps, une goutte d'eau au bout de chaque mèche de cheveux et de chaque doigt.

Voilà pourquoi le père Wæchter l'envoyait le moins souvent possible au tableau.

Si vous avez jamais vu un chat se promener sur une table encombrée de plats, d'assiettes, de verres, d'huiliers et de salières, vous vous ferez une idée de l'adresse avec laquelle Strecker manœuvra cette fois au milieu des bancs, des tables, des livres, des ardoises, des encriers et des jambes de ses camarades. Le temps seulement de compter rapidement jusqu'à trois, il était sorti de son banc et se dirigeait vers le tableau. C'était admirable, et c'est une chose que je n'aurais jamais crue si je ne l'avais vue de mes propres yeux.

Comme il passait devant la chaire, il se baissa vivement, et un frisson me parcourut le dos. Pendant un demi-quart de seconde, je craignis que toute cette sagesse de tout à l'heure ne fût la préface de quelque grosse plaisanterie. J'eus bien vite à me repentir de ma supposition téméraire. Mais que le repentir me parut délicieux après une si chaude alarme ! jamais

de ma vie je n'ai été si heureux de reconnaître que je m'étais trompé.

Quand il se redressa, il tenait à la main le foulard du père Wæchter ; je ne perdais de vue aucun de ses gestes ; sans hésitation, il déposa le foulard dans le fond du tricorne ; c'était sa place habituelle, et comme son nid, pendant toute la durée des classes. Jamais, à ma connaissance, le père Wæchter ne l'avait mis seulement à côté du tricorne ; je jugeai combien il avait dû être ému pour s'être ainsi trompé de place et pour l'avoir laissé tomber.

Quand vous aimez les gens, tout ce qu'ils font vous paraît bien fait, et vous leur faites un mérite des choses les plus simples et les plus indifférentes. Je fus charmé de l'action de Strecker, et encore plus charmé de ses manières.

Si j'avais su alors ce qu'on entend par politesse, délicatesse et courtoisie, j'aurais dit qu'il y avait de tout cela dans le geste de Strecker, et que mon cher Ours-Noir avait deviné la délicatesse et la courtoisie, que personne ne lui avait jamais apprises.

Que Dieu bénisse mon oncle l'horloger pour avoir laissé sa petite fortune à mes parents, et qu'il bénisse mes parents comme je les bénis moi-même, pour avoir employé une partie de cette fortune à me faire donner une éducation libérale ! C'étaient de simples paysans, descendant d'une longue lignée de paysans ; mais plus je me les rappelle (mes cheveux grisonnent, et dans tout le cours de ma vie je n'ai pas passé une journée sans penser à mes parents), plus je me figure qu'il y avait en eux quelque chose de noble et d'élevé qui ne se rencontre pas toujours dans l'âme du simple paysan. Quand ils recueillirent l'héritage de l'horloger, tout le monde leur

conseillait d'arrondir leur patrimoine et presque tout le monde les blâma de ne l'avoir pas fait.

Il ne m'appartient pas de décider si j'aurais été plus heureux en continuant de mener la vie à laquelle j'étais destiné d'abord. La bonté de la Providence a voulu que le bonheur fût mêlé à toutes les conditions et placé à la portée de tous les hommes de bonne volonté ; je crois donc que j'aurais été très heureux si j'avais tout simplement succédé à mes parents. Mais je dois à leur sagesse et à leur dévouement d'avoir été initié à des jouissances d'un ordre supérieur ; je leur dois l'immense plaisir de revoir mes années d'enfance sous un jour qui me les rend plus chères et plus précieuses ; de noter dans tout mon entourage d'alors des actes et des traits de caractère qui me donnent une plus haute opinion de la nature humaine ; de comparer mes parents eux-mêmes à tout ce que j'ai connu depuis de plus noble et de plus digne, et de trouver que la comparaison, loin de les écraser, rend de jour en jour leur souvenir plus cher et plus sacré pour moi.

Lorsque je fus initié pour la première fois, par des amis indulgents, aux rites de la politesse mondaine, je ne pus m'empêcher de les trouver souvent bizarres et toujours gênants. Mais je remarquai bientôt que si je les trouvais bizarres, c'est tout simplement parce qu'ils étaient nouveaux pour moi, et que je n'y avais pas été habitué dès l'enfance.

À force de réfléchir sur ce sujet, je découvris à moi tout seul (et je ne fus pas médiocrement fier de ma découverte) que tout ce qu'il y a parfois de gênant dans la pratique de la politesse est justement ce qui la rattache à un ordre d'idées très élevé, et l'empêche de dégénérer en un code de vaines

formalités. Le véritable esprit de la politesse fait que, volontiers et de bonne grâce, nous nous gênons pour les autres.

La politesse, même quand elle est toute extérieure, a encore cet avantage de polir les angles, d'adoucir les surfaces, et de rendre le contact moins rude et moins déplaisant entre les membres d'une même société.

Quant à l'autre politesse, c'est une fleur charmante qui a sa racine dans l'esprit de renoncement et de sacrifice, c'est un écho lointain et comme un souvenir précieux du noble esprit de la chevalerie.

Il est tellement certain que la vraie politesse est née d'un sentiment naturel, qu'un paysan, un sauvage, peuvent être, à leur manière, polis et courtois, sans avoir jamais entendu prononcer les mots de courtoisie et de politesse.

Je ne puis citer de meilleur exemple que celui de mon ami Strecker.

Quand il se baissa pour ramasser le foulard du père Wæchter, n'est-ce pas comme s'il avait dit : « Je tiens à vous rendre service, et je ne regarderai pas à ma peine pour y arriver ? »

Quand il lui sourit en inclinant un peu la tête, n'est-ce pas comme s'il avait dit : « Soyez bien persuadé que c'est un plaisir pour moi de vous avoir rendu ce service ? »

Et d'où provenait, sinon de son cœur, le sentiment si délicat qui le porta à s'éloigner tout de suite et à se rendre au tableau, comme s'il avait voulu échapper aux remerciements du père Wæchter ? Car, d'où j'étais, je voyais tout, et il était évident pour moi que le père Wæchter allait le remercier.

Mais il ouvrait à peine la bouche que Strecker était déjà debout devant le tableau, la craie en main, à demi tourné de son côté.

Le père Wæchter hésita un peu, toussa deux ou trois fois, et finit par lui dicter une phrase que Strecker écrivit de sa plus belle écriture.

Alors commença la plus belle analyse grammaticale que j'aie entendu faire de ma vie. Je ne veux pas abuser des mots ni prétendre qu'une analyse grammaticale soit une chose belle par elle-même, car personne ne voudrait me croire. Mais ce qui était beau, c'était de voir comme Strecker s'appliquait à suivre, avec quel soin il soulignait les mots à mesure qu'il les analysait ; comme nous étions attentifs, et comme le père Wæchter était heureux ! Je ne crois pas que de sa vie il eût assisté à pareille fête.

Il avait fait un quart de tour sur sa chaire pour être bien en face du tableau ; son coude droit était appuyé sur le pupitre et il faisait de petits signes de tête chaque fois que Strecker avait analysé un nouveau mot à son entière satisfaction.

Et quand il dit, en se retournant vers nous : « Qui veut reprendre cette analyse ? » c'était merveilleux de voir se lever toutes les mains à la fois ; il n'avait qu'à choisir.

Est-ce que cet empressement aussi n'était pas quelque chose de beau dans son genre ?

Quand l'analyse eut été reprise en entier, le père Wæchter dit à Strecker :

« Efface ! »

Quiconque a été sur les bancs sait que les écoliers ont vingt-quatre manières d'effacer, dont la plus simple et la plus innocente consiste à frotter le tableau à tour de bras, en empoignant le torchon par le milieu et en laissant flotter les bords à toute volée. Le résultat immédiat de cette savante manœuvre, c'est un nuage épais de fine poussière de craie, où l'opérateur disparaît tout entier, et qui s'étend graduellement sur une grande partie de la classe.

L'opérateur éternue bruyamment, et les premiers bancs toussent avec affectation. Avant de retourner à sa place, l'opérateur lance de toute sa force le torchon contre le sol. Quand il est adroit et expérimenté, il soulève jusqu'au plafond une belle colonne de poussière c'est le bouquet du feu d'artifice. L'opérateur n'a plus qu'à regagner sa place, blanc comme un meunier et fier comme un paon. Mais ce serait bien mal le connaître que de croire que tout finit là pour lui… Il lui reste à goûter un dernier plaisir, qui, paraît-il, n'est pas à dédaigner, celui d'essuyer ses mains sur les vêtements et quelquefois sur la figure de ses voisins. Quand l'artificier se trouve être, pour comble de perfection, un habile escamoteur, il ne revient guère à sa place sans rapporter, cachés dans la paume de sa main, quelques fragments de craie dont il se sert pour barbouiller la table et le banc, et pour écrire des épithètes désobligeantes dans le dos de ses voisins.

Strecker était tout à la fois un habile artificier et un merveilleux escamoteur, aussi le père Wæchter, quand par hasard il se risquait à l'appeler au tableau, ne lui permettait jamais d'« effacer ». Il chargeait de ce soin quelque écolier moins turbulent et plus digne de confiance.

Mais ce jour-là il avait tant de raisons d'être sûr de Strecker qu'il n'hésita pas une minute à lui dire : « Efface ! » Pauvre vieux maître ! cette confiance, cette sécurité était chose si nouvelle et si douce pour lui, qu'il s'y délectait avec bonheur ; il me sembla même qu'il avait plaisir à en faire innocemment parade.

Ainsi, avant même que Strecker eût commencé à effacer, le père Wæchter se tourna de notre côté, affectant de ne pas le surveiller. Pour la première fois depuis que je fréquentais l'école, et sans doute depuis plusieurs générations, il osa tourner le dos à l'élève qui était au tableau !

Strecker fut un peu surpris et très flatté. Aussi, c'était un vrai plaisir de le voir faire du torchon un tampon bien serré, et promener lentement son tampon d'un mot à un autre dans le sens de la ligne horizontale. Les mots disparaissaient un à un, comme la grève disparaît sous l'envahissement de la marée. Quand le dernier mot eut été effacé, Strecker s'essuya les mains sans faire voler un grain de poussière, remit soigneusement le torchon sur la planchette, et revint à sa place.

Je le regardais tout le temps pour voir s'il m'adresserait un sourire ; il marchait d'un pas lent, regardant vaguement devant lui. Je crus un instant qu'il ne me regarderait pas ; mais, en passant près de moi, il mit sa main sur la mienne qu'il pressa tout doucement. Je regardai ma main, sans bouger, pendant plus d'une grande minute, presque surpris qu'elle n'eût subi aucun changement après l'honneur insigne qu'elle venait de recevoir.

Comme j'étais perdu dans mes réflexions, je tressaillis en entendant un grand bruit de pieds. Je levai vivement la tête,

et je m'aperçus que tous mes camarades étaient debout. Le père Wæchter, debout aussi dans sa chaire, attendait que le bruit des pieds eût cessé. Alors, au milieu du plus profond silence, il dit, après avoir jeté un dernier regard sur les bancs : « Mes enfants, la prière ! »

Quoi ! la classe était déjà finie ! cette classe qui m'avait inspiré tant d'effroi et de répugnance, et à propos de laquelle j'avais été sur le point de faire un gros mensonge ! Jamais de ma vie le temps ne m'avait paru si court.

Je joignis les mains et je baissai la tête, et pendant que le père Wæchter, d'une voix lente et grave, prononçait les paroles consacrées, je me recueillais sans effort et je demandais à Dieu du plus profond de mon cœur de rendre le grand Krause à ses parents, et de permettre que je fusse toujours, toujours, l'ami de Strecker.

Quand mes camarades défilèrent pour sortir par bancs et en bon ordre, je fis exprès de rester un peu en arrière pour sortir avec Strecker, qui était d'un banc après moi.

En passant devant le père Wæchter, nous disions tous :

« Bonjour, monsieur Wæchter. »

Lui, il souriait et il faisait des signes de tête. Strecker et moi, il nous arrêta au passage, et quand tous les autres furent partis il nous mit à chacun la main sur une épaule et nous dit :

« Vous êtes de braves garçons ; que Dieu vous bénisse ! »

Ensuite il nous fit signe de rejoindre les autres. Nous partîmes en courant.

Ayant retourné la tête, je le vis immobile sur le seuil de la classe, il avait mis son tricorne sur sa tête et ses mains

derrière son dos, et il nous regardait avec un sourire doux et triste.

CHAPITRE VI

UNE BONNE INTERVENTION

J'étais content de marcher à côté de Strecker ; j'aurais voulu le lui dire, mais cela me paraissait trop simple et trop niais, et je ne voulais pas m'exposer à le faire rire, lui, à mes dépens.

« Courons, courons plus vite ! » me dit-il, sans remarquer ma préoccupation et mon embarras.

Afin de dire quelque chose, je lui demandai à quoi bon courir pour nous essouffler ; il me répondit : « Tu le verras ! »

Et il redoubla de vitesse. Je fus bien obligé de le suivre.

Comme nous arrivions à l'endroit où la ruelle de l'école débouche sur la grande route de Strasbourg, Strecker tourna vivement ses regards à gauche ; je fis comme lui, et je remarquai aussitôt que deux ou trois seulement de nos camarades suivaient la route et se dirigeaient du côté du village. Que pouvaient être devenus les autres ?

« Sais-tu où ils sont ? » demandai-je à Strecker.

Il me répondit qu'il le savait, et, sans perdre son temps en explications, il me fit traverser la grande route, et nous prîmes, entre deux haies, le petit chemin qui passe derrière les vieux murs de la tannerie et traverse des terrains vagues.

Je commençai à comprendre de quoi il s'agissait. C'était derrière les murs de la tannerie, à l'abri des regards indiscrets, que les garçons de Darlenheim vidaient leurs querelles, à

coups de poing. Or, la veille, Faber et Seckatz s'étaient violemment querellés, je ne sais plus à propos de quoi, et il avait été convenu qu'ils se battraient le lendemain. Derrière un énorme buisson de ronces, nous entendîmes un bourdonnement confus ; quelques voix disaient :

« Non, non ! il ne faut pas ! »

D'autres voix, bien plus nombreuses, répondaient : « Il faut que cela se passe dans les règles ! Pourquoi pas aujourd'hui aussi bien qu'un autre jour ? »

Le point d'honneur était très développé parmi les écoliers de Darlenheim, et il arrivait encore assez souvent que deux champions vinssent s'aligner derrière la tannerie. En général, presque toute l'école assistait à ces luttes, car c'était une grande distraction. Or, comme les distractions étaient rares à Darlenheim, la galerie, loin de chercher à apaiser les querelles, ne manquait pas de les envenimer pour jouir de son spectacle favori.

Quand un écolier refusait de se battre, les autres l'appelaient l'Allemand et le mettaient en quarantaine ; aussi le cas était rare, et bien des garçons paisibles ou peureux venaient se faire pocher un œil, ou fracasser la mâchoire, ou aplatir le nez uniquement pour n'avoir pas à dos l'opinion publique, qui était féroce. À Darlenheim, on n'était pas un homme quand on n'était pas allé faire un tour derrière la tannerie.

Pour moi, je n'avais pas eu encore l'occasion d'y venir comme acteur, et si j'y venais quelquefois comme spectateur, c'était par pur respect humain, car le spectacle me semblait répugnant. Strecker y était venu cinq fois pour son propre compte. Dans les querelles où il n'était pas engagé

personnellement, il était presque toujours choisi comme arbitre et comme témoin.

« Le voilà, le voilà ! » crièrent plusieurs voix en nous voyant accourir.

Seckatz effaça ses épaules et courba sa taille élevée. Faber, qui était bien plus faible que lui, osait à peine tourner les yeux de son côté. Il acheva d'ôter sa veste avec une répugnance visible, et il devint tout pâle.

Strecker alla prendre Seckatz par la main, et il l'amena tout près de Faber, à qui il prit également la main.

Alors il dit, au milieu du plus profond silence :

« Votre querelle n'avait pas le sens commun, c'est moi qui vous le dis, et qui le soutiendrai contre n'importe qui. Toi, Seckatz, tu viens te battre uniquement pour amuser une vingtaine de badauds ; et toi, Faber, tu n'es venu ici que par amour-propre, pour qu'on dise : "Faber a fait un tour derrière la tannerie." Vous êtes deux bons garçons, n'est-ce pas ? eh bien, vous allez vous donner la main tout de suite : c'est moi qui vous le demande. »

Seckatz regarda Faber, et Faber regarda Seckatz mais ils ne savaient que faire, parce que les badauds murmuraient en voyant qu'on voulait les priver d'un spectacle sur lequel ils avaient compté.

Sans lâcher les deux mains qu'il tenait dans les siennes, Strecker tourna la tête du côté des badauds, et les toisa dédaigneusement par-dessus son épaule.

« C'est moi qui le demande, reprit-il avec un calme méprisant ; et si je le demande, c'est que j'ai de bonnes raisons pour cela. S'il y en a parmi vous qui aient déjà oublié les

paroles du père Wæchter, tant pis pour eux mais moi je ne les ai pas oubliées, et bien d'autres ici, j'en suis sûr, s'en souviennent comme moi. Voulez-vous qu'on dise aujourd'hui dans le village : "Les garçons de l'école choisissent bien leur moment pour faire du tapage et du scandale. On a bien affaire de leurs batteries et de leurs histoires, quand tout le monde a le cœur gros !" Ce sera une belle consolation pour les parents de Krause, de savoir que ses camarades ne pensent pas plus à lui, le pauvre garçon, que s'ils n'avaient pas été assis pendant plusieurs années sur les mêmes bancs que lui. Je ne puis me vanter, pas plus que beaucoup d'entre vous, d'avoir donné grande satisfaction au père Wæchter, depuis que je vais à l'école ; raison de plus pour lui prouver, dans une occasion comme celle-ci, que si nous avons mauvaise tête, nous avons bon cœur, et que nous sommes dignes d'entendre quelquefois des paroles comme celles qu'il nous a dites ce matin. »

Il lâcha alors les deux mains qu'il tenait dans les siennes, et dit :

« Seckatz, c'est toi qui es le plus grand et le plus fort ; de plus, ta réputation est bien établie puisque tu as fait plus d'un tour derrière la tannerie c'est toi qui vas tendre la main à Faber. »

Seckatz, sans la moindre hésitation, fit deux pas en avant et tendit à Faber sa main toute grande ouverte. Faber y plaça la sienne, et les deux adversaires se mirent à rire en se regardant. Au fond, ils étaient contents tous les deux de n'avoir point à se donner en spectacle précisément ce jour-là.

Strecker alors se tourna vers les badauds et leur dit :

« Si quelqu'un de vous n'est pas content de ce qui vient de se passer, il sait qu'il peut s'en prendre à moi. »

Non seulement personne ne s'en prit à lui, mais on entendait les badauds se dire entre eux que l'Ours-Noir avait raison, après tout, et qu'il ne fallait pas que l'école se fît une mauvaise réputation.

« Ne partons pas tous ensemble, dit Strecker, afin qu'on ne puisse pas même supposer qu'il y ait eu une bataille. »

Les écoliers s'en allèrent par petits groupes ; nous restâmes les derniers avec Faber et Seckatz, qui s'étaient empressés de remettre leurs vestes.

Tout le temps qu'avait duré cette scène, je m'étais tenu à deux pas de Strecker, tout prêt à lui prêter main-forte, si les badauds avaient voulu se mutiner. Mais il y a des gens contre lesquels on ne se mutine pas, et il était de ceux-là.

Quant à moi, j'étais encore tout étourdi de l'accès de courage qui m'était venu si subitement ; et, pour dire la vérité, j'étais quelque peu effrayé de ma témérité. Mais j'ai songé à cela depuis, et j'ai compris que s'il y a des gens qui sont hardis par tempérament et pour qui la lutte et le danger ont une sorte d'attrait naturel, il y en a d'autres qui sont nés timides, et à qui la bravoure vient dans les grandes circonstances et sous l'empire d'un sentiment généreux.

J'avais projeté, en quittant le champ de bataille, de reconduire Strecker jusque chez lui, à l'autre bout du village. Mais en passant devant l'église je regardai le cadran de l'horloge, et je vis que j'étais en retard sur l'heure du dîner ; je quittai à regret le bras de Strecker, et j'enfilai au pas de course une petite ruelle qui raccourcissait mon chemin.

Tout en courant de toutes mes forces, j'essayais d'espérer que mon père, occupé à battre les champs pour retrouver le grand Krause, ne serait peut-être pas encore arrivé. Mais, en

passant devant la fenêtre ouverte, je vis qu'il était à table avec ma mère. Je ressentis un grand trouble, car mon père n'aimait pas que l'on fût en retard, et que l'on arrivât pour les repas après qu'il avait dit le ***Bénédicité***.

Mes joues étaient brûlantes quand j'entrai dans la cuisine. La soupière était à ma place, recouverte d'une assiette pour que la soupe ne se refroidît pas. Je m'assis sans rien dire, et je plongeais précipitamment ma cuiller dans ma soupe lorsque ma mère me dit : « Tu oublies ton ***Bénédicité !*** » Je réparai mon oubli. Quand j'eus fini ma soupe, je regardai furtivement du côté de mon père ; je vis à sa figure que les nouvelles n'étaient pas bonnes et que l'on n'avait pas encore retrouvé Krause.

« D'où viens-tu ? me demanda-t-il en me regardant en face ; et comment se fait-il que tu sois en retard ? »

Quand je lui dis que nous avions tous été derrière la tannerie, il fronça les sourcils et dit qu'il n'aimait pas cela, et qu'en tout cas ce n'était pas le moment.

Je m'enhardis un peu, et je lui dis que Seckatz et Faber devaient se battre ; mais que Strecker les avait amenés à se donner la main, en leur disant justement que ce n'était pas le moment.

« Ah ! il a dit cela ! » murmura mon père.

Et il tomba dans une espèce de rêverie que je n'osai pas troubler, quoique j'eusse bonne envie de raconter tous les exploits de mon héros.

Il reprit, au bout de deux ou trois minutes :

« J'espère qu'on n'a pas fait trop de sottises à l'école ! »

Alors, du commencement à la fin, je lui racontai tout ce qui s'était passé. De temps en temps il faisait de petits signes de tête. Ma mère m'écoutait avec attention, sans me quitter du regard ; je voyais qu'elle était contente de m'entendre dire du bien de Strecker, et j'en ressentais un grand plaisir et aussi une grande reconnaissance.

CHAPITRE VII

LES MANIES DE LA MÈRE SECKATZ

Ma mère avait été à l'école avec la mère de Strecker ; elles étaient grandes amies dans ce temps-là, et elles avaient continué de l'être après leur mariage. Malheureusement, mon père et le père Strecker n'étaient pas du même avis en politique. Pendant longtemps ils se chamaillèrent, sans aller toutefois jusqu'aux paroles aigres.

Mais un jour, à ce que j'ai su plus tard, ils en arrivèrent à se dire des choses si dures et si offensantes, que les deux ménages furent brouillés à mort et cessèrent de se voir. Quand je dis les deux ménages, je me trompe, les maris seuls furent brouillés ; mais les deux femmes, pour faire bon ménage, cessèrent néanmoins de venir l'une chez l'autre, comme par le passé. Ma mère ne se plaignait jamais, et ne parlait pas du chagrin qu'elle avait de ne plus voir son amie aussi je ne savais rien de l'affaire à cette époque, et je n'en pouvais rien deviner. Je sentais seulement qu'il y avait, comme on dit, du froid entre nos deux familles. Du reste, mon père ne m'avait pas défendu de parler à Strecker, ni même de me lier avec lui ; seulement l'Ours-Noir n'entrait jamais chez nous, et moi je n'entrais jamais chez lui.

Quand j'eus raconté dans le plus menu détail les exploits de mon héros, mon père dit en regardant la nappe :

« Hé, hé ! il y a du bon dans ce garçon-là. »

Ma mère fit un signe de tête pour donner à entendre qu'elle était tout à fait de son avis, et elle poussa un soupir.

En entendant ce soupir, mon père leva les yeux, regarda ma mère fixement sans rien dire ; ensuite il sourit, lui prit la main et lui dit.

« Tu en tiens donc toujours pour cette femme-là ?

— Toujours, lui répondit-elle simplement.

— Je croyais que c'était passé depuis longtemps, dit-il, en retenant la main de ma mère dans les siennes. »

Ma mère fit signe que non.

« C'est que tu ne m'en parlais jamais. »

Ma mère répondit :

« La paix du ménage avant tout tu le sais bien ; plutôt que de te contrarier…

— Tu es une bonne femme, dit mon père, une digne femme. C'est pour rire que je t'ai demandé si tu n'y pensais plus, car je voyais bien que tu y pensais toujours. J'ai réfléchi là-dessus plus d'une fois… et tout ce que vient de nous dire ce petit garçon me donne encore plus à réfléchir…

— Tu ferais cela », s'écria ma mère avec une si grande vivacité que j'en fus tout surpris.

Je la regardai alors avec attention. Elle était devenue toute rouge, ses lèvres tremblaient, et elle avait les yeux humides. Mais, quoiqu'elle eût des larmes dans les yeux, je vis bien que si elle pleurait, ce n'était pas de chagrin ; son visage n'avait pas cette expression-là quand elle avait de la peine.

« N'allons pas trop vite », dit mon père en faisant deux ou trois signes de tête.

Là-dessus il se leva pour repartir, et dit à ma mère :

« J'ai dit que je réfléchirais, et je réfléchirai ; tu sais que je tiens toujours mes promesses ; mais pour le moment je te promets de réfléchir, pas autre chose. D'ailleurs, j'ai une besogne plus pressée sur les bras ; il faut aider ces pauvres gens ! »

Il semblait avoir oublié que j'étais là ; mais tout à coup il se détourna de mon côté et me demanda brusquement, mais sans rudesse :

« Tu l'aimes donc bien, ce fameux Strecker ? »

Je répondis que je l'aimais de tout mon cœur.

« Tu pourrais faire plus mal, me dit-il, en me prenant le menton pour me faire lever la tête ; mais tu aurais dû te souvenir que tu ne dois te lier avec aucun de tes camarades sans nous avoir demandé si cela nous convient. »

Je frissonnai à l'idée que Strecker aurait pu déplaire à mes parents, et que j'aurais pu être obligé de renoncer à son amitié ; trop heureux d'avoir échappé à cet épouvantable danger, je promis à mon père que je ne recommencerais plus et que je serais plus prudent à l'avenir.

« Puisque tu l'aimes tant, reprit mon père en souriant, tâche donc de lui ressembler un peu, car je crois bien que ce sera un homme, lui ! »

Il m'embrassa sur le bout du nez, comme il faisait quand il était pressé. Il était déjà sur le seuil de la porte, quand il se retourna en riant, il me prit par les épaules, et, me poussant du côté de ma mère, me dit :

« J'ai idée que ta mère a envie de t'embrasser ! »

Il lança un regard malicieux à ma mère, et se sauva en riant.

Il avait raison, ma mère avait envie de m'embrasser ; mais pourquoi cette envie lui était-elle venue à ce moment-là plutôt qu'à un autre ?

Pourquoi surtout, elle qui était si discrète et si peu démonstrative, me serra-t-elle sur son cœur avec tant de force et de passion ?

Quand une mère presse ainsi son enfant sur son cœur c'est que, par cet enfant, il lui est venu un grand chagrin ou une grande joie.

Je savais bien que je n'avais point causé de grand chagrin à ma mère ; mais je ne savais pas au juste ce que j'avais pu faire pour qu'elle eût l'air de m'aimer ce jour-là plus que les autres jours. Je finis par penser qu'elle était heureuse de m'avoir entendu faire un si grand éloge de Strecker, qui était le fils de son ancienne amie.

Oui, ce devait être cela.

« Où vas-tu ? » me demanda ma mère, lorsque je me levai de ma chaise pour monter à ma chambre.

Je lui répondis que j'allais apprendre ma leçon d'histoire et de géographie pour la classe du soir.

« Tu as le temps, me dit-elle en regardant au cadran du coucou. Il n'est pas sain de travailler de tête aussitôt après le repas. Reste un peu avec moi, je te préviendrai quand il sera temps que tu montes. »

J'aimais beaucoup à rester près de ma mère. Même quand nous ne parlions pas, c'était déjà un grand plaisir pour

moi de la voir aller et venir, parce qu'elle avait une manière particulière de faire tout ce qu'elle faisait sans presque avoir l'air d'y toucher. Mon père disait souvent que l'ouvrage lui fondait entre les mains, et c'était, ma foi, vrai.

Je m'assis donc sur un tabouret, près de la fenêtre. C'était l'endroit que je préférais, parce que je pouvais voir ce qui se passait sur la place sans jamais perdre ma mère de vue, et sans cesser de causer avec elle.

Ma mère était aussi exacte qu'elle était adroite. Je pouvais donc être sûr qu'elle n'oublierait pas de me prévenir quand il serait l'heure de me mettre au travail. Malgré cela, je me plaçai de manière à avoir l'œil sur le cadran du coucou, parce que, Strecker et moi, nous nous étions promis d'apprendre notre leçon de manière à étonner le père Wæchter.

« À quoi penses-tu ? » me dit ma mère en me posant doucement la main sur la tête.

Je pensais à cette leçon d'histoire. « Vois-tu, mère, il faut absolument que je la sache sur le bout du doigt ; cette fois-ci, Strecker et moi, nous nous sommes donné le mot pour voir lequel la saura le mieux ! »

Elle sourit et m'embrassa sur le front sans rien dire ; elle souriait encore quand elle revint de mon côté, après être allée reporter le saladier sur le dressoir.

Voyant cela, je me dis que c'était le moment de lui demander pourquoi les Strecker ne venaient jamais nous voir, et pourquoi nous n'allions jamais voir les Strecker.

J'ouvrais déjà la bouche, lorsque la mère Seckatz passa devant la fenêtre, adressa un petit signe de tête à ma mère, et

entra d'un air mystérieux et affairé. Ma mère la fit asseoir et lui demanda la permission de continuer son travail, qui n'était pas de nature à l'empêcher d'entendre et de répondre.

« Faites, faites, dit la mère Seckatz, car c'est un plaisir de vous voir faire. Vous causez comme si vous ne travailliez pas, et vous travaillez comme si vous ne causiez pas. Vous faites mentir le proverbe qui dit qu'on ne peut pas bien faire deux choses à la fois. »

S'apercevant que ma mère rougissait, elle dit en riant :

« C'est bon, c'est bon, il n'y a pas de quoi rougir. D'ailleurs, je ne suis pas venue pour vous faire des compliments. Allons, bon ! où est la clef de mon armoire, maintenant ? »

La mère Seckatz était célèbre dans tout le village à cause de la singulière manie qu'elle avait de s'interrompre toujours au milieu d'une conversation pour se mettre en quête de quelque chose qu'elle avait égaré, ou d'un nom qu'elle avait oublié, ou d'une chose très importante qu'on lui avait dite et dont elle ne savait plus le premier mot.

Cette fois, après avoir fourgonné longtemps dans une grande poche qui avait bien deux pieds de long, elle se frappa le front et dit :

« Cela me ressemble bien, ma chère ; figurez-vous que je l'ai laissée après l'armoire. Si je devais rester longtemps ici, je commencerais par l'aller chercher, parce qu'il n'est jamais prudent de laisser la clef sur l'armoire. On ne sait pas ce qui peut arriver ; mais je ne fais qu'entrer et sortir, ainsi ce n'est pas la peine… quoique, au fait, qu'est-ce que vous en pensez, vous ? »

Ma mère répondit qu'il n'y avait pas de voleurs dans le village.

« Pas de voleurs, non, c'est vrai mais il y a des farceurs », s'écria la bonne femme en se levant avec une figure bouleversée.

Je crus qu'elle allait courir chercher sa clef ; mais elle se rassit tranquillement, et reprit sa phrase juste où elle l'avait laissée :

« Il y a des farceurs, et en tête de la confrérie, il y a mon mari. Vous vous rappelez, ma chère, le tour pendable qu'il m'a joué, un jour que j'avais laissé la clef sur la commode ; non ? vous ne connaissez pas celui-là ? Il a vidé tous les tiroirs, tous ! et il s'en est allé cacher toutes mes nippes et toutes nos petites économies sous le houblon au grenier. Après cela, il a couru conter l'histoire à la brasserie, et tous les hommes sont venus l'un après l'autre pour voir comment les voleurs s'y étaient pris. Il faisait une mauvaise figure pendant le temps, et j'aurais dû me douter… Mais heureusement qu'aujourd'hui il est parti aux champs avec les autres pour chercher ce malheureux garçon ! »

Le père Seckatz était bourrelier. Du temps qu'il était compagnon, il avait fait son tour de France, comme c'était la mode dans ce temps-là. Il en avait séjourné une année tout entière à Paris. Il en avait rapporté une collection d'histoires qu'il racontait à tout propos. Tout le village connaissait l'histoire de ce restaurant où, moyennant la somme de deux sous, on avait le droit de donner un coup de fourchette, au hasard, dans une grande marmite, remplie de restes de toute espèce, qui flottaient au milieu d'un liquide que les gens de la maison

appelaient du bouillon. On attrapait tantôt une aile de poulet, tantôt une tête de poisson, tantôt un débris sans nom et sans forme, et plus souvent rien du tout.

Quand le bourrelier racontait cette histoire, il ne manquait jamais de dire en terminant :

« Cette marmite-là, c'est absolument comme la conversation de ma vieille, on y pêche souvent des choses qui sont bien étonnées de se trouver ensemble, et plus souvent encore on n'y pêche rien du tout ! »

Ce qu'il disait là, n'était pas galant, mais c'était parfaitement vrai.

« Savez-vous, dit-elle en baissant la voix, que le maire a eu l'idée de faire sonder tous les puits ? »

Je frissonnai d'horreur, à l'idée que notre camarade avait pu tomber dans un puits. Comme Darlenheim est sur un plateau assez élevé, les puits sont très profonds. Je ne m'étais jamais penché sur la margelle d'un puits sans reculer d'effroi, en voyant combien c'était sombre, et mystérieux, et menaçant là-bas, tout au fond.

Ma mère elle-même pâlit, et dit d'une voix tremblante :

« J'espère bien qu'on n'a rien trouvé. »

La mère Seckatz frappa dans ses mains, et déclara que justement on avait trouvé quelque chose, mais pas ce que l'on cherchait.

Ma mère joignit les mains, et moi je soupirai comme si on m'avait enlevé de dessus le cœur un poids de cent livres.

« Tout se sait à la fin, reprit la mère Seckatz d'un air de triomphe. On a beau mentir pendant des années, un beau jour la vérité se découvre. J'ai la main si malheureuse que je casse toujours quelque chose. Seckatz me grondait dans les premiers temps mais quand il a vu que je ne pouvais pas m'en empêcher, il m'a laissée tranquille ; il est taquin, mais au fond c'est un brave homme Wirsing lui disait souvent, quand il le rencontrait : "Voisin, il y a donc encore eu des malheurs chez vous ? Je viens de voir un beau saladier à fleurs dans les orties, le long de votre mur." Il était tout fier, parce que sa femme, à lui, ne cassait jamais rien. Eh bien, maintenant, Seckatz pourra lui rendre la monnaie de sa pièce. Elle cassait autant que moi seulement, ce qu'elle cassait, elle le jetait dans le puits, au lieu de le jeter aux orties. Tafus, qui est descendu dans les puits, dit que le fond du leur est rempli d'assiettes, de soupières et de saladier ; il y en a bien la charge d'une petite charrette à bras. Je connais Seckatz, il fera une chanson là-dessus, pas tout de suite, bien entendu, parce que nous sommes trop tristes pour cela.

» Et à propos de tristesse, il faut que je vous dise ce qui s'est passé chez les Krause, quand ils ont vu que leur garçon ne rentrait pas. J'avais à faire raboter une planchette de l'armoire que l'humidité avait fait gonfler (diable de clef !) ! je la porte tout naturellement à Krause. Personne dans l'atelier ; j'appelle, pas de réponse. J'entre dans la chambre, et je trouve la femme, couchée comme toujours depuis qu'elle a les jambes paralysées. Les médecins sont des ânes, et au lieu de rire de ce qu'ils appellent des remèdes de bonnes femmes… enfin, elle était couchée, blanche comme une cire, les mains croisées sur la poitrine avec de grosses larmes qui lui coulaient une à une sur le visage.

» En me voyant entrer, elle passa ses pauvres mains maigres sur ses joues ; elle tremblait à faire pitié. Je lui dis :

» — Ma mignonne, pleurez si vous avez envie de pleurer, cela vous fera du bien, j'espère bien que vous ne vous gênerez pas pour moi.

» Elle me répondit :

» — Allez le chercher, amenez-le, dites-lui que je regrette ce que je lui ai dit. J'ai eu tort, je me repens ; mais j'avais la tête perdue, et puis je suis si faible que je ne sais pas toujours ce que je dis.

» — Calmez-vous, ma mignonne, nous allons tâcher d'arranger cela. Qu'est-ce que vous lui avez donc dit de si dur ? La voilà qui recommence à pleurer ; je la calme de mon mieux. À la fin, elle se décide à parler :

» — Je lui ai dit que c'était sa faute si l'enfant avait fait un malheur ; qu'il était trop dur avec lui, qu'il le battait trop. Je vous en prie, mère Seckatz, allez le chercher, que je lui demande pardon, il est dans le jardin.

» Êtes-vous comme moi ? Je suis toute remuée quand je vois pleurer un homme, surtout un maître homme comme Krause. Il était assis sur un petit banc, du côté des ruches, les coudes sur les genoux et la tête baissée ; ses larmes tombaient par terre comme une pluie d'été.

» Savait-il qu'il pleurait ? Je ne le crois pas, car s'il l'avait su, il aurait songé à cacher ses larmes. Quand je fus tout près de lui, il se leva, et, voyant que je portais une planchette sous mon bras, il me dit en essayant de sourire :

» — Bon, voilà de l'ouvrage pour le menuisier ; je vais vous arranger cela tout de suite.

» Je lui dis que la planchette pouvait attendre, qu'il y avait quelque chose de plus pressé à faire, que sa femme se désespérait de lui avoir parlé durement, et qu'elle voulait lui demander pardon.

» Il devint tout pâle et recula.

» — Vous allez venir tout de suite, lui dis-je en lui prenant la main.

» Il se mit alors à parler très vite à l'entendre, il était le dernier des misérables ; oui, il avait été trop dur pour l'enfant ; oui, sa brutalité était la cause de tout le mal, il le sentait bien maintenant, et c'est parce qu'il le sentait, que le reproche de sa femme l'avait frappé comme un coup de massue. Mais sa femme ne m'avait pas tout dit avant de sortir de la chambre, il avait prononcé une parole dont il se repentirait toute sa vie ; il avait dit qu'il est bien facile, quand on ne se mêle de rien dans son ménage, de trouver les autres en faute, et que quand un malheureux homme a toute une maison sur le dos, il se tire d'affaire comme il peut. J'avais beau essayer de le calmer, il répétait toujours :

» — Dire de ces choses-là à une femme malade ! lui reprocher d'être malade ! Je ne me pardonnerai jamais cela ! »

À mesure que la mère Seckatz parlait, j'avais peu à peu tourné la tête du côté de la place. Je sentais que les larmes me venaient aux yeux, et je ne voulais pas le laisser voir. À l'école, on était très sévère pour ceux qui pleuraient ; on leur faisait les cornes et on les appelait « petites filles ».

La mère Seckatz ayant fait une pause, je tournai la tête. Ma mère, tout en continuant d'aller et venir, s'essuyait les yeux. Quant à la mère Seckatz, elle cherchait dans une

seconde poche, d'un air très affairé. Ayant remué plusieurs fois la tête avec impatience, elle dit à ma mère :

« Vous ne prisez pas, vous ? Non, car vous êtes la femme sans défaut. Voilà maintenant que je ne sais plus où j'ai mis ma tabatière. Du coup, il faut que je m'en aille ; comme on est esclave de ses défauts ! »

Tout en parlant, elle palpait sa première poche.

« La voilà ! s'écria-t-elle avec une expression triomphante. »

Et elle enfonça vivement la main dans sa poche. Mais quand elle la retira, elle avait un air si déconfit que je ne pus m'empêcher de sourire.

« En tâtant, dit-elle, j'aurais juré que c'était ma tabatière, mais voilà que c'est un oignon. Il n'est pas venu là tout seul ; et ce n'est certainement pas moi… Ah ! cependant je crois que si… Voilà donc Krause qui rentre dans la chambre c'est un géant, eh bien, il tremblait comme la feuille.

» Quand sa femme voulut lui demander pardon, il lui mit la main sur la bouche, et il l'embrassa, oh ! comme il l'embrassa ! Dieu que j'étais contente de voir ces gens-là si bien réconciliés !

» Pour changer un peu leurs idées, je leur dis gaiement :

» — Dans tout cela, je ne vois pas ma petite Marien ; où est-elle donc ?

» La femme de Krause me fit un signe, et en me penchant par-dessus son lit, je vis que la petite Marien était dans la ruelle, assise sur un tabouret, la tête sur la couverture de sa mère. Elle s'était endormie à force de pleurer, et tout en

dormant, elle sanglotait encore par moments. Pauvre petit chat ! elle n'avait pas d'autre camarade que son frère ; elle va être bien seule… du moins jusqu'à ce qu'on l'ait retrouvé, car je veux toujours espérer qu'on le retrouvera. »

On a quelquefois des idées qui vous arrivent tout d'un coup, sans qu'on sache d'où elle viennent. Sans avoir réfléchi un quart de seconde, on se dit avec assurance :

« Je ferai cela ! et cependant cette chose que l'on se propose de faire, on n'y avait encore jamais songé. »

À peine la mère Seckatz eut-elle prononcé ces dernières paroles, qu'il me vint à l'esprit une idée de ce genre-là.

Plus d'une fois il m'était arrivé de dire à ma mère : « Je ferai telle chose », et comme j'étais léger et inconstant, je m'étais presque aussitôt dégoûté de la faire.

Craignant d'être encore une fois exposé à faire une promesse que je n'aurais pas la constance de tenir, je gardai mon idée pour moi, sauf à dire après coup : « Voilà ce que j'ai fait ! »

Il paraît que mon idée me fit sourire, car ma mère qui me regardait à ce moment-là me demanda pourquoi je souriais.

Je demeurai un instant tout penaud et tout abasourdi.

Cependant je ne voulais pas me tirer d'affaire par un mensonge, aussi je me mis à lui faire des signes derrière le dos de la mère Seckatz, et je lui dis :

« Je te raconterai cela plus tard !

— Si c'est des secrets de famille, dit la mère Seckatz en se levant d'un air de dignité offensée, je suis de trop ici, et je n'ai plus qu'à montrer les talons. »

L'idée d'avoir offensé la mère Seckatz leva mes scrupules et triompha de ma discrétion.

« Non, non ! m'écriai-je avec effroi, ne vous en allez pas, madame Seckatz, c'est tout simplement une idée qui m'était venue. Je pourrais peut-être, dans les moments où je n'ai rien à faire, promener la petite Marien et jouer avec elle. Voilà tout. »

La mère Seckatz branla la tête à plusieurs reprises, chercha sa tabatière, pesta contre son manque de mémoire, et dit en me regardant bien en face :

« Toi, tu es bien le fils de ta mère ! »

Ensuite elle se tourna du côté de ma mère, et lui dit :

« Rougissez tant que vous voudrez, ma chère, si je connaissais un meilleur compliment à lui faire, je le lui ferais ; mais comme je n'en connais pas d'autre, je lui dis "Tu es bien le fils de ta mère !" Ce n'est pas mon cheval échappé qui aurait trouvé une idée aussi gentille. L'an dernier, quand nos parents de Strasbourg sont venus nous voir à l'époque de la fête de Darlenheim, il n'a jamais voulu amuser sa petite cousine ; il disait que les autres se moqueraient de lui et lui donneraient des sobriquets. »

Voilà un côté de la question que je n'avais pas envisagé. L'idée que les autres ne manqueraient pas de se moquer de moi me fit passer un frisson dans le dos ; mais il n'était plus temps de reculer ; d'ailleurs, je songeai tout de suite que, si je mettais Strecker dans ma confidence, il saurait bien

s'arranger pour me tirer d'affaire. Cette idée me rassura un peu ; mais je ne pus m'empêcher de me dire que j'aurais mieux fait de ne pas sourire avant d'avoir bien réfléchi.

Je levai les yeux sur ma mère ; elle tenait ses regards attachés sur moi avec un plaisir si évident que le courage me revint tout à fait.

« Voilà donc que le sort de Marien est assuré, dit la mère Seckatz en riant. Je venais justement pour vous parler de sa mère ; mais je ne sais jamais où j'en suis, et je perds toujours le fil de mon discours. C'est par là que j'aurais dû commencer. Je ne m'étais jamais inquiétée de savoir comment le père Krause pouvait se tirer d'affaire avec deux enfants à élever et une femme malade. Pendant que Krause me rabotait ma planchette (car il a tenu absolument à me la raboter), je l'ai fait causer un peu. En voilà un qui ne me ressemble guère, et qui ne perd pas ses paroles. Je l'ai pourtant forcé à parler, et j'ai connu la vérité.

» Il y a longtemps que la pauvre paralytique ne peut plus s'occuper du ménage. C'est la vieille boiteuse, la mère Thann, qui vient donner un coup de balai et faire la soupe. Krause l'aidait et le grand garçon faisait le reste.

» Tant qu'on va s'occuper de chercher le garçon, le ménage ira tout de travers, et surtout la pauvre femme restera seule. Je me suis demandé si nous ne pourrions pas, en nous mettant à quatre ou cinq bonnes commères comme vous et moi, veiller sur ce ménage-là, et tenir un peu compagnie à cette mère qui se dévore le cœur dans son lit. Nous irions, chacune à notre tour, passer quelques heures là-bas ; nos hommes ne sont pas des monstres et ne se fâcheraient pas quand leur soupe serait un peu moins soignée pour quelque

temps. J'ai pensé à vous tout de suite, et j'aurais cru vous faire un affront, si je n'y avais pas pensé.

— Madame Seckatz, dit ma mère en lui posant la main sur le bras, vous me faites honneur, et je suis toute à vous.

— Ma chère, je le savais bien, dit la mère Seckatz en caressant la main de ma mère ; la seule chose que je me reproche, c'est d'avoir tardé jusqu'à cette heure-ci. Mais, je suis une vieille curieuse, et quand on a parlé de sonder les puits, je n'ai pu résister à la tentation. J'ai suivi les hommes de puits en puits, et je suis cause que la pauvre infirme a probablement été seule toute la matinée. Nous pourrions arranger cela de façon à avoir chacune notre jour.

— En attendant que tout soit réglé comme vous le jugerez convenable, dit ma mère, je me charge de cette journée-ci. Je suis allée chez les Krause ce matin, et j'y retournerai dans l'après-midi. Vous avez tout le temps d'arranger votre petit complot.

— J'aurais dû penser que vous feriez cela, dit la mère Seckatz en caressant de nouveau la main de ma mère ; cela vous ressemble tout à fait. Je ne vous ferai pas de compliments, je vous dirai seulement que vous êtes la digne mère de ce garçon-là. Si j'avais l'esprit tranquille sur cette maudite clef d'armoire, et si je tenais ma tabatière, je me donnerais le plaisir de causer avec vous jusqu'au moment où vous partirez pour là-bas. Vous êtes une enfant comparée à moi, mais j'aurais bien des conseils à vous demander, car, si j'ai bonne volonté, tout le monde sait que je ne brille guère par le jugement. »

Où donc le père Seckatz avait-il pris qu'il n'y avait rien à tirer de la conversation de sa femme ? J'aurais voulu, pour sa plus grande confusion, qu'il pût l'entendre à ce moment.

Je jetai un coup d'œil sur le coucou, et, voyant que j'avais encore un grand quart d'heure à moi, je lui dis :

« Madame Seckatz, si vous voulez me dire où est votre tabatière, j'irai vous la chercher, et je vous rapporterai la clef par la même occasion.

— Par exemple ! dit-elle avec une vivacité inaccoutumée, je ne veux pas que tu prennes cette peine-là.

— Laissez-le faire, lui dit la mère, ce n'est qu'un jeu pour lui, et je serai très contente de vous garder un peu plus longtemps. Nous aurons le temps de causer de notre affaire, et je suis sûre qu'à nous deux nous trouveront de bien meilleures idées. »

Malgré toute sa modestie, qui d'ailleurs était très réelle, la mère Seckatz fut flattée de la déférence de ma mère.

« Tu es bien sûr, me dit-elle, que cela ne te dérange pas trop de donner un coup de pied jusqu'à la maison ?

— Tout à fait sûr, lui répondis-je.

— Eh bien, reprit-elle, laisse-moi réfléchir un instant. »

Elle commença par vider ses deux poches sur la table de la cuisine, et quand elle vit à quelle hauteur s'élevait le monceau d'objets qu'elle en avait tirés, elle se mit à rire de si bon cœur que ma mère et moi nous ne pûmes nous empêcher de l'imiter.

Quand nous eûmes opéré le triage à nous trois, et que nous eûmes dûment constaté l'absence de la clef d'armoire et de la tabatière, elle me donna sommairement ce qu'elle appelait ses renseignements :

Si la clef de l'armoire n'était pas dans la serrure de l'armoire, ce ne serait pas la peine de perdre mon temps à la chercher ailleurs ; elle la retrouverait sans doute quelque part, au moment où elle s'y attendrait le moins ; cela lui était déjà arrivé plutôt vingt fois qu'une.

Quant à la tabatière, elle était sûrement dans sa corbeille à ouvrage ; à moins cependant qu'elle ne fût sur la table de la cuisine, ou bien sur l'établi, dans la boutique, ou bien « quelque part par-là. »

« Va, mon petit furet, me dit-elle en me tapotant la tête ; tu as de bons yeux, et je suis sûre que tu trouveras cela tout de suite. D'ailleurs, Albert garde la boutique, et tu lui diras de t'aider. »

Dans mon désir de me montrer digne de la confiance de la mère Seckatz, je partis comme un trait ; une hirondelle qui rasait la terre filait devant moi ; elle disparut au tournant de la petite rue où était la boutique du bourrelier. Comme j'allais franchir le coin à mon tour, je fis un bond en arrière ; un fouet venait de cingler l'air avec violence, peu s'en était fallu que je reçusse le coup sur le nez. La corde du fouet, en s'abattant sur le sol, fit voler la poussière, et mon camarade Seckatz m'apparut tenant le manche du fouet.

Seckatz avait une manière très originale de garder la boutique. Il en était éloigné de cinq ou six portes, et lui tournait le dos. Embusqué derrière le coin de la maison qui faisait l'angle, il tenait son livre d'histoire tout grand ouvert de la

main gauche, et de la main droite l'énorme fouet de roulier qui m'avait fait si peur.

Comme il s'ennuyait dans la boutique, il était venu au coin de la rue guetter les hirondelles ; il en avait déjà manqué trois, mais il espérait bien finir par en attraper une. Il riait aux larmes de la peur qu'il m'avait faite. Quand je le priai de m'aider dans mes recherches, il me déclara effrontément qu'il n'avait pas le temps, parce qu'il étudiait sa leçon d'histoire.

CHAPITRE VIII

LE BON CŒUR DU DOMESTIQUE

Comme j'avais, aussi, ma leçon d'histoire à étudier, je ne m'arrêtai pas à discuter avec Seckatz, et en trois bonds j'atteignis la porte de la boutique. Le premier objet que j'aperçus, ce fut une clef, qui était sur l'établi, en compagnie des outils du bourrelier. Je n'étais pas sûr que ce fût la clef de l'armoire, mais je n'étais pas sûr du contraire non plus. Je commençai donc par mettre bien vite cette clef dans ma poche.

En entrant dans la cuisine, je mis le pied sur une autre clef que j'envoyai rejoindre la première. Je m'assurai d'un coup d'œil que la tabatière n'était pas dans la cuisine, et j'allais passer dans la chambre de la mère Seckatz, lorsque j'avisai une troisième clef dans les cendres. Je la ramassai comme j'avais ramassé les deux autres, laissant à la mère Seckatz le soin de reconnaître quelle était la vraie, et je continuai rapidement ma tournée d'inspection. Il n'y avait point de clef dans la serrure de l'armoire, mais l'un des battants était ouvert, je le poussai brusquement. S'il n'y avait pas de clef après l'armoire, il y en avait une après la commode. Je songeai aussitôt aux terribles plaisanteries du père Seckatz, et je crus qu'il était de mon devoir de m'emparer de cette quatrième clef.

J'avais beau regarder sur les chaises, sur les meubles et sur la cheminée, je n'apercevais nulle part cette malheureuse tabatière. L'heure me pressait, et je commençais à perdre la tête et à m'impatienter très fort, lorsque mon attention fut attirée par un bruit singulier qui partait de la boutique.

Quelqu'un frappait des coups secs et réguliers, qui devenaient plus secs et plus pressés à mesure que ce quelqu'un perdait patience.

Je pris par le corridor, et en arrivant à la porte vitrée, je reconnus que le frappeur impatienté était un des domestiques du château d'Ordenheim. Comme le corridor était sombre, il ne pouvait pas m'apercevoir, quoiqu'il fût tourné de mon côté.

Je le connaissais de vue, pour l'avoir rencontré souvent sur la route et dans les rues de Darlenheim ; je puis avouer que je n'avais jamais désiré pousser plus loin la connaissance. C'était un individu roide et déplaisant, il avait toujours l'air de se moquer des gens et de les mépriser, parce qu'il avait un gilet jaune à raies noires, une cravate blanche haute de trois pouces et presque toujours des bottes à revers. Ses cheveux, ses sourcils, ses cils et ses méchants favoris étaient d'un blond si pâle qu'ils paraissaient tout blancs. On aurait pu croire qu'il sortait de l'école du père Wæchter après une classe d'arithmétique et qu'il était poudré de poussière de craie.

Il nous regardait toujours d'un air rechigné, la tête de côté, en clignant les paupières et en abaissant les coins de la bouche, comme s'il venait d'avaler une décoction de queues d'artichaut.

Je l'avais donc toujours trouvé laid ; mais ce jour-là je le trouvai horrible, parce qu'il était en colère, et que la colère n'a jamais embelli personne.

Avec une clef qu'il tenait à la main, il frappait de grands coups sur le bois de l'établi ; les outils du bourrelier dansaient en cadence, et la poussière sautait en l'air, surtout dans les

coins, où il y en avait de bons petits tas. Le chat de la maison, le vieux Mitouflet, le plus brave de tous les chats que j'aie connus, avait été dérangé dans son somme. L'idée de fuir ne lui était pas venue malgré tout ce vacarme ; seulement, il était debout sur le tabouret du père Seckatz ; à chaque coup il fermait les yeux et sa queue dressée se hérissait avec un petit tressaillement.

Quand le domestique était fatigué de frapper, il criait d'une voix aigre :

« À la boutique ! à la boutique ! Mon Dieu, quelle baraque ! quelle pétaudière ! »

Et il recommençait à frapper.

Sa colère se serait tournée en fureur, s'il avait su qu'il y avait là, à trois pas de lui, derrière la porte vitrée, quelqu'un qui l'entendait parfaitement, et que ce quelqu'un pouffait de rire à ses dépens.

Je crois que Mitouflet m'aperçut dans l'ombre ou flaira ma présence, car il sauta du tabouret et accourut du côté de la porte, comme pour me prier d'intervenir et de mettre fin à tout ce scandale.

Comme il sautait du tabouret, j'aperçus la tabatière de la mère Seckatz, sur laquelle il avait fait la sieste.

J'ouvris la porte ; Mitouflet se frotta contre mes jambes, et le domestique s'approcha pour me regarder sous le nez. Je ne l'avais jamais vu de si près : il avait les yeux roses, comme les lapins blancs, et il était horriblement myope. Les efforts qu'il faisait pour voir contractaient ses sourcils, entouraient ses yeux d'un réseau de petites rides et lui tiraient tous les

traits. À ma grande surprise, je reconnus qu'il avait, après tout, une assez bonne figure.

S'il faisait des grimaces, ce n'étaient pas des grimaces de dédain, mais des grimaces de souffrance. S'il se tenait tout roide, c'est que son col était trop haut et trop empesé.

« Ah ! enfin ! dit-il en remuant les ailes du nez, la selle de Monsieur est-elle prête ? »

Je lui expliquai que je n'étais pas de la maison et que j'étais venu faire une commission pour la mère Seckatz. Tout en parlant, je faisais passer la tabatière de la mère Seckatz dans ma poche, ainsi que la clef dont il venait de se dessaisir : c'était peut-être la bonne.

Quand je lui dis que le père Seckatz était absent, il mit un doigt sur l'aile gauche de son nez, prit un air malin, et se permit de supposer, en ricanant, que le père Seckatz devait être au cabaret.

C'était trop fort. Je lui dis avec indignation que le père Seckatz n'allait jamais au cabaret. S'il n'était pas à son établi, c'est qu'il avait assez bon cœur pour perdre une journée de travail, comme mon père, comme presque tous les hommes du village, afin de rendre service à des gens qui étaient dans la peine. Je lui racontai alors que le grand Krause avait disparu depuis la veille, que tout le monde était à sa recherche, que l'on avait sondé tous les puits.

« Oh ! s'écria le domestique avec horreur en joignant les mains, oh ! un enfant dans un puits… »

Comme il regardait vaguement devant lui et qu'il ne faisait pas d'efforts pour voir, ses traits s'étaient détendus, et il avait tout à fait l'air d'un bon garçon ; je commençai à le

soupçonner d'avoir un cœur sous son gilet jaune rayé de noir ; et même, je le plaignis sincèrement d'avoir le cou serré dans une cravate si haute et si empesée.

« Et les parents ? » me demanda-t-il en faisant de pénibles efforts pour voir ma figure.

La sienne était redevenue toute ridée et toute contournée ; mais comme je savais que ce n'était pas là son vrai visage, je ne lui en voulais pas d'être si laid, et de ressembler si fort à un cheval vicieux qui veut mordre.

« La mère est paralysée, répondis-je, et le père est comme fou de chagrin. La mère Seckatz dit qu'elle l'a vu pleurer comme un enfant. Il y a une petite sœur de cinq ans qui s'est endormie hier à force de pleurer. »

Mon ancien ennemi frappa dans ses mains, et se mit à marcher dans la boutique en tapant du pied, comme on fait quand on a une rage de dents ; tout le temps il disait :

« C'est pénible ! c'est pénible ! mais j'espère qu'on le retrouvera. »

Je lui dis que je l'espérais aussi, et cette assurance parut le calmer un peu. Il cessa de marcher en tapant du pied ; seulement il regardait ses mains de très près, comme s'il avait voulu compter ses taches de rousseur, et il disait avec un son guttural : « Ach ! ach ! »

Il se dirigea vers la porte en faisant toujours : « Ach ! ach ! » Mais au moment de descendre les deux marches, il se retourna lentement et me dit :

« Peut-être que la selle est raccommodée tout de même ; dans ce cas-là il faudrait l'apporter ce soir. M. le comte en a

besoin pour demain. Si elle n'est pas prête, je raconterai tout à M. le comte, et il ne se fâchera pas.

— Attendez », lui dis-je.

Et, sautant dans la rue, je sifflai Seckatz, qui s'obstinait à la pêche aux hirondelles.

Il tourna la tête d'un air indolent. Je lui fis signe de venir bien vite, et comme-il ne se pressait pas de se rendre à mon invitation, je lui criai : « Il y a là quelqu'un qui demande ton père ! »

Quand Seckatz apparut, son livre d'histoire dans une main et son grand fouet de roulier dans l'autre, le domestique cligna ses yeux roses, et recula d'un pas, comme effrayé.

Dès les premiers mots d'explication que j'adressai à Seckatz, il dit que la selle était prête ; son père avait achevé de la recoudre le matin avant de partir. Du bout de son fouet, il nous la montra, pendue à une longue cheville de bois.

Le domestique fit de grands efforts pour l'apercevoir ; mais il avait beau se dresser sur la pointe des pieds et allonger le cou autant que le lui permettait la roideur de sa cravate, il ne la distinguait pas bien.

« Décroche-la, me dit Seckatz, et mets-la-lui sous le nez, pour qu'il voie bien qu'on ne l'a pas changée en nourrice ! »

Je fus choqué de ces paroles grossières plus que je ne l'aurais été une heure auparavant. Le domestique se contenta de sourire en haussant les épaules.

Je mis un tel empressement à réparer autant que possible la grossièreté de Seckatz, que je m'y pris très maladroitement pour décrocher cette malheureuse selle. Les étriers ne

voulaient pas se tenir tranquilles ; au moindre mouvement, ils sautillaient au bout des courroies, et je reçus plusieurs coups très secs sur les doigts et sur la tête. Enfin la selle céda, mais si brusquement que je faillis tomber ; je la remis entre les mains du domestique ; il l'approcha si près de sa figure, pour constater que c'était bien la selle de Monsieur le comte, qu'il semblait plutôt la palper avec son nez que l'examiner avec ses yeux.

Seckatz lui faisait toutes sortes de grimaces derrière le dos ; mais, à son grand dépit, je faisais semblant de ne pas les voir. À la fin, il imagina de tenir la mèche de son fouet suspendue juste au-dessus de la tête du domestique, et il donnait de petites secousses, comme s'il amorçait une grenouille. Je fus un moment sur le point de perdre mon sérieux, mais je fis tant d'efforts que je réussis à ne pas rire.

Quand le domestique fut bien sûr de son fait, il prit un air réfléchi. Je crus qu'il était embarrassé de la selle et qu'il ne savait où la poser : aussi je lui tendis obligeamment les deux mains. Au lieu de me la rendre, il me demanda où était le bourrelier.

Je n'en savais rien ; mais Seckatz lui répondit que son père s'était chargé d'aller battre le bois de la Corne avec Thiele le cordier.

« Le bois de la Corne ?… dit le domestique en réfléchissant ; c'est loin, le bois de la Corne ; deux lieues et demie pour aller, autant pour revenir c'est une fameuse trotte pour un homme d'âge, qui n'est plus tout mince et qui a l'habitude de travailler assis sur son tabouret. Je crois que ce qu'il lui faudra au retour, ce sera un bon souper, une bonne pipe et un bon lit. Ah ! ah ! ah ! le pauvre bonhomme ! »

Seckatz n'avait pas eu, comme moi, l'occasion de changer d'avis sur notre ennemi. Il continuait à le voir du même œil que par le passé, aussi prit-il ses paroles en mauvaise part.

« Dites donc, cria-t-il en devenant cramoisi comme un coq en sucre d'orge, vous saurez que mon père n'est pas un pauvre bonhomme. S'il ne porte pas des chapeaux à cocarde, des cravates blanches et des bottes à revers, cela ne l'empêche pas de gagner sa vie ; et quand il a envie de manger des nouilles ou de la choucroute, il n'a pas besoin d'aller porter son assiette chez le voisin. Quand nous aurons besoin de vos conseils, nous irons vous les demander ; jusque-là vous pouvez les garder pour vous. A-t-on jamais vu ?… Quand il veut un bon souper, il se met à table ; quand il veut fumer une bonne pipe, il allume la sienne ; quand il veut un bon lit, il n'a pas besoin de le commander d'avance ; il n'a que la peine d'aller se coucher… »

J'étais sur des charbons ardents, et le domestique paraissait consterné.

J'essayai de parler à Seckatz, de lui expliquer que les intentions du domestique étaient bonnes ; mais il était « monté », comme on dit, et il me pria, sans aucune politesse, de me mêler de mes affaires.

Le domestique sembla hésiter sur ce qu'il devait faire, et je le trouvai bien bon garçon d'hésiter un seul instant après l'algarade de Seckatz. Il était encore meilleur que je ne me l'étais figuré, car il dit avec une grande simplicité : « J'emporte la selle. »

Seckatz lui dit qu'il en ferait ce qu'il voudrait, et se mit à siffler pour montrer que cela lui était bien égal.

Je lui adressais des regards furibonds pour tâcher de lui faire sentir l'inconvenance de sa conduite, et j'étais outré de son ingratitude. Il n'avait pas l'air de remarquer une chose si évidente qu'elle me crevait les yeux à moi. Si ce pauvre domestique se chargeait d'emporter la selle, ce n'était pas tant pour satisfaire son maître que pour épargner au vieux bourrelier une course nouvelle au retour d'une journée de fatigue.

Le domestique, qui n'était pas très adroit de ses mains, commença à faire, mais en vain, les plus vaillants efforts pour mettre en équilibre la selle sur son cou ; mais comme il ne pouvait plier les épaules, à cause de la roideur de sa cravate, la selle retombait toujours en arrière, et à chaque saccade nouvelle, elle lui renvoyait son chapeau sur les sourcils.

Seckatz contemplait avec une joie profonde les vains efforts de notre ancien ennemi et la torture qu'il subissait ; il se serait bien donné de garde de lui venir en aide, ne fût-ce que par un simple conseil.

Le domestique finit par trouver une combinaison ingénieuse : il porterait la selle sur sa tête, et tiendrait son chapeau à la main.

Comme il s'en allait en tâtonnant, car, à cause de sa mauvaise vue, il marchait comme dans un brouillard épais, je dis à Seckatz :

« C'est très mal de te moquer de lui quand il se donne tant de peine pour être obligeant et pour rendre service à ton père. S'il n'emportait pas la selle, ton père serait obligé de la porter ce soir à son retour ou de mécontenter une bonne pratique.

— Mauvais chien que je suis ! s'écria Seckatz en jetant son livre et son fouet au milieu des rognures de cuir ; pourquoi

ne m'as-tu pas dit cela tout de suite ? Est-ce que je pouvais comprendre tes signes et tes grimaces, moi ? »

Sans me laisser le temps de placer un mot, il sauta dans la rue, et je l'entendis qui criait :

« Hé, monsieur Chose ! monsieur Bottes-à-revers, attendez-moi donc un peu !… »

Le domestique se retourna tout d'une pièce pour voir ce qu'il y avait de nouveau.

« Je me suis trompé, lui dit vivement Seckatz, rendez-moi ma selle.

— Nenni ! répondit le domestique en clignant ses yeux roses et en contractant toute sa figure, c'est bien notre selle ; et je l'ai assez regardée pour la reconnaître.

— Oui, c'est bien votre selle, reprit Seckatz avec aplomb ; mais il y a encore quelque chose à y refaire.

— Quoi donc ? demanda naïvement le domestique.

— Baissez-vous un peu, dit Seckatz, et passez-moi la selle, je vais vous montrer ce que c'est. »

Le domestique se baissa, non pas en pliant les reins, comme on fait d'habitude quand on veut se baisser, parce que cette malheureuse cravate le forçait à se tenir tout d'une pièce, mais il plia les genoux en faisant une de ses grimaces les plus compliquées.

Une fois que Seckatz tint la selle dans ses bras, il se sauva avec et rentra dans la boutique en riant.

L'autre le suivit aussi vite qu'il put, tenant toujours à la main son chapeau, qu'il avait oublié de remettre sur sa tête.

Seckatz manquait de savoir-vivre, autrement il n'aurait pas appelé ce domestique M. Chose ni M. Bottes-à-revers ; ensuite il ne lui eût pas ri au nez lorsque le domestique rentra dans la boutique avec un air tout effaré ; ensuite, il ne lui eût pas demandé en face si c'était vrai qu'il emportait la selle pour rendre service à son père.

Il y a des choses que l'on doit deviner et sur lesquelles on ne doit jamais faire de questions. Mais Seckatz, qui avait un cœur d'or, n'était capable ni de deviner ces sortes de choses-là à lui tout seul, ni de retenir sa langue quand on l'avait forcé à les voir.

Le domestique parut embarrassé, hésita un peu, et se tira d'affaire en disant d'une manière générale que les gens doivent toujours, à l'occasion, se donner un coup d'épaule les uns aux autres.

« Vous n'avez pas la figure avenante, lui dit Seckatz avec sa grossièreté habituelle ; mais ça ne fait rien, vous êtes une bonne pâte d'homme, après tout. Vous avez un trop joli costume pour emporter la selle sur vos épaules ; dites-moi seulement à quelle heure il faut qu'elle soit à Ordenheim.

— Il suffit, répondit le domestique, que M. le comte l'ait pour demain, de grand matin.

— C'est bon, dit Seckatz, ne vous inquiétez de rien ; je la porterai ce soir, aussitôt après la classe. »

Le domestique voulut insister et fit quelques difficultés ; mais Seckatz lui dit tout net que c'était une affaire décidée dans sa tête, qu'il porterait la selle, que cela lui ferait faire une petite promenade.

Le domestique, après avoir regardé son chapeau de très près, comme pour lui demander conseil, finit par le mettre sur sa tête, et se disposa à partir. Mais, avant de nous quitter, il se retourna de mon côté, et me dit, en me faisant de petits signes de tête :

« Ne te fais pas de chagrin ; je suis sûr qu'on finira par retrouver ton camarade. J'ai un frère qui s'est perdu une fois, quand il était tout jeune ; on l'a retrouvé chez un de nos oncles qui demeurait à plus de douze lieues de là. Ça arrive souvent comme ça ! »

« Tu ne l'as pas même remercié, dis-je à Seckatz quand le domestique eut disparu.

— C'est pourtant vrai, me répondit-il en riant de mon indignation ; mais bah ! il ne se pendra pas pour cela, d'ailleurs ça n'empêche pas les sentiments ! Regarde-moi un peu cela, ajouta-t-il en me montrant son bonnet où il avait planté deux plumes de moineau en guise d'ornements.

— Qu'est-ce que tu veux que je regarde ? répondis-je d'un ton de mauvaise humeur.

— Comment ! reprit-il, tu ne vois pas ces deux plumes ? J'ai manqué toutes les hirondelles, mais j'ai attrapé un moineau juste sur le bout de la queue ; le moineau s'est sauvé, mais les deux plumes sont restées ; est-ce que tu ne trouves pas que c'est un joli coup de fouet, toi ?… »

Sans lui donner mon opinion sur le joli coup de fouet, je le quittai brusquement. D'abord, je n'éprouvais aucun plaisir à rester avec lui pour le moment, après ce qui s'était passé ; ensuite, la mère Seckatz devait s'impatienter après moi ; enfin, je ne savais pas le premier mot de ma leçon d'histoire.

Seckatz est aussi par trop grossier ! me disais-je en m'en allant d'un bon pas. Cette pensée aurait dû me faire de la peine, car enfin Seckatz était mon camarade, et je dois dire que c'était un loyal et joyeux camarade. Point du tout, elle me fit sourire. Elle me fit sourire, parce que la grossièreté de Seckatz me fit songer, par contraste, à un autre élève du père Wæchter, qui se piquait à bon droit d'avoir de bonnes manières et des sentiments délicats. Cet autre élève du père Wæchter, pour ne le point nommer, portait en ce moment dans une de ses mains la tabatière de la mère Seckatz, et dans son autre main la collection de clefs de la mère Seckatz.

Il était arrivé souvent à cet autre élève du père Wæchter de se comparer tantôt à un de ses camarades et tantôt à un autre. Presque toujours la comparaison tournait à son avantage, et il était très content de lui, jusqu'au jour où il découvrait que, si la comparaison lui donnait l'avantage sur un point, elle lui donnait le dessous sur vingt autres.

Cet autre élève du père Wæchter était si léger et si vain, que ces petites leçons, quelquefois assez mortifiantes, ne le rendaient ni plus réservé ni plus modeste. L'expérience et la réflexion ont eu raison de sa petite vanité, mais seulement bien plus tard. Ce jour-là en particulier, il était fort content de lui : aussi apparut-il rouge de plaisir et le sourire sur les lèvres devant sa mère et devant la mère de Seckatz.

« Tu as été bien longtemps dehors, me dit ma mère.

— Et cette tabatière ? me demanda la mère Seckatz en me tendant la main. »

Je mis la tabatière dans la main de la mère Seckatz, et je racontai à ma mère ce qui s'était passé. Comme je me piquais de beaux sentiments, je ne dis rien ni de la pêche aux

hirondelles, ni des rebuffades que Seckatz avait fait subir au brave domestique, ni de la leçon de politesse, que je lui avais donnée ; j'allais raconter comment mon camarade s'était chargé de reporter la selle, mais la mère Seckatz me coupa la parole.

« Il y a du bon monde ! » dit-elle sentencieusement, en procédant à une petite opération bien connue des vrais priseurs.

Pendant que je rendais compte de ma commission, elle avait levé lentement sa main gauche, le dos en l'air, les doigts étendus.

Une contraction de muscles avait creusé entre le pouce et l'index une espèce de petite vallée passablement profonde. De la main droite, la mère Seckatz tenait sa tabatière ouverte, sans cesser de me regarder avec attention.

Quand j'eus fini, elle versa vivement dans la petite cavité de sa main la valeur de quatre ou cinq prises ordinaires et déclara qu'il y avait du bon monde.

« Oui, répondit ma mère, il y a plus de braves gens qu'on le croit. »

Il paraît que la mère Seckatz n'attendait que ce signal, car elle approcha vivement la main gauche de son nez, et aspira les cinq prises d'un seul coup, avec une espèce de sifflement prolongé.

Elle appelait cela se rattraper, et elle se rattrapait toutes les fois qu'elle retrouvait sa tabatière après l'avoir égarée.

Alors elle remit sa tabatière dans sa poche, dit que cela allait beaucoup mieux, et examina une à une les six clefs que j'avais déposées dans son giron.

Quand elle vit la clef de la commode, elle eut comme un soubresaut, et devint pâle de saisissement, au souvenir du tour que lui avait joué son mari.

Malheureusement, le temps me pressait, et je ne pus, à mon grand regret, entendre ce qu'elle aurait à dire sur chacune des clefs ; car j'étais bien sûr qu'elle raconterait des histoires et ferait des réflexions amusantes.

De ma petite chambre, je l'entendais tantôt rire aux éclats, tantôt pousser des exclamations. Comme mon attention ne pouvait se fixer sur mon livre, j'eus recours aux grands moyens, et je me bouchai les oreilles avec mes deux pouces.

CHAPITRE IX

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

La leçon n'était pas si longue qu'à l'ordinaire, et je crois bien, en mon âme et conscience, que le père Wæchter avait fait exprès de la donner courte ; le brave homme faisait la part du trouble que nous éprouvions et des dérangements auxquels nous pouvions être exposés ; il voulait prendre, ce jour-là, le moins possible d'écoliers en faute.

Quand je sus bien ma leçon, je me dis que je pouvais la savoir mieux encore, et je la repassai avec tant d'attention que je finis par la savoir très bien. Quand je la sus très bien, je songeai à une parole du père Wæchter il ne se lassait pas de nous la répéter, quoique personne de nous n'y fît grande attention. Il disait quelquefois : « Pour savoir bien en classe, il faut savoir ***trop bien*** chez soi ; il faut vous habituer à bien faire ce que vous faites, il faut ***perler***. »

Alors je me mis en tête de savoir ***trop bien*** et de ***perler***.

Il y avait en ce moment un malheur sur Darlenheim. Il me semblait que ce malheur serait moins grand, si chacun s'efforçait de l'adoucir pour les autres. Les hommes couraient les champs à la recherche de l'enfant, les femmes s'occupaient de la mère, il serait beau de la part des garçons de se montrer studieux.

J'étais si content de mon idée et si fier de l'avoir eue, que je m'en allais ***perlant***, sans songer à l'heure. Ma mère me cria d'en bas qu'il était temps de partir. Je me réveillai comme d'un songe, tant l'heure m'avait paru courte. En m'en allant à

l'école, je me disais avec toute l'ardeur d'un néophyte : « C'est bien agréable de travailler ! » En regardant mes camarades, je me demandais s'ils avaient songé à ***perler***, et si beaucoup parmi eux savaient combien le travail est une chose agréable. Je ne songeais pas, en faisant ces réflexions et en me rengorgeant plus qu'il n'était nécessaire, que le matin encore j'ignorais ce que c'est que travailler, et que j'en serais peut-être dégoûté dès le soir même.

La classe du soir commençait par des exercices d'écriture. Cela ne me plaisait pas trop, parce que je ne brillais pas par l'écriture, et que j'avais une envie folle de me distinguer le plus tôt possible aux yeux du père Wæchter. Je ne sais pas si c'est à cause de toutes les idées qui m'étaient venues, mais ma main tremblait un peu ; néanmoins j'étais résolu à faire de mon mieux, pour me faire pardonner mes vilaines pattes de mouches mais comme je prendrais ma revanche lorsqu'on réciterait l'histoire !

Le père Wæchter alla au tableau, releva les parements de ses manches et écrivit : « ***Aimez-vous les uns les autres.*** » Quoiqu'il fut déjà vieux, il avait la main très ferme et son écriture était très belle.

Aussitôt qu'il eut écrit ces mots, chacun de nous plongea sa plume dans l'encrier et se mit en devoir de les copier de son mieux.

Mon défaut, à moi, était d'écrire trop vite et de serrer mes lettres, comme si j'avais été condamné à en faire tenir le plus grand nombre possible dans le plus petit espace possible. Mon cahier était installé bien carrément sur la table, j'avais disposé un garde-main sur la page encore blanche, et placé ma feuille de papier brouillard à portée de ma main gauche, en cas de malheur. Je me penchai sur mon cahier, après avoir

jeté un regard attentif sur l'*A* du père Wæchter, pour en bien reproduire la forme.

Craignant de faire un *A* trop plat, je lui donnai peut-être un peu trop d'ampleur, surtout au sommet mais, en somme, c'était un bel *A*, dont j'avais le droit d'être fier ; le mot *Aimez.,* tout entier, me parut un chef-d'œuvre d'ensemble ; il est vrai que j'y avais mis le temps ; mais, comme dit cet autre : « Le temps ne fait rien à l'affaire, pourvu que les choses soient bien faites. »

La première ligne mérita l'approbation du père Wæchter, qui passait dans les bancs et faisait à voix basse des observations aux écoliers sur la manière de se tenir et de former les lettres.

Quand le père Wæchter me dit : « Voilà une bonne écriture ! je suis content de toi, quoique ce ne soit pas encore ce qui s'appelle *perler* », je me tins à quatre pour ne pas lui répondre : « Qu'est-ce que vous direz donc quand je vous réciterai mon histoire ! »

Comme je terminais ma cinquième ligne, je fis un gros pâté. Pendant que je l'enlevais en tamponnant à petits coups avec mon papier brouillard, je me demandai si je n'aurais pas par hasard oublié ma leçon d'histoire.

Pour m'en assurer, je me la récitai en moi-même, tout en continuant à écrire. Mais l'attention ne peut pas se partager également entre deux objets ; je m'en aperçus bien en regardant la ligne que je venais d'écrire sans que l'écriture eût changé, cette ligne était plus courte que les précédentes. Je la relus, et je constatai que j'avais passé deux mots. J'avais écrit « *Aimez-vous les autres !* » Je rougis de mon ânerie, et je me mis à prendre en dégoût cette page que j'avais commencée

avec tant d'ardeur. Néanmoins je résistai au désir de la déchirer, en songeant que le père Wæchter nous avait défendu, une fois pour toutes, de déchirer nos cahiers.

Je bouchai de mon mieux le trou qui restait au bout de ma ligne en y fourrant la série des chiffres arabes depuis 1 jusqu'à 7 ; c'est le remède qu'emploient ordinairement les écoliers en pareil cas.

Mes chiffres n'étaient pas mal de leur personne, et ils étaient alignés avec une régularité satisfaisante. Ma page ne faisait pas encore trop mauvaise figure, mais elle n'offrait plus cette belle symétrie qui fait la vraie beauté d'une page d'écriture et que je m'étais promis d'y mettre.

J'aurais beau m'appliquer maintenant, j'aurais beau faire des prodiges, la page était irrévocablement manquée, c'était un véritable échec dont rien ne pouvait me consoler, sinon le triomphe certain qui m'attendait à la récitation de l'histoire. Néanmoins, comme j'étais encore tout plein des bonnes résolutions que j'avais prises en moi-même, je me promis d'aller jusqu'au bout de la page en m'appliquant tout de même.

Mais, malgré cela, combien j'étais impatient de voir finir la leçon d'écriture ! Il faut croire que quelque chose de l'impatience de mon esprit se communiqua à ma main, à mon insu.

Je m'aperçus tout d'un coup que j'écrivais trop vite et que mes lettres étaient trop plates ; profitant de ce que mon attention n'était pas là pour leur donner la chasse, mes deux défauts favoris étaient revenus au galop.

Cela durait depuis cinq lignes, et j'étais arrivé au bas de la page. Il ne restait plus qu'à bourrer de chiffres les bouts des

lignes demeurés vides. Je fis cette besogne avec un vrai dégoût et par pur acquit de conscience.

Ceux qui arrivaient les premiers au bas d'une page attendaient les autres car nous devions recommencer la page suivante tous ensemble, d'après un nouveau modèle.

C'était pour le père Wæchter un moment très critique, pendant lequel sa patience était mise à de rudes épreuves ; comme c'était pour nous un moment d'oisiveté et de dissipation, nous le faisions durer le plus longtemps possible. Notre procédé était bien simple.

Les trois quarts et demi de la classe couraient la poste pour arriver bien vite au bout de la page. Trois ou quatre compères écrivaient au contraire avec une telle lenteur, qu'ils étaient en retard sur les autres d'un grand quart d'heure. Les boulettes de papier mâché volaient, les pâtés d'encre pleuvaient, de grands coups de poing s'échangeaient par-dessus la table, et de grands coups de pied par-dessous. Il y avait des soubresauts de jambes que l'on pique, des moulinets de bras que l'on pince, des réclamations indignées, des rires, des cris d'animaux, des échanges de cartels ; car l'oisiveté est la mère de tous les vices.

Arrivé au bas de ma page, je fis ce que l'on faisait d'habitude en pareil cas : je regardai autour de moi pour voir où les choses en étaient.

Trois écoliers seulement, moi compris, avaient le nez en l'air ; les deux autres avaient si mauvaise réputation, que je rougis aussitôt de me trouver, pour ainsi dire, dans leur compagnie. Je dois ajouter tout de suite, pour n'être pas injuste avec eux, qu'ils étaient pour le moment d'une sagesse exemplaire.

Le premier comptait tout doucement des billes dans le fond de sa poche ; quand une bille sonnait un peu trop fort, il renfonçait sa tête dans ses épaules et se mettait le poing devant la bouche en faisant des yeux tout ronds. Le second regardait si fixement le tableau que je le regardai à mon tour pour découvrir ce qu'il y voyait de si extraordinaire. Il n'y avait rien sur le tableau qui fût digne de fixer l'attention, sinon la belle écriture du père Wæchter mais ce n'est pas cela que notre camarade regardait.

Notre camarade était un petit idiot, voilà la vérité, il riait tout haut dès qu'on lui faisait une grimace ou qu'on lui adressait un signe ; le pauvre garçon, pour échapper à la tentation, n'avait pas trouvé d'autre moyen que de regarder fixement un des coins du tableau.

Je suis sûr qu'il en avait mal aux yeux, et cependant il ne bronchait pas. Je n'avais jamais éprouvé pour lui qu'une pitié passablement dédaigneuse. En le voyant si résolu à ne point mal faire et appliquant tout ce qu'il avait de volonté à ne point bouger, je fis un retour sur moi-même, et je rougis, car la volonté m'avait fait défaut dès la moitié de ma page, et il aurait été en droit, ce jour-là, de me rendre mon mépris.

Tous les autres travaillaient encore avec une attention si soutenue, qu'ils ne levaient le nez que pour regarder le modèle, et dans un silence si profond que l'on entendait le grincement des plumes d'oie sur le papier.

Seckatz était tout rouge, et la sueur lui perlait sur le front. À chaque instant, je le voyais rattraper sa plume de la main gauche, pour la consolider dans sa main droite, dont les gros doigts tachés d'encre étaient violemment contractés ; il avait l'air d'écrire à poing fermé. Justement parce qu'il la tenait trop serrée, sa plume lui échappait continuellement, mais elle

avait beau faire, elle ne pouvait arriver à le mettre en colère. Non, il ne se mettait pas en colère, et il ne se décourageait pas non plus. Seulement, il tirait la langue et louchait sur sa page, parce qu'il la regardait de trop près, dans l'ardeur de son zèle.

Je suis sûr que sa page, malgré tout, devait être quelque chose d'horrible et d'informe, et que la mienne, par comparaison, devait être un chef-d'œuvre de calligraphie. N'importe, en regardant la sienne, il pouvait dire « J'ai fait tout ce que j'ai pu. » Hélas ! que j'étais loin d'en pouvoir dire autant !

Le père Wæchter, voyant que j'avais déposé ma plume, vint derrière moi, et examina ma page sans rien dire. Il ne me fit aucun reproche, mais son silence même me prouvait qu'il n'était pas content.

Je le suivis du regard pendant qu'il allait de l'un à l'autre ; Strecker fut comblé d'éloges, et je m'en réjouis bien sincèrement ; cela me semblait si naturel !

Enfin, le père Wæchter arriva au banc de Seckatz. Après avoir regardé avec attention sa page d'écriture, il lui posa doucement la main sur la tête, et lui dit :

« Tu es un bon enfant, Seckatz, et je vois bien que tu t'es donné beaucoup de mal. »

Seckatz était content, et il riait ; mais moi je ne riais pas, et je n'avais pas lieu de rire. Déjà, je commençais à me trouver un moins grand personnage, en me comparant à lui.

Ah ! c'est qu'il n'y a rien comme un bon petit échec pour nous faire rentrer en nous-mêmes et pour nous rendre plus modestes et plus sages, c'est-à-dire plus sévères pour nous-mêmes et plus indulgents pour les autres. Il y avait deux heures à peine que j'avais regardé Seckatz du haut de ma

grandeur, sous prétexte qu'il était commun et grossier. S'il avait été capable de s'en faire accroire, il aurait eu beau jeu pour me mépriser à son tour, à cause de mon manque d'énergie et de persévérance ; mais il ne méprisait personne, lui, et en cela encore il m'était de beaucoup supérieur.

Je posai mon coude sur la table, ma joue dans la paume de ma main, et je me mis à réfléchir tristement. J'allais toujours d'un excès à l'autre ; je m'étais regardé presque comme un grand homme pendant que je ***perlais*** ma leçon d'histoire ; maintenant je me regardais presque comme un misérable pour avoir manqué ma page d'écriture.

J'avais d'abord cherché à me consoler en me disant :

« Celle-ci est manquée, je me rattraperai à la suivante ! »

Mais je n'avais plus confiance en moi-même, parce que je m'étais dit cela souvent dans bien d'autres occasions, et que je n'avais jamais réussi à tenir mes résolutions et à prendre ma revanche sur moi-même. Que de fois, par exemple, je m'étais dit : « Cette semaine est mal commencée ; mais, à partir de lundi prochain, je travaillerai sérieusement ! »

Chaque fois, lundi prochain était venu, et j'avais encore reculé au lundi suivant. J'avais fini par ne plus oser me faire aucune promesse pour lundi prochain.

Donc, après avoir gâté ma première page, je m'en consolai un peu d'abord en me disant que je me rattraperais à la suivante, et j'attendis avec impatience que les autres eussent fini d'écrire et que le père Wæchter nous traçât un nouveau modèle au tableau. Mais le souvenir de « lundi prochain » et de mes rechutes continuelles, le silence du père Wæchter quand il avait regardé ma page, l'application de tous mes camarades et le succès de Seckatz, tout cela m'avait si

complètement découragé que je redoutais l'épreuve de la page suivante aussi vivement que je l'avais d'abord désirée.

Le père Wæchter, qui se promenait de long en large, vint à passer près de moi, et me toucha l'épaule du bout du doigt. Je me retournai vivement, il me dit tout bas :

« Il y en a encore beaucoup qui ne sont pas près de finir ; tu pourrais employer ton temps à repasser ta leçon d'histoire.

— Je la sais très bien ! lui répondis-je avec un joyeux empressement

— On se trompe quelquefois, me dit-il avec douceur ; on croit savoir très bien une leçon, et il arrive qu'on ne la sait qu'à moitié.

— Cette fois-ci, lui dis-je avec un certain orgueil, je suis sûr de moi, je l'ai très bien apprise, et je n'ai pas besoin de la repasser. »

Il me regarda sans rien dire, soupira, comme si ma réponse lui faisait de la peine, et recommença à se promener. Je suis sûr qu'il n'était pas content de mon assurance, et je dois avouer que je lui avais donné trop d'occasions de s'en défier. Mais j'étais si sûr, en même temps, de lui prouver qu'il s'était trompé, que je demeurai tranquillement sur le coude, regardant avec un peu de pitié ceux de mes camarades qui avaient ouvert leurs livres et qui repassaient leur leçon. Mes idées prirent peu à peu une teinte plus gaie, et j'oubliai presque que je venais d'être très mécontent de moi.

Quand les derniers traînards eurent enfin terminé la dernière lettre de leur dernière ligne, le père Wæchter tira sa montre et dit :

« Une bonne page bien soignée vaut mieux que trois pages gribouillées. Je suis content de presque tout le monde. Nous n'entamerons pas une seconde page aujourd'hui, parce que cela pourrait nous mener trop loin. Serrez vos cahiers d'écriture, nous allons commencer la récitation de l'histoire. »

Il y eut, pendant une minute, un grand bruit de cahiers froissés et quelques chuchotements ; puis le silence se rétablit comme par enchantement ; le père Wæchter promena autour de lui des regards satisfaits, et dit « que ceux qui savent très bien, mais là, très bien leur leçon, lèvent la main ! »

Avec quelle impatience j'attendais la fin de sa phrase. Non seulement je levai la main, mais encore je fis claquer mes doigts avec bruit pour attirer l'attention du père Wæchter.

Je fus surpris et presque scandalisé en voyant que presque tout le monde levait la main et faisait claquer ses doigts. C'était comme une forêt de bras levés, et en même temps comme un bruit de castagnettes.

Le père Wæchter riait ; il était heureux. Il regardait à droite, il regardait à gauche, il regardait devant lui, il clignait les yeux pour voir jusque dans le fond de la classe ; les bras étaient toujours levés, et les doigts claquaient toujours.

« C'est fameux, dit-il en caressant le menton, c'est fameux, on peut le dire ! Tout le monde sait très bien ! je n'ai que l'embarras du choix. »

Il aurait pu ajouter que jamais il n'avait vu chose pareille.

« Maintenant, dit-il, vous allez baisser les bras, et je vais prendre au hasard. »

Tous les bras se baissèrent aussitôt, et le père Wæchter recommença à regarder à droite et à gauche, lentement, posément, comme un homme qui savoure son plaisir.

Je ne pouvais m'empêcher de m'agiter sur mon banc, tant j'étais impatient de réciter ; je ne quittais pas des yeux le père Wæchter, espérant que son regard rencontrerait le mien. Un instant, je crus qu'il avait compris mon appel muet, car ses yeux se fixèrent sur moi ; j'appuyais déjà mes deux mains sur la table pour me lever, quand il appela Strecker.

Strecker récita très bien et, à mon avis, aussi bien que j'aurais pu réciter moi-même ; mais pas mieux, oh ! pour cela, non.

Après Strecker, il en appela un autre, et puis un autre, et puis une demi-douzaine d'autres.

J'écoutais comme un juge, et peut-être comme un juge un peu partial ; cependant, amour-propre à part, je puis dire qu'aucun n'avait ***perlé ;*** quelques-uns même barbotèrent un peu. Malgré tout, le père Wæchter faisait de petits signes de tête, et parfois il disait :

« C'est très bien ! »

Encore une fois, son œil se dirigea de mon côté, encore une fois je crus que mon tour était enfin venu, et je toussai derrière ma main, pour avoir la voix plus claire.

Ce fut Seckatz qu'il appela.

Cette fois-ci, me dis-je fort peu charitablement, nous allons rire ; car enfin on ne peut tout à la fois guetter les hirondelles et apprendre sa leçon.

Quand Seckatz fut debout, il se dandina comme d'habitude : comme d'habitude il fit heu ! heu ! et roula des yeux effarés.

« Tu n'as pas peur ? lui demanda le père Wæchter d'un ton encourageant.

— Oh ! que non ! répondit Seckatz.

— Tu sais bien ta leçon ?

— Oui, monsieur Wæchter.

— Eh bien ! récite-la. »

Seckatz semblait n'attendre que ce signal pour partir. Il pressait trop son débit, comme quelqu'un qui n'est pas sûr d'aller jusqu'au bout ; il criait trop fort, comme s'il avait adressé des reproches à quelqu'un qui aurait été au bout du jardin, mais il n'y avait pas à dire qu'il ne savait pas sa leçon, car il la savait sur le bout du doigt, et il n'en manqua pas un mot.

Quand il arriva au bout, il poussa un gros soupir, comme quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger, et il roula des yeux si étonnés que le père Wæchter sourit ; les autres écoliers se mirent à rire, mais tout bas, sans affectation, et sans faire dégénérer leur rire en une de ces huées formidables qui étonnaient parfois les passants jusque sur la grande route.

Jusque-là, j'avais été impatient de voir arriver mon tour ; je commençai à craindre de ne pas le voir venir.

À mesure que l'aiguille avançait sur le cadran de la pendule, ma crainte devenait du chagrin, mon chagrin se changea bien vite en bouderie et en rancune contre le père Wæchter.

Je me mis sur mon coude, et j'affectai de ne plus le regarder, sinon en dessous et d'un œil irrité. Mais il ne semblait pas prendre à cœur l'espèce de punition que je voulais lui infliger ; cela redoubla ma mauvaise humeur ; je me mis à remuer la tête de haut en bas et à marmotter entre mes dents : « Injuste ! injuste ! je n'apprendrai plus jamais mes leçons ! »

Enfin ! enfin ! le père Wæchter prononça mon nom. Je me levai, ivre de joie, je croisai mes bras sur ma poitrine, je repris haleine pour réciter bien posément, et…

Et le père Wæchter me dit d'aller au tableau.

Il me sembla que je venais de recevoir un grand coup de poing sur la tête ; je me trouvai assis sans savoir pourquoi ni comment ; et, en regardant autour de moi, je m'aperçus que tous les regards étaient dirigés de mon côté.

Alors je me souvins que le père Wæchter m'avait dit d'aller au tableau, et je me levai précipitamment.

Au tableau, je ne fis pas brillante figure. Le père Wæchter me dicta une phrase, que j'écrivis machinalement. J'hésitais sur les mots les plus simples, et, comme il arrive toujours quand on hésite en matière d'orthographe, je me trompais lourdement.

« Pourquoi mets-tu une ***s*** à gravement me demanda le père Wæchter avec une grande douceur.

— Eh bien ! répondis-je d'un ton rogue, parce que c'est au pluriel ! Et je soulignai d'une main hargneuse les trois mots ***Ils marchaient gravement.***

— Réfléchis, mon garçon, pense bien à ce que tu dis ; crois-tu que les adverbes prennent la marque du pluriel ? »

Je savais bien que non, puisque la grammaire déclare que l'adverbe est un mot invariable ; mais j'en voulais si fort au père Wæchter que je répondis sèchement :

« Quelquefois !

— Peux-tu me citer des exemples ? me demanda le père Wæchter en riant doucement. Moi, je n'en connais pas ; mais, si tu en connais, je ne serai pas fâché de faire leur connaissance… »

Au lieu de répondre, je baissai la tête et, sans presque savoir ce que je faisais, je me mis à tracer des lignes au bas du tableau.

« Es-tu malade ? me demanda le père Wæchter avec inquiétude. »

Sans lever la tête, je fis signe que non.

Je sentis, sans le voir, que le père Wæchter me regardait avec curiosité. Je me mis à tracer d'autres lignes en travers des premières, affectant d'être profondément absorbé dans cette opération.

Le père Wæchter eut la bonté de ne pas me presser de questions pour le moment. Feignant de prendre le plus vif intérêt à la question de l'adverbe, il interrogea un certain nombre d'écoliers ; après quoi, il revint à moi et me demanda avec douceur si j'avais bien compris.

Je fis signe que non.

« Tu es cependant intelligent, reprit le père Wæchter ; et il ajouta : Tu l'es certainement. »

Je fis signe que non.

Un rire étouffé courut tout autour de la classe, et le pauvre père Wæchter, voyant qu'il ne pouvait rien tirer de moi que des impertinences, me renvoya à ma place.

J'avais voulu me venger de lui, et je n'avais réussi qu'à me mettre dans la situation la plus odieuse et la plus ridicule. C'était odieux de lui faire de la peine je le sentais très bien, je m'en voulais à mort de le faire ; mais je ne pouvais m'en empêcher, et s'il n'avait pas eu la bonté de me renvoyer à ma place, je lui aurais tenu tête jusqu'au bout, par point d'honneur et par vanité.

Je regagnai mon banc, les yeux baissés, redoutant de rencontrer son regard ou celui de Strecker. Je me laissai tomber à ma place et je me cachai la figure dans mes deux bras, croisés sur la table.

CHAPITRE X

JE TROUVE MARIEN EXIGEANTE

Quand la classe fut finie, je me faufilai dans un groupe pour passer inaperçu devant le père Wæchter, qui se tenait debout près de la porte pour surveiller la sortie. Il me vit bien, mais il n'essaya pas de me retenir pour me sermonner, comme il faisait quelquefois, quand un écolier n'avait pas été sage.

Arrivé sur le seuil, je cherchai des yeux Strecker, afin de l'éviter. Je me sentais si peu digne de lui, pour le moment, que j'aurais été au supplice d'avoir à lui parler, de répondre aux questions qu'il n'aurait pas manqué de m'adresser.

Je me glissai furtivement dans le sentier qui conduisait à la maison des Krause. Je n'avais pris ce sentier que parce qu'il était désert ; mais une fois que je fus caché par les haies, et que je commençai à pouvoir réfléchir, je me souvins que je m'étais engagé à aller jouer avec la petite Marien. Jamais de ma vie je n'avais été moins en humeur de jouer, ni même de parler à quelqu'un, mais j'avais promis à ma mère, il n'y avait pas à reculer.

Je regardai tout autour de moi pour voir si j'étais bien seul ; alors je me mis à siffler très fort pour me donner du cœur et pour me faire croire à moi-même que je n'avais aucune raison d'être moins gai que d'habitude. Je franchis même quelques barrières et quelques buissons, en criant « houp là ! houp là ! » mais j'avais beau faire, je sentais que mon cœur était lourd comme du plomb.

Quand j'arrivai en vue de la maison des Krause, j'aperçus trois ou quatre gamins qui semblaient guetter quelque chose, et je m'arrêtai pour les observer de loin. Ils marchaient à pas de loup, en me tournant le dos ; arrivés près de la porte, ils s'arrêtèrent et tendirent le cou, sans doute pour voir ce qui se passait dans la maison. Quelque chose les effraya, car ils se replièrent en désordre et se cachèrent derrière le coin du mur. Au bout d'une minute, ils recommencèrent la même manœuvre, et se sauvèrent de nouveau.

Je devinai bien vite ce qu'ils faisaient. Ils faisaient ce que j'avais fait moi-même un jour à l'époque où le grand Bogaert, le couvreur, était tombé du clocher. Cet accident était arrivé pendant que nous étions en classe. Comme on ne parlait que de cela dans le village, trois de mes camarades et moi, nous allâmes rôder autour de la maison de Bogaert, nous attendant à voir quelque chose d'extraordinaire, peut-être Bogaert lui-même, tout brisé de sa chute.

Nous ne vîmes point Bogaert, le pauvre homme était dans son lit ; mais nous rôdions autour de la porte et des fenêtres. Cette maison par elle-même nous attirait et nous retenait ; car enfin, pour des gens qui n'ont pas beaucoup de distractions, c'est déjà une espèce de plaisir de regarder un mur derrière lequel il se passe quelque chose.

Mon père, me rencontrant ce jour-là l'œil appliqué contre une fente de la porte de Bogaert, m'avait pris par la main, et en me ramenant à la maison il m'avait fait comprendre ce qu'une pareille curiosité avait d'indiscret et combien elle pouvait être pénible ou importune pour les gens qui avaient été frappés d'un grand malheur.

Comme tout le village était ému de la disparition du grand Krause, mes quatre vauriens étaient venus, pour se distraire, rôder autour de la maison, afin de voir comment cela se passe dans une maison où il y a un grand malheur.

Dans les dispositions d'esprit où j'étais, je ne fus pas fâché de trouver quelqu'un en faute et de pouvoir tomber sur ce quelqu'un.

Les gamins étaient si occupés de la maison où il y avait eu un malheur, qu'ils ne me virent pas arriver. Je tombai sur eux comme la foudre, et je leur criai :

« Attendez-moi un peu, méchants polissons ! je vous apprendrai à venir ennuyer le monde ! »

Il y eut deux soufflets sur deux joues rebondies, il y eut une oreille qui s'allongea soudainement entre mon index et mon pouce ; il y eut une déroute générale, des supplications très humbles tant que les coupables furent à portée de ma main, et des injures très vilaines quand ils eurent gagné du champ. Le mot Musaraigne retentit au milieu des haies et des clôtures, accompagné des épithètes les moins flatteuses ; une pierre assez grosse, partie d'une houblonnière, fit voler la poussière à deux pas de moi ; et puis, ce fut fini, j'étais maître du champ de bataille.

Cette petite escarmouche avait eu pour effet de me fouetter le sang et de me faire oublier, pour le moment, l'injustice du père Wæchter et mes propres sottises.

Ma mère et la mère de Seckatz étaient près de la paralytique. J'éprouvai un grand trouble en voyant la figure de cette mère qui avait perdu son fils ; je ne la trouvai pas cependant si abattue ni si défaite que je m'y attendais, d'après le récit de la mère Seckatz, mais elle avait néanmoins quelque chose de

particulier que je ne saurais pas dire, mais qui me serra le cœur. Je lui demandai de ses nouvelles, elle me répondit que cela n'allait pas si mal que cela aurait pu aller, si elle n'avait pas eu de bonnes amies pour lui tenir compagnie et pour lui donner du courage et de l'espoir.

Les malades et les affligés qui savent lire et qui ont de bons livres à leur disposition sont bien heureux ! Dans certains livres, ils puisent du courage, de l'espérance, ou tout au moins de la résignation ; dans certains autres livres, ils trouvent une distraction agréable qui les aide à passer le temps et les empêche de songer toujours à leur chagrin jusqu'à en devenir fous. La pauvre paralytique savait peut-être lire (ce qui n'est pas bien sûr) ; dans tous les cas, elle n'avait point de livres à sa disposition mais ma mère et la mère Seckatz lui tenaient lieu de livres. Ma mère n'avait point sa pareille pour trouver toujours à point la parole qu'il fallait dire pour encourager les gens, pour les fortifier, pour les tirer de leur douleur et les faire entrer dans l'espérance, elle avait si bon cœur ! La mère Seckatz avait bon cœur aussi et une manière à elle de raconter ses mésaventures qui aurait fait rire un huissier.

La malade me regarda pendant une bonne demi-minute et fit compliment à ma mère sur ma bonne mine ; ensuite elle détourna la tête et poussa un soupir, cela lui faisait quelque chose de voir un camarade de son garçon.

Pendant que ma mère lui parlait, je jetai un coup d'œil autour de moi. La chambre était si propre et si bien rangée que je reconnus tout de suite la main de ma mère. Je la reconnus encore à un certain changement de dispositions qui ne devait pas être l'effet du hasard. D'habitude, la petite table de sapin où travaillait mon camarade était entre la fenêtre et la porte, sous les yeux mêmes de la paralytique. Ma mère l'avait

mise dans le fond de la chambre ; les livres et les cahiers étaient rangés dessus avec le plus grand soin. Elle avait pensé que si elle avait toujours cette table sous les yeux, la mère de Krause ne cesserait pas une minute de songer à celui qu'elle y voyait assis d'habitude. Elle y pensait déjà bien assez sans cela.

Marien, assise sur un escabeau, habillait un battoir dont elle s'était fait une poupée.

Le sentier au bord duquel était la maison des Krause partait de la grande route, à l'entrée du village, et conduisait aux champs.

J'avais pensé à conduire Marien du côté des champs, où la promenade est plus variée et plus agréable, et où l'on rencontre moins de monde mais cette petite peste voulut absolument remonter vers la grande route.

Je dis « cette petite peste », parce qu'elle ne semblait pas se douter que je lui sacrifiais mes amusements favoris, et qu'elle paraissait au contraire prendre à tâche de me contrarier. Quand sa mère lui dit que j'étais venu pour la mener promener, elle commença par passer sa main sur son front pour écarter les petites mèches blondes frisottées qui lui tombaient sur les yeux ; ensuite, elle me regarda avec défiance, et répondit qu'elle ne voulait pas venir avec moi.

Je fus obligé de lui promettre successivement que sa poupée serait de la partie (quelle abomination que ce battoir enveloppé de chiffons !), que je serais le papa de cette misérable poupée, que je la trouverais très jolie, que je l'appellerais Sophie, que je la porterais bien doucement dans mes bras, et que je la déshabillerais quand elle aurait envie de dormir.

Une concession en amenait une autre, et Marien me traitait comme si j'étais venu là pour mon plaisir ; car plus je cédais, plus elle se montrait exigeante ; enfin, elle me fit l'honneur de se lever de son tabouret et de prendre ma main.

J'étais tout penaud d'avoir promis tant de choses humiliantes, mais je me consolais un peu en pensant que nous allions tourner du côté des champs, et que personne ne me verrait dorloter le battoir et lui servir de nourrice.

« Non, pas par là, me dit Marien avec un ton d'autorité. J'aime mieux aller de l'autre côté, et Sophie aussi ; n'est-ce pas, Sophie ? Ah ! voilà Sophie qui veut aller dans les bras de papa. Méchant ! s'écria-t-elle en frappant du pied, je te défends de lui mettre la tête en bas. »

Le papa de Sophie fut horriblement tenté de jeter sa fille à toute volée par-dessus la haie.

Comme nous allions tourner un coin du sentier, j'entendis un bruit de voix et de pas ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête à l'idée que j'allais être surpris dorlotant Sophie.

Tout en causant avec Marien, je cachai Sophie sous le pan de ma veste ; mais Marien avait l'œil aux aguets, car elle se mit aussitôt à pousser des cris perçants.

« Mon Dieu ! pensai-je avec angoisse, on va croire que je l'ai battue. » Je tirai donc avec dégoût Sophie de sa cachette, et je la tendis à Marien. Mais Marien mit ses deux mains derrière son dos et m'ordonna de porter Sophie comme on porte un enfant, sur les deux bras. J'avais toujours ses cris dans les oreilles, et je craignais qu'il ne lui plût de recommencer ; je pris donc Sophie sur mes bras.

Marien trouva encore quelque chose à redire, arrangea Sophie, et me commanda de la bercer tout de suite. J'hésitai un quart de seconde, Marien ouvrit la bouche pour crier, et je me mis à bercer Sophie en lui donnant de furieuses saccades.

Juste à ce moment débouchèrent, en se donnant le bras, les trois filles les plus moqueuses du village.

Mes joues devinrent brûlantes ; je baissai les yeux, et, pliant les épaules, je me faufilai le long de la haie pour leur laisser le passage libre.

Je croyais en être quitte, lorsque Marien leur dit avec fierté :

« Nous promenons Sophie.

— Ah ! vous promenez Sophie ! dit la plus malicieuse des trois filles.

— Oui, je suis la maman, et Otto est le papa.

— Est-ce que c'est un bon papa ? »

Marien hésita un instant, et répondit :

« Pas trop ! tout à l'heure, il tenait Sophie la tête en bas. »

Les trois autres pestes riaient sous cape, et moi je sentis parfaitement que je devais faire la figure d'un grand dadais, avec l'abominable Sophie dans les bras. L'excès de ma honte et de mon avilissement me poussa à une action hardie et téméraire. J'espérais me tirer d'affaire en faisant le plaisant aux dépens de Sophie. Je pris donc le battoir de la main droite, et je le balançai, le manche en bas, en disant :

« Sois tranquille, Marien, le sang ne lui descendra pas dans la tête.

— Rends-la-moi, rends-la-moi ! cria Marien avec un vrai désespoir. »

Je me hâtai de la lui rendre, et elle la serra sur son cœur avec une tendresse si vraie que j'en aurais peut-être été touché en toute autre circonstance.

Il n'y a rien de plus odieux que de faire du chagrin à un enfant, sans autre motif que de vouloir faire de l'esprit à ses dépens. Je le sentis, et j'aurais bien voulu n'avoir pas fait ce que je venais de faire mais c'était fait, et c'était irréparable.

Les trois pestes entourèrent Marien et se baissèrent pour l'embrasser et la consoler. Tout en la consolant, elles me regardaient de côté, et moi je me tenais debout, les bras ballants, riant jaune et ne trouvant pas un mot pour me défendre.

« Va-t'en ! me dit Marien en tendant son petit poing vers moi ; va-t'en, tu n'es qu'un méchant, et qu'un… méchant ! Je ne veux pas que tu restes là je ne veux pas que tu me regardes ; que tu regardes Sophie. Jamais, jamais je n'irai avec toi ; tu es trop laid et trop méchant. »

J'aurais voulu être à cent pieds sous terre ; je n'osais pas m'en aller, et je n'osais pas rester ; je ne savais que dire, et j'avais honte de me taire.

« Mais va-t'en donc ! » me cria celle des trois pestes qui avait amené la catastrophe en demandant à Marien si j'étais un bon papa.

Je n'aurais pas mieux demandé que de m'en aller, et même que de me sauver à toutes jambes pour échapper à la torture que j'endurais en ce moment. Mais c'était terrible de penser que Marien allait rentrer à la maison tout en larmes et qu'elle raconterait mes torts à sa manière, et que les trois

pestes ne manqueraient pas d'empirer les choses. Je connaissais ma mère, je savais que mon algarade lui ferait beaucoup de peine. Mon Dieu ! que faire ? que faire ?

Tout à coup il me vint une bonne idée.

Sur la planchette où je mettais mes livres, il y avait une petite bouteille de verre blanc qui faisait ma joie et mon orgueil, parce qu'elle contenait des petites baies d'un rouge écarlate avec une tache noire, et que nous appelions des pois d'Amérique. Tous mes camarades connaissaient mes pois, soit de vue, soit de réputation. C'était ce que j'avais de plus précieux au monde, avec une vieille plume de paon et un petit coquillage blanc nuancé de rose, où l'on entendait le bruit de la mer quand on le mettait contre son oreille. Marien connaissait bien mes pois d'Amérique ; son frère l'avait amenée deux fois avec lui, et je me rappelais encore quels yeux elle avait ouverts quand j'avais versé les pois sur la table, et comme sa main avait tremblé lorsque je lui avais permis de jouer avec.

Je ne lui répondis pas, à elle, parce que je sentais bien que je n'aurais pas pu lui répondre poliment ; mais je fis un pas en avant et je dis : « Écoute-moi, Marien !

— Non, méchant, je ne veux pas t'écouter.

— Tu sais bien, mes pois d'Amérique… »

Elle me dit : « Va-t'en ! » d'un ton très décidé ; et aussitôt elle reprit, en étouffant ses sanglots : « Je les connais bien.

— Si tu veux venir avec moi, je t'en donnerai la moitié.

— Non ! je n'irai pas avec toi… je les veux tous. »

Comme on se laisse entraîner, quand on cherche à se tirer d'un mauvais pas ! Je lui dis donc : « Tu les auras tous ! »

Je n'eus pas plutôt prononcé cette parole téméraire, que je m'en repentis.

Je m'en repentis, mais du moins je pensai que je pouvais être fier de ma générosité. Marien, si elle avait un peu de cœur et de reconnaissance, n'avait plus qu'à se jeter dans mes bras. Elle n'en fit rien cependant, la petite scélérate. Comme si elle avait compris qu'elle me tenait en son pouvoir, que j'en passerais par où elle voudrait, elle faisait la difficile et la dédaigneuse.

Voyant qu'elle hésitait, je lui dis de ma voix la plus insinuante : « Tu sais comme c'est joli, quand on les regarde dans la bouteille, et comme c'est amusant quand on les verse sur la table.

— Tu me donneras la bouteille ! dit-elle en sanglotant encore un peu.

— Oui, je te donnerai la bouteille.

— Tu ne seras plus méchant avec Sophie !

— Je te le promets.

— Tiens, prends-la », dit-elle avec un grand sérieux.

Elle leva les yeux sur moi. C'était une bien jolie petite fille ; pourquoi était-elle si capricieuse !

« Sois tranquille », lui répondis-je.

Alors seulement elle déposa Sophie sur mon avant-bras et me donna sa petite main.

« Allons vite les chercher !… s'écria-t-elle en sautillant.

— C'est cela », lui répondis-je.

Et je me hâtai de l'entraîner loin des trois pestes, qui continuèrent leur chemin en ricanant.

C'est ma mère qui avait la clef de la maison, et je savais bien que nous serions obligés de retourner sur nos pas pour aller la chercher. Mais je ne voulais pas faire route avec les trois filles qui s'étaient moquées de moi. D'ailleurs, Marien avait les yeux rouges, et les larmes avaient laissé des traces sur les joues ; je la conduisis donc jusqu'à un endroit où je savais que je trouverais de l'eau fraîche.

Dans un pré, pas très loin de l'école, il y avait une petite source où nous venions bien souvent boire dans le creux de notre main.

« Pourquoi allons-nous par là ?… me demanda Marien, quand nous fûmes sur le point de franchir la clôture du pré.

— Parce que tu as les yeux rouges, répondis-je du ton le plus aimable qu'il me fut possible de prendre ; je tremperai mon mouchoir dans la petite fontaine et je te bassinerai les yeux.

— Cela m'est égal d'avoir les yeux rouges, répondit-elle résolument ; je ne veux pas aller par là.

— Tu seras laide si tu as les yeux rouges, et cela fera de la peine à ta maman de voir que sa petite fille a pleuré. »

Je ne sais laquelle de mes deux raisons la décida ; mais l'essentiel, c'est qu'elle se décida. Je fus obligé de bassiner les yeux de Sophie, qui n'avait pas d'yeux, après quoi Marien se laissa faire.

Nous allions de nouveau franchir la clôture, lorsque je vis Seckatz qui coupait à travers champs pour se rendre au

château d'Ordenheim. Il avait la selle de M. le comte sur sa tête, et marchait d'un bon pas.

Quand il nous aperçut, il accourut de notre côté et se mit à rire sans façon, en voyant que j'avais été métamorphosé en bonne d'enfants.

« Elle s'ennuyait toute seule, dis-je à Seckatz en manière d'explication, et j'ai pensé que je ferais bien de la promener un peu. »

Aussitôt il cessa de rire et se mit à faire sonner les étriers l'un contre l'autre pour amuser Marien. Marien, qui jusque-là avait été beaucoup plus sérieuse que je ne l'aurais voulu, se mit à rire et à battre des mains.

« Veux-tu aller à cheval ? lui demanda Seckatz.

— Oh ! oui, je le veux bien, répondit-elle d'un air de ravissement, en joignant ses deux petites mains.

— Attends ! » dit Seckatz.

Aussitôt il déposa la selle sur la barrière de clôture, se mit à quatre pattes, et me pria de lui mettre la selle sur le dos. Quand j'eus adapté la selle tant bien que mal, je plaçai Marien par-dessus. Aussitôt Seckatz se mit à caracoler comme un vrai cheval ; mais tout en caracolant, il prenait bien garde de ne pas donner des secousses trop fortes. Pour plus de sûreté, je soutenais Marien de la main que j'avais libre.

« Où est Sophie ? » me demanda-t-elle tout à coup avec une sorte d'effroi.

Je lui montrai que Sophie n'avait pas la tête en bas, et elle parut satisfaite.

« Qu'est-ce que c'est que Sophie ? me demanda Seckatz qui était toujours à quatre pattes.

— C'est ma poupée ! » répondit Marien avec orgueil.

J'eus la malice de me baisser pour montrer Sophie à Seckatz, pensant bien qu'il allait s'écrier :

« Ça, une poupée, allons donc ! »

Je fus trompé dans mon attente. Il déclara que Sophie était très jolie et très bien habillée, et que ce serait grand dommage de ne pas la faire aller un peu à cheval, elle aussi. Marien fut aussi ravie de la proposition que de l'hommage rendu à la beauté de sa fille ; elle me l'arracha presque des mains et la serra sur son cœur avec de véritables transports de joie.

Quand Marien fut fatiguée d'aller à cheval, elle dit à Seckatz de s'arrêter, parce que Sophie avait peur !

Lorsque Seckatz se releva, il était cramoisi et absolument hors d'haleine de plus, il avait les mains pleines de poussière.

« Pauvre Seckatz ! » dit Marien en l'embrassant sur les deux joues.

Alors elle se tourna de mon côté et me demanda mon mouchoir pour essuyer les mains de Seckatz, qu'elle allait mener à la petite fontaine.

Seckatz déclara qu'il n'avait pas besoin de mouchoir pour s'essuyer les mains, qu'elles sécheraient bien toutes seules au grand air.

Nous conduisîmes Seckatz à la fontaine. Il se lava les mains à grande eau, se les essuya sur l'herbe et les secoua en les tenant en l'air.

Marien ne disait rien et méditait je ne sais quoi dans sa petite tête frisée.

« Donne-moi tes mains, » dit-elle à Seckatz.

Seckatz lui tendit ses mains en riant et elle les essuya avec le bord du jupon de Sophie, je veux dire avec le chiffon qui était censé représenter le jupon de Sophie.

« Merci, Sophie, dit Seckatz avec un grand sérieux. Et maintenant, pour la peine, vois-tu, il faut que je t'embrasse ! »

Marien, rouge de plaisir, lui tendit d'une main tremblante le vieux battoir, et Seckatz déposa un gros baiser de chaque côté du manche.

Cette fois, Marien, après m'avoir jeté Sophie, sauta après lui, lui passa les deux bras autour du cou, et se mit à lui parler tout bas à l'oreille.

Je me disais en moi-même : « Eh bien, ma foi, voilà du joli ! c'est moi qui ai eu l'idée d'aller la chercher ; sans moi elle serait encore sur son petit tabouret, dans cette chambre de malade ; c'est moi qu'elle fait trimer, et c'est à Seckatz qu'elle dit ses secrets ! Ce n'est pas déjà si poli, oh ! ma foi non ! »

Seckatz riait, l'appelait petite folle ; et elle criait :

« Si, si, si, mon petit Seckatz ! »

À la fin, il la posa par terre et lui dit :

« Je ne peux pas rester, parce qu'il faut que je porte cette selle à Ordenheim ; et je ne puis pas t'emmener avec moi, parce que c'est trop loin. »

Elle le regarda de ses grands yeux étonnés, sa lèvre inférieure s'allongea, et je crus qu'elle allait se remettre à pleurer.

Seckatz lui posa la main sur la tête et lui dit : « Là, là, Marien, tu vas être une bonne fille, n'est-ce pas ? Si c'était possible, je le ferais, mais cela n'est pas possible. Là, au revoir ! »

Elle lui dit au revoir d'une petite voix si tremblante et d'un air si soumis, que je me demandai avec étonnement ce qu'était devenu mon petit démon de tout à l'heure.

Tout en aidant Seckatz à recharger sa selle, je le regardais à la dérobée ; je me demandais ce qu'il y avait de si extraordinaire en lui pour faire de tels miracles. Il me fut impossible de le découvrir sur le moment ; je ne le devinai que plus tard.

Quand il eut sa selle sur le dos, il se mit à ruer, comme l'âne de la mère Hepp ; ensuite il trotta comme une mule en faisant cliqueter les étriers en manière de grelots. Lorsqu'il fut sur le point de tourner le coin de la haie, il se retourna de notre côté, et se mit à saluer si bas que les deux étriers balayaient la poussière.

Quand il eut disparu, Marien poussa un gros soupir, et me demanda Sophie, qu'elle embrassa avec beaucoup de tendresse ; ensuite elle me dit

« Allons chercher les pois d'Amérique !

— Allons d'abord chercher la clef, lui répondis-je en m'efforçant de prendre un ton joyeux et dégagé, c'est ma mère qui l'a. Allons, houp ! houp ! ça ça ! »

J'essayai de la faire sauter, mais elle n'était plus en train. Alors je me remis à marcher tranquillement à côté d'elle, et je pensais à quelque chose qui m'inquiétait.

Marien disait tout ce qui lui passait par la tête, et elle ne se gênait pas pour raconter des choses qu'on aurait autant aimé tenir secrètes.

Si elle allait raconter que je l'avais taquinée, que je l'avais fait pleurer !

Je redoublai d'attentions pour Sophie ; je la dorlotai, je la caressai, je dis qu'elle était belle, je l'embrassai même.

Marien me regardait avec une certaine défiance et ne se déridait pas.

« Tu m'aimes bien, n'est-ce pas ? » lui dis-je en m'arrêtant au milieu du sentier.

Elle leva les yeux sur moi, et me répondit un petit oui si tremblant, si indécis, si malheureux, que j'aurais autant aimé lui entendre dire franchement : « Non ! »

Je m'efforçai de rire, quoique je n'en eusse guère envie, et je lui dis d'un air dégagé

« Je parie que tu aimes mieux Seckatz que-moi.

— Oh ! mais oui !… me répondit-elle avec la franchise cruelle des enfants.

— Pourquoi ? lui demandai-je en faisant tous mes efforts pour ne pas me fâcher.

— Je ne sais pas… me répondit-elle naïvement.

— Eh bien, lui dis-je en ricanant avec amertume, moi non plus je ne sais pas. Mais ce que je sais bien, c'est que ce que tu fais là n'est pas joli. »

Elle me regarda avec un mélange de surprise et d'effroi ; puis elle baissa la tête, et continua de marcher sans rien dire, mais en se tenant aussi loin de moi que le lui permettait le peu de largeur du sentier.

« Boude-moi, lui dis-je sèchement, il ne manquera plus que cela ! »

Elle ne leva pas la tête, et dit, en regardant la poussière du sentier :

« Mon frère Paul ne me parle pas comme cela, tu m'avais promis que tu ne serais plus méchant. »

Cette fois, je ne pus me contenir plus longtemps, et je lui dis :

« Eh bien, par exemple, j'aime encore mieux cela ! Est-ce moi qui suis méchant ou toi qui es méchante ? Tu n'as pas bon cœur, sais-tu, Marien ! »

Elle ne répondit rien, et je vis bien qu'elle allait pleurer. Mais je ne me connaissais plus ; j'avais besoin de lui dire à la fin ce que j'avais sur le cœur, et je repris :

« Quand on a bon cœur, on a de l'amitié pour ceux qui se sont donné du mal et de l'ennui pour nous. Est-ce Seckatz qui a eu l'idée d'aller te chercher chez toi pour te faire promener, ou bien est-ce moi ? Tu sais bien que c'est moi. »

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

Ni Marien ni moi, nous ne connaissions ce vers ; mais, quand je l'appris plus tard par cœur, au collège de Strasbourg, je repensai en rougissant à ma conduite dans cette occasion-là. Je ne l'ai jamais retrouvé depuis, dans mes lectures, sans me rappeler la scène où j'avais joué un si piètre rôle.

Comme Marien s'obstinait à se taire, je lui dis avec véhémence :

« Parleras-tu, à la fin ?

— Rends-moi Sophie ! » me dit-elle avec énergie.

Je lui jetai Sophie, qu'elle serra contre sa poitrine en se penchant sur elle comme pour la prendre à témoin de ma méchanceté.

J'en avais déjà beaucoup trop dit, et je n'avais qu'une chose à faire, laisser de côté Seckatz et la préférence que lui accordait Marien, et parler d'autre chose. Mais j'étais parti et je ne pouvais plus m'arrêter. Je sentais que ce que je faisais était mal, mais je ne pouvais m'empêcher de le faire ; j'y trouvais une espèce de plaisir qui ressemblait à de la peine, ou une espèce de peine qui ressemblait à du plaisir, je ne savais pas lequel des deux ; dans tous les cas, c'était un attrait auquel je ne pouvais ni ne voulais résister.

« Est-ce Seckatz, repris-je avec violence, qui te donnera ces beaux pois d'Amérique qui sont d'un si joli rouge, ou bien est-ce moi ? Tu sais bien que c'est moi ! »

Je n'aurais pas dû dire cela ; j'avais à peine lâché ces paroles que j'aurais voulu les rattraper ; mais il n'était plus temps.

Cette fois Marien s'arrêta tout court, me regarda hardiment en face, et me dit en fronçant les sourcils :

« Tu peux les garder, tes pois d'Amérique, je n'en ai plus envie ; si tu me les donnais, je les jetterais par la fenêtre, avec la bouteille ! »

Si le père Wæchter avait reçu la férule d'un de ses élèves, il n'aurait pas pu être plus surpris et plus humilié que moi.

Jusque-là j'avais cru la tenir par l'admiration que lui inspiraient mes pois d'Amérique, et par le désir qu'elle avait montré de les avoir en sa possession. Maintenant, qu'elle les avait refusés avec dédain, je n'avais plus aucune prise sur elle. Je le sentis si bien que je n'osai pas la suivre plus loin.

CHAPITRE XI

ON NE PASSE PAS…

Marien s'en allait d'un petit pas saccadé, serrant Sophie dans ses bras, sans tourner la tête. Je la regardai quelque temps sans savoir ce que je devais faire. « Elle va tout raconter, » me dis-je, quand j'eus repris un peu de sang-froid. Alors je n'eus plus qu'une idée, celle de m'éloigner bien vite de la maison des Krause.

Je pris ma course en remontant vers la grande route mais, arrivé à moitié chemin, j'eus peur de rencontrer du monde, car je pleurais de dépit, et je ne voulais pas montrer mes larmes ; je m'arrêtai un instant pour regarder à droite et à gauche. Pour le moment, j'étais comme un animal blessé qui cherche un coin pour mourir tranquille ; aussi je me faufilai à travers le trou d'une haie, et je me couchai dans l'herbe, qui était très haute.

Tout d'abord je ne pensai à rien qu'à cueillir machinalement des brins d'herbe ; je les mettais dans ma bouche, ou bien je les nouais à plusieurs nœuds pour occuper mes doigts, et ensuite je les jetais. Je n'avais aucune idée du temps qui s'écoulait ; seulement, lorsque je fus fatigué d'être couché sur le côté, et que je me mis sur le ventre, je vis avec étonnement que la terre, tout autour de moi, était jonchée de ces brins d'herbe noués. J'en conclus que j'étais resté longtemps à souffrir sans penser à rien.

Alors je commençai à réfléchir, tout en regardant courir les insectes par terre, entre les tiges des herbes et des plantes. Je ne voyais pas bien clair en moi-même ; tout ce que je

pouvais comprendre, c'est que j'étais très malheureux. Y avait-il de ma faute ? Peut-être un peu ; mais il y avait surtout de la faute des autres. Je détestais le père Wæchter, je détestais Marien, je détestais Seckatz, et, pour couronner le tout, je me détestais moi-même. Je me détestais, et en même temps j'avais pitié de moi. Comment mes parents allaient-ils me recevoir quand je rentrerais, lorsque Marien aurait raconté l'histoire à sa manière ? Et Strecker, que penserait-il de moi ? Je me mis à repasser dans ma tête tous les événements de la journée depuis l'heure de la leçon d'écriture. C'est à partir de ce moment-là que tout avait tourné contre moi ; en y regardant de près, je fus forcé de convenir que, si l'on avait été injuste envers moi, j'avais bien de mon côté quelques petites choses à me reprocher.

L'idée d'être malheureux ne me déplaisait pas absolument. Quand on est malheureux, on est intéressant, et j'aimais assez, il faut que je l'avoue, à paraître intéressant. Je pouvais compter sur la pitié de ma mère et sur ses consolations. Mais il y avait dans mon malheur un côté ridicule, et mes cheveux se dressaient sur ma tête, rien qu'à l'idée des explications qu'il me faudrait donner sur ma brouille avec Marien. Mon affaire avec le père Wæchter ne me pesait pas trop sur la conscience ; d'écolier à maître, l'entêtement et l'obstination ne tirent pas trop à conséquence, du moins d'après les idées des écoliers ; il y a même une sorte de bravoure à tenir tête à un homme. Mais Marien était une toute petite fille.

Comment me tirer de là ?

Il me passa toutes sortes d'idées folles par la tête. Un moment, je songeai à me sauver n'importe où. On me chercherait comme Krause, on me prendrait en pitié comme Krause, on oublierait mes peccadilles comme on avait oublié les siennes ;

cela couperait court à toutes les explications, et quand je reparaîtrais au bout de deux ou trois jours, mes parents ne songeraient plus qu'à la joie d'avoir retrouvé l'enfant prodigue !

Oui, mais, en attendant, mes parents seraient plongés dans le désespoir. Je pouvais juger de leur chagrin par celui que j'avais lu si clairement sur la figure de M^me^ Krause, et par le récit que nous avait fait la mère Seckatz du désespoir du père Krause, quand il était assis sur son petit banc dans son jardin.

À cette idée, des larmes brûlantes inondèrent mes joues. Ce n'étaient plus des larmes de dépit, c'étaient des larmes de tendresse et de repentir ; aussi, à mesure que mes larmes coulaient, elles entraînaient avec elles toute l'amertume de mon cœur ; mon chagrin me paraissait plus supportable. « Au petit bonheur ! me dis-je, je vais toujours rentrer, car il commence à être tard, et ma mère pourrait être inquiète. »

Je m'étais déjà mis sur mes mains et sur mes genoux pour me relever, lorsque je vis, par un trou de la haie, mon père qui s'avançait lentement, la tête basse, et d'un pas fatigué. Il arrivait du bois de la Corne, à travers champs, pour raccourcir son chemin, et il suivait un sentier qui aboutissait à celui des Krause, à quelques pas de moi.

Mon premier mouvement fut de me relever tout à fait, de passer par le trou de la haie, et de le rejoindre pour rentrer avec lui. Mais comme ma conscience n'était pas en très bon état, j'eus honte de me montrer à lui, et j'eus peur d'avoir à lui raconter la seconde partie de ma journée. J'aimais mieux avoir affaire d'abord à ma mère. Je restai donc à quatre pattes pour lui donner le temps de passer.

Avant de descendre dans le sentier des Krause, mon père s'arrêta sur un petit monticule et regarda du côté de la campagne, en mettant sa main au-dessus de ses yeux, à cause du soleil.

Tout à coup il tressaillit, redescendit dans le sentier, et se cacha derrière un gros pied d'aubépine, si près de moi que je l'entendais respirer ; je voyais trembler sa main, qui serrait son gros gourdin de voyage. Je fus pris, sans savoir pourquoi, d'une vague terreur.

Au bout de quelques instants, j'entendis un bruit de pas dans le sentier, et mon père se ramassa sur lui-même, comme s'il se préparait à sauter sur quelqu'un.

Mes dents commencèrent à claquer, et mes bras devinrent si faibles, à la saignée, que je manquai de tomber en avant.

Quand la personne que mon père attendait tourna le dernier coude du sentier, je reconnus le père Strecker qui s'avançait en traînant la jambe. Il avait mis son bâton sous son bras, pour ôter son chapeau et pour s'essuyer le front avec un grand foulard à carreaux.

Quand il fut tout près de nous, mon père s'élança hors de sa cachette, se planta au milieu du sentier, en mettant son bâton en travers, et s'écria d'une voix de tonnerre :

« On ne passe pas ! »

Je l'avoue à mon éternelle honte, j'avais cru un moment que mon père allait prendre son ennemi en traître, lui ! et mon sang n'avait fait qu'un tour.

Je respirai avec force quand je vis qu'il y allait de franc jeu ; mais je fus saisi d'horreur à l'idée qu'ils allaient se battre

là, sous mes yeux, et qu'il y aurait sans doute un grand malheur. Je criai au secours, ou plutôt je voulus crier au secours ; mais ce cri me resta dans le gosier, et je ressentis une angoisse pareille à celle que l'on éprouve quand on fait un mauvais rêve.

Le père Strecker tressaillit de la tête aux pieds il remit brusquement son chapeau et recula de trois pas ; il tenait encore son foulard dans la main gauche ; de la main droite, il serrait son bâton, le bras droit un peu en arrière, la pointe du bâton touchant le sol.

Alors mon père reprit :

« Non ! on ne passe pas, du moins sans serrer la main d'un ancien ami, et sans lui dire qu'on lui pardonne ! »

Et il s'avança vers son ancien ennemi, la main droite tendue.

« Ah ! c'est comme ça ! s'écria le père Strecker, en jetant son foulard et son bâton ; ah ! c'est comme ça ! »

Il était très ému, et il ne put pas ajouter une parole. Mais il accourut à mon père et lui prit la main. Ils se regardaient tous les deux en riant, et ne se lâchèrent les mains qu'après une grande demi-minute.

Le père Strecker mit alors ses deux mains sur les épaules de mon père, et dit, en le regardant de tout près :

« Dire qu'il y a tantôt six ans que je n'ai regardé en face et vu d'aussi près cette bonne figure-là ! Mon Dieu ! que j'ai donc été bête ! C'est cela qui s'appelle être le bourreau de soi-même.

— Je m'en dis autant, ajouta mon père. Pour qu'il n'y ait ni préférence ni jalousie, convenons que nous avons boudé tous les deux contre notre propre plaisir, et cela par amour-propre.

— À bas l'amour-propre ! cria le père Strecker ; c'est un vilain animal qui me tirait toujours par le pan de ma veste quand je grillais d'aller te trouver et de te dire : « Müller, oublions tout ça ! » Bien des fois, j'ai cru que j'allais le faire ; mais ce chien d'amour-propre me soufflait à l'oreille : "Les malins du village se moqueront de toi ; si tu fais les premiers pas, on dira que les torts sont de ton côté !" Et de fait, est-ce que ce n'est pas moi qui ai eu les plus grands torts ?

— Ne parlons pas de cela, lui dit mon père en riant ; il y avait des torts des deux côtés, et si nous voulons revenir là-dessus, nous n'en finirons pas. Nous voilà la main dans la main, c'est tout ce qu'il faut, et pour ma part, je suis trop content pour demander autre chose. Mettons que nous avons voyagé six ans chacun de notre côté, et que nous voilà de retour. Sais-tu que tu as engraissé pendant ton voyage ! tant mieux, cela prouve que les affaires vont bien.

— Toi, tu as maigri, dit le père Strecker en baissant la voix. Je sais que tu as eu des ennuis. Tu as répondu pour ton beau-frère, et il a fallu payer. Est-ce fini maintenant ?

— C'est presque fini, répondit mon père d'une voix grave. J'ai été obligé de travailler ferme, et nous avons vécu quasi de pain et d'eau ; mais j'ai réussi à ne pas tomber dans les mains du père Isaac, et c'est l'essentiel. Dans un mois, j'aurai l'argent du dernier billet.

— Laisse-moi m'asseoir un peu, dit le père Strecker ; je suis devenu un peu lourd, et j'ai fait aujourd'hui une trotte assez longue. »

Pendant qu'il se laissait tomber sur un arbre renversé, mon père alla lui ramasser son bâton et son foulard.

« Rien de nouveau ? lui demanda-t-il.

— Rien de nouveau, du moins là où j'ai été, répondit le père Strecker ; les forestiers se sont mis en quête de leur côté, et les gendarmes s'informeront en allant à la correspondance.

— Ces pauvres Krause ! » dit mon père en poussant un soupir.

Et le père Strecker répéta :

« Oh ! oui, ces pauvres Krause ! » avec un accent si désolé que je me dis tout de suite : « Voilà un brave homme ! »

C'était pourtant bien agréable de pouvoir penser cela du père de mon ami.

Je commençais à être mal à mon aise dans mon coin, d'abord parce que si mon père avait su que j'étais là, caché dans l'herbe, il n'aurait pas été content. Il aurait pu croire que j'y étais venu exprès pour écouter. D'un autre côté, je n'aurais pas été fâché de faire un petit temps de galop jusqu'à l'Ours-Noir, pour emmener Strecker dans un coin, et lui dire :

« Une bonne nouvelle, tu sais, ton père s'est réconcilié avec le mien ! »

Pendant ce temps-là, son père et le mien continuaient à causer absolument comme des gens qui se revoient après un grand voyage.

Il y avait dans leur conversation des choses que je ne comprenais pas ; il y en avait d'autres que je comprenais très bien. Par exemple, quand le père Strecker recommença à faire des questions sur les embarras d'argent où mon père s'était trouvé à cause de mon oncle, je compris aussitôt pourquoi nous étions si pauvres, quoique mon père eût la réputation d'un bon travailleur et d'un homme de tête.

« Jusqu'à aujourd'hui, disait mon père, j'ai été obligé d'économiser sou par sou, et de refuser tout plaisir à moi et aux miens.

— C'était à ce point-là ! s'écria le père Strecker en fouettant les grandes herbes avec son bâton. Quand je pense que j'aurais pu t'aider et que je ne l'ai pas fait ! Gredin ! pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— J'avais mon amour-propre, comme tu avais le tien. Tu aurais pu croire que si je me réconciliais avec toi, c'était par intérêt. »

Le père Strecker ne répondit pas tout de suite. Pendant qu'il faisait ses réflexions, moi je faisais aussi les miennes. Jamais mes parents n'avaient parlé devant moi de l'argent que mon père était obligé de payer à cause de mon oncle. Quelquefois, j'étais humilié de n'avoir pas quelques sous dans ma poche, comme les autres garçons de l'école ; alors, l'amour-propre me faisait manquer au respect que je devais à mon père, et je l'accusais tout bas d'être avare !

Tout cela se mettait dans ma mémoire, au fur et à mesure, pour n'en plus jamais sortir.

Quand le père Strecker eut assez fouetté les herbes avec son bâton, il dit :

« Ton amour-propre était plus avouable que le mien ; non, non, ne dis pas le contraire, ou je repars pour un autre grand voyage ! Mais, enfin, c'était tout de même de l'amour-propre. »

Ils rirent doucement de cette plaisanterie.

« N'importe, reprit le père Strecker, en regardant autour de lui, voilà un petit endroit que je reverrai toujours avec plaisir. J'ai eu bon nez de passer par ici ; pour un rien, j'aurais pris par le moulin.

— La chose se serait faite tout de même aujourd'hui, répondit mon père ; oui, elle se serait faite, même si tu avais pris par le moulin. Si je ne t'avais pas trouvé ici par hasard, je serais passé par chez toi avant la fin de la journée.

— Dis-moi comment cela t'est venu en tête.

— C'est bien simple, répondit mon père ; ma femme le désirait, sans oser me le dire.

— La mienne ne se gênait pas pour m'en parler, dit le père Strecker en hochant la tête Qu'est-ce qui m'empêchait de lui faire, et à moi aussi, un si grand plaisir ? L'amour-propre ! et je le répète : "À bas l'amour-propre !" »

D'un coup de son bâton, il abattit une grande ortie qui était presque aussi haute que la haie, comme si cette ortie eût été son amour-propre, et qu'il eût pris grand plaisir à taper dessus.

Mon père sourit et continua :

« Ma femme le désirait c'était déjà une raison. Cependant j'aurais peut-être attendu encore un peu, mais mon garçon ne parlait plus que du tien : Strecker par-ci, Strecker par-là,

Strecker a dit ceci, Strecker a fait cela. Ce matin il a mis le feu aux poudres, en nous racontant… Est-ce que ton garçon ne t'a rien dit de ce qu'il a fait ce matin, à l'école, et derrière la tannerie ?

— Non ; le gueux ne nous raconte jamais rien.

— J'aime les gens qui ne se vantent pas, » dit mon père d'un ton réfléchi.

Ensuite, il raconta mot pour mot ce que je lui avais raconté moi-même. Il répéta combien ma mère avait été heureuse d'entendre dire du bien du fils de son amie ; combien ce récit l'avait touché lui-même, et comment il avait pris la résolution de se réconcilier avec le père d'un si brave garçon.

« Car ton fils sera un homme ! dit-il avec chaleur.

— Tant mieux ! répondit le père Strecker, avec plus d'émotion qu'il n'en voulait montrer.

— Mon garçon, reprit mon père, ne peut que gagner à le fréquenter, et je le lui ai dit pas plus tard que ce matin.

— Je te laisse aller, reprit le père Strecker, parce que mon cœur est toujours réjoui d'entendre un homme comme toi bien parler de mon garçon. Mais si ton fils l'aime, je puis te dire que l'autre le lui rend bien. »

C'est moi qui étais content de savoir cela. Je voyais bien que Strecker me préférait à plusieurs autres ; mais comme il était un peu moqueur, je ne savais pas toujours si je devais croire ce qu'il me disait. Maintenant je n'en pouvais plus douter.

Ils causèrent ensuite presque à voix basse, et je n'entendais plus leurs paroles. À un moment, cependant, je compris que l'on parlait de moi.

« Je ne suis pas mécontent de lui, dit mon père ; il a de bonnes qualités, mais il a les défauts de ses qualités. Il a souvent des idées qui me font plaisir, mais tout cela ne se tient pas encore bien ensemble ; il se monte et se démonte trop facilement, comme une fille. Et puis, il ressemble un peu aux chats, qui changent d'humeur avec le temps. Tiens, par exemple, j'ai été très content de lui aujourd'hui ; mais comme il y a de l'orage dans l'air, je ne serais pas étonné d'apprendre en rentrant qu'il a fait quelque sottise et qu'il a gâté ce soir tout ce qu'il a fait de bien ce matin.

— Les enfants sont des enfants, murmura sentencieusement le père Strecker.

— C'est ce que je me dis tous les jours, reprit mon père. Je sais maintenant que je le tirerai de là, et je compte sur ton garçon pour m'aider. »

Personne ne me voyait dans ma cachette, et cependant je sentis que je devenais rouge comme du feu. Était-il possible que mon père me connût si bien ? Et, me connaissant si bien, était-il possible qu'il fût toujours si bon pour moi et si plein d'indulgence ?

Mon cœur se serra à l'idée que j'avais songé un moment à me sauver de la maison.

CHAPITRE XII

L'INOUBLIABLE SOUPER DE FAMILLE

« Voilà qu'il est temps de rentrer, dit mon père ; et il ajouta : Comme nos femmes vont être contentes !

— Ça ne se demande pas ! répondit le père Strecker avec chaleur. Malheureusement, c'est une grande joie qui tombe à un triste moment ; sans cela nous leur aurions fait une bonne farce. »

Le père Strecker faisait partie de cette bande de farceurs qui inspiraient tant d'effroi à la mère Seckatz. Les hommes de Darlenheim, trouvant sans doute, comme les écoliers, que les distractions étaient rares chez nous, avaient imaginé de se jouer entre eux toutes sortes de tours pendables.

Mon père n'aimait pas beaucoup ce genre de distractions, et je suis sûr que, quand même les Krause n'auraient pas été dans la peine, il n'aurait pas été content d'aider le père Strecker à faire une mauvaise plaisanterie à la mère Strecker ou à ma mère.

Le père Strecker, lui, poursuivait son idée :

« Je t'aurais laissé passer devant, dit-il, et je serais entré chez toi le chapeau sur les yeux en brandissant mon gourdin. Je t'aurais dit "Ah çà ! monsieur Müller, il faut que nous nous expliquions. Il me revient que vous avez tenu sur mon compte tels et tels propos qui ne me conviennent pas ; vous allez me faire des excuses, ou sinon !" Mais cela ne se peut pas, reprit-il en se levant avec effort ; en tous cas, il y a une chose que nous pouvons faire, et que nous ferons certainement. »

Comme ils s'éloignaient de la haie, je n'entendis plus que le murmure de leurs voix, sans distinguer leurs paroles ; par conséquent, je ne sus pas tout de suite quelle était cette chose que l'on pourrait faire et que l'on ferait certainement.

Il y avait une petite allée entre les jardins, qui conduisait directement à notre porte. Mais cette allée était bordée de clôtures en planches, et si étroite qu'une seule personne avait bien de la peine à y passer sans se cogner les coudes aux planches. J'étais sûr que mon père et son ami ne passeraient pas par là ; ils avaient trop de choses à se dire, et ils ne se seraient pas résignés dans un moment pareil à marcher l'un derrière l'autre.

Ils suivirent, en effet, le sentier des Krause en remontant vers la grande route. Quand ils furent assez loin, je sortis par le trou de la haie, et je me sauvai en courant par la petite allée.

Ma première idée avait été de prévenir ma mère que le père Strecker et mon père venaient de se réconcilier. J'avais plusieurs bonnes raisons pour le faire : d'abord, on aime toujours à être porteur d'une bonne nouvelle, c'est un rôle qui flatte l'amour-propre ; ensuite, cela épargnerait à ma mère un trop grand saisissement ; enfin, cela l'empêcherait de me parler, pour le moment, de mon affaire avec Marien.

Oui ; mais pour lui conter la grande nouvelle, il faudrait lui dire comment je l'avais apprise. Elle n'aimait pas les curieux et les indiscrets, et je ne savais pas comment lui expliquer, sans tout embrouiller, que j'avais été curieux et indiscret malgré moi.

Arrivé au bout de l'allée, je me cachai derrière le coin de la maison pour guetter mon père et son ami, afin de rentrer une minute avant eux.

Je restai assez longtemps à guetter ; je vis de loin Seckatz qui rentrait d'Ordenheim, puis le père Seckatz avec deux ou trois autres qui marchaient en pliant un peu les reins.

Enfin j'aperçus ceux que j'attendais, et je rentrai à la maison en prenant la figure de celui qui ne sait rien d'extraordinaire.

Ma mère allait et venait dans la cuisine en préparant le souper.

« D'où viens-tu ? » me demanda-t-elle, sans me regarder.

Je lui répondis que je venais des champs.

Au son de ma voix, elle se retourna comme étonnée, me regarda avec attention, et me demanda ce que j'avais.

Je lui répondis que je n'avais rien.

« Ta voix tremble, me dit-elle, et tu n'as pas ta figure ordinaire. Est-ce à cause de Marien ? Il paraît qu'il y a eu de la brouille dans le ménage, » ajouta-t-elle en souriant.

Je baissai la tête, ne sachant que répondre, parce que je ne voulais pas lui dire la grande nouvelle, et que je ne voulais pas mentir non plus.

Oh ! quelle angoisse ! Heureusement que j'entendis le pas de mon père dans le corridor ; ma mère l'entendit aussi :

« Va-t'en, dit-elle, prendre le chapeau et le bâton de ton père. »

Je me précipitai dans le corridor. Le père Strecker était demeuré en arrière sur la porte de la rue ; mon père me fit signe de ne rien dire, et entra tout seul dans la cuisine.

Le premier mot de ma mère fut pour lui demander s'il y avait de bonnes nouvelles, et elle baissa la tête quand mon père lui dit qu'on n'avait encore rien trouvé qui pût mettre sur la trace de Krause.

« Il y a là, dit mon père, un ami qui revient d'un long voyage, et qui voudrait te dire un petit bonsoir en passant. »

Ma mère le regarda avec surprise, jeta un coup d'œil de ménagère effrayée sur notre maigre souper, et dit :

« J'aurais aimé à être prévenue pour le mieux recevoir, mais il nous excusera ; pourquoi n'entre-t-il pas ?

— Pourquoi n'entres-tu pas ? » dit mon père en avançant la tête dans le corridor.

Le père Strecker s'avança et se tint debout sur le seuil de la porte. Il avait l'air d'une image dans un cadre. Cet homme-là faisait tout ce qu'il voulait de sa figure. Il devait avoir envie de rire, et il était sérieux comme un juge de paix.

« Monsieur Strecker ! s'écria ma mère en joignant les mains de saisissement. »

La figure du père Strecker ne se dérida pas, c'était vraiment inconcevable.

« Femme, dit mon père en souriant ; ce n'est pas monsieur Strecker, c'est l'ami Strecker. »

Alors seulement l'ami Strecker se mit à rire.

Ma mère regarda mon père, comprit tout, et, se jetant sur lui, lui planta sur les deux joues deux baisers que l'on aurait entendus de la rue.

« Comme tu es bon ! comme tu es bon ! »

Elle ne pouvait pas dire autre chose, parce qu'elle se retenait à grand'peine de pleurer et de sangloter.

« Et moi, dit le père Strecker, je n'aurai donc rien ? »

Ma mère l'embrassa aussi, sans hésiter. Pour qu'il n'y eût personne de jaloux dans la maison, elle me prit la tête dans ses deux mains, et m'embrassa à mon tour.

Ensuite, elle s'essuya les yeux avec son tablier, et dit d'une voix tremblante :

« Et Catherine, est-ce que je ne la verrai pas aussi ?

Mon père se tourna vers l'ami Strecker :

« Qu'est-ce que je t'avais dit ?

— Ça ne me surprend pas, répondit l'ami Strecker, oh ! non, ça ne me surprend pas ; car si l'autre savait ce qui se passe, elle planterait là l'Ours-Noir ; elle laisserait la servante s'arranger comme elle pourrait, et elle accourrait comme une folle.

— Si j'avais eu un meilleur souper à vous offrir, dit ma mère en rougissant, je vous aurais prié de souper avec nous, et Otto aurait été chercher Catherine et le garçon… »

L'ami Strecker fit un geste de la main et dit :

« Il ne faut jamais surprendre les ménagères ; cela les met dans l'embarras et leur cause de l'ennui. Vous allez éteindre votre fourneau et mettre votre souper de côté pour demain. Je vous emmène tous, c'est convenu avec Müller ; n'est-ce pas, Müller ? Parce que, voyez-vous, dans une auberge, il faut toujours qu'il y ait quelque chose à donner aux voyageurs. C'est le métier qui veut cela ! Et quand même le garde-manger

ne serait pas garni, il y a toujours un tas de poules qui vous courent dans les jambes ; on en attrape une au passage. Vous me direz à cela qu'une volaille trop fraîchement tuée est toujours un peu dure ; mais d'abord je sais bien que ce n'est pas cela qui vous arrêterait. Ensuite il y a une recette bien simple que vous connaissez peut-être… Non ? Vous faites boire un petit verre de rhum à votre volaille avant de la tuer ; alors elle devient aussi tendre que si elle avait deux jours de crochet. Je pars devant pour vous annoncer. Ah ! mes amis, si ç'avait été dans un autre moment, quel joli petit festin nous aurions fait pour célébrer tout ça ! Nous souperons en famille, voilà tout. »

Un petit quart d'heure plus tard, nous faisions notre entrée à l'Ours-Noir. M^me^ Catherine se jeta sur ma mère et l'embrassa tant de fois à la file qu'il était impossible de les compter.

« Ça va bien ! disait le père Strecker en se frottant les mains ; mais il faut pourtant espérer que ça aura une fin ! »

Ça eut une fin, en effet ; quand M^me^ Catherine consentit à se séparer de ma mère, elle me regarda avec attention, murmura quelques paroles à l'oreille de ma mère, profita de l'occasion pour lui déposer deux ou trois baisers sur la joue, et ce fut à mon tour d'être embrassé.

« Celui-là n'est pas un chien ! » dit l'aubergiste, en montrant mon père avec le tuyau de sa pipe.

Quand toutes les embrassades furent finies, M^me^ Catherine prit ma mère par la main et l'emmena dans sa chambre ; elles avaient tant de choses à se dire !

L'aubergiste resta à la cuisine pour surveiller le souper, et mon père lui tint compagnie. Ils occupaient les deux coins de la cheminée, à cheval sur deux chaises à dossiers de bois, et

fumant de grandes pipes de porcelaine. Ils ne parlaient pas, mais ils échangeaient de petits signes de tête.

Mon camarade me fit les honneurs de l'Ours-Noir, principalement de l'écurie et du jardin ; nous ne disions pas grand'chose mais nous étions contents d'être ensemble. Il nous suffisait, pour être heureux, de nous promener par toute la maison en nous tenant par la main.

Le couvert était mis dans une petite pièce voisine de la salle des voyageurs. Quand le souper fut servi, le père Strecker fit semblant de se fâcher parce que sa femme avait placé ma mère à côté d'elle ; il déclara que cela ne se faisait pas ; mais M^me^ Catherine lui dit que cela se ferait pour cette fois-là. Alors il se tourna du côté de mon père, et lui dit :

« Tu vois que je ne suis pas le maître chez moi ; c'est bien honteux pour un homme, mais nous nous consolerons comme nous pourrons.

— Et nous aussi, » me dit Strecker en approchant sa chaise de la mienne.

Le souper de famille me sembla très bon, et je m'expliquai facilement que le père Strecker eût un double menton. On ne parla pas bruyamment, et on ne porta point de santés.

Quand le souper fut fini, mon père resta pour fumer une pipe avec le père Strecker ; ma mère me ramena à la maison parce qu'il était déjà tard.

Le ciel était sillonné à chaque instant de grands éclairs de chaleur ; je sentais que ma tête était un peu lourde, et j'avais dans le cœur comme un fond de tristesse, sans doute parce qu'après la bonne soirée que je venais de passer, le souvenir du père Wæchter et de Marien m'était revenu tout d'un coup.

Ma mère me demanda ce que j'avais ; je lui racontai tout, et je fis bien, car elle débrouilla mes idées une à une ; et je découvris grâce à elle que, si j'étais coupable, je ne l'étais pas autant que je me l'étais imaginé. Je revins sur la résolution que j'avais prise de ne plus apprendre mes leçons sous prétexte que cela ne me servait à rien, attendu que le père Wæchter ne me les demandait pas quand je m'étais donné tant de peine à les ***perler***. Elle me dit doucement que l'on apprend pour savoir, et non pas pour faire montre de ce que l'on sait. C'était sans doute par pure bienveillance que le père Wæchter avait évité de me faire réciter ma leçon d'histoire. Voyant que ma page d'écriture n'était pas soignée, il était en droit de penser que la leçon d'histoire ne l'était pas davantage, et il avait tenu à m'épargner un affront public.

Quand je lui racontai les caprices de Marien, elle m'expliqua que les petits enfants ont beaucoup d'imagination ; qu'ils peuvent s'attacher à une poupée ou même à un battoir comme à une personne vivante ; il faut entrer dans leurs idées, ne jamais les contrarier inutilement, et surtout montrer beaucoup de patience et de complaisance. Je n'en avais peut-être pas montré assez ; je convins que je n'en avais pas montré du tout. Elle me fit voir que si Marien m'avait préféré Seckatz, c'est justement parce que Seckatz avait pris ses petites imaginations au sérieux, et n'avait pas eu l'air, un seul instant, de douter que Sophie ne fût une personne vivante, et même une belle personne.

Ma mère me promit de me réconcilier avec Marien, et moi, je lui promis, en revanche, de faire des excuses au père Wæchter.

Quand tout fut ainsi réglé, et que je vis bien clair dans mes petites affaires de conscience, mon cœur se trouva

soulagé d’un si grand poids que je m’endormis sans m’en apercevoir.

CHAPITRE XIII

GRANDE ÉMOTION DU PÈRE WÆCHTER

Cette nuit-là encore je rêvai de Krause. Il s'était caché dans le grenier à foin de l'Ours-Noir, et comme on avait découvert sa cachette, il s'était barricadé et refusait d'ouvrir. Quelqu'un, je ne sais pas qui, donnait de grands coups dans la porte ; les coups résonnaient avec un bruit de tonnerre. Ensuite, les gendarmes, en allant à la correspondance, apprirent que Krause refusait d'ouvrir la porte. Je les vis charger leurs carabines, et ils se mirent à tirer sur la lucarne. Un de leurs coups de carabine résonna d'une façon si terrible que je me réveillai en sursaut.

La pluie battait avec violence les volets de ma fenêtre, et les coups de tonnerre se succédaient presque sans interruption.

Je fus content de penser que les gendarmes ne tiraient pas sur Krause ; mais, presque aussitôt, je fus épouvanté à l'idée qu'il pouvait être dehors par un temps pareil, perdu dans un bois, ou blessé à la suite d'une chute, car c'était un grand amateur de nids d'oiseaux, ou bien gisant au fond d'un ravin ou d'une carrière. Il y avait justement plusieurs carrières abandonnées à deux ou trois lieues de Darlenheim.

Ces idées me tinrent éveillé assez tard ; cependant je finis par me rendormir. Quand je rouvris les yeux, l'orage avait cessé, le soleil traçait de grandes raies de lumière à travers les fentes des volets, et les petits oiseaux chantaient dans tous les jardins.

Je sautai brusquement à bas de mon lit, épouvanté d'avoir dormi si tard quand j'avais tant de choses à faire pour la classe du matin. Puis, mes idées se débrouillèrent, et je me souvins que c'était jeudi.

Quoique ce fût jeudi, je ne me remis pas au lit, comme je faisais d'habitude ce jour-là ; je poussai les volets, et je m'habillai promptement. J'avais promis à ma mère de faire des excuses au père Wæchter ; je voulais lui tenir parole le plus tôt possible. L'air était frais et léger, le soleil brillait gaiement, je me sentais tout heureux de vivre.

« Te voilà levé de bonne heure, me dit ma mère en souriant.

— C'est que je veux aller tout de suite chez le père Wæchter. Je ne serai pas tranquille tant que je n'y aurai pas été. »

Elle m'embrassa sans rien dire, me servit ma tasse de lait, et se mit ensuite sur le pas de la porte pour me voir partir.

Le père Wæchter était dans son jardin, tout occupé à relever les branches de houblon que l'orage avait détachées de sa tonnelle.

Quand je poussai la petite porte à claire-voie, il avança la tête, et cligna les yeux pour mieux voir ; il ne portait pas de lunettes en dehors de l'école.

« Ah ! c'est toi, Müller ! me dit-il en s'avançant de mon côté ; est-ce que tu m'apportes des nouvelles ?

— Non, monsieur Wæchter ; ma mère m'a dit qu'on n'avait aucune nouvelle, et mon père est déjà parti pour continuer à chercher.

— Eh bien, mon garçon, reprit-il doucement, qu'est-ce que je puis faire pour toi ?

— Monsieur Wæchter, lui dis-je en balbutiant, je suis venu… je suis venu…

— Je vois ce que c'est, reprit-il avec bonté ; tiens, passe par ici, viens sous la tonnelle, tu seras mieux à ton aise pour me dire ce que tu as à me dire. »

Quelle bonté de sa part ! Il savait que j'avais beaucoup d'amour-propre, et que je redoutais les moqueries de mes camarades. Si quelqu'un d'entre eux eût passé en ce moment le long de la haie, il se serait étonné de me voir avec le père Wæchter un jeudi ; il aurait deviné, rien qu'à mon attitude, que j'étais en train de demander pardon.

Quand nous fûmes sous la tonnelle, à l'abri de tous les regards, il tira une grande bouffée de sa pipe, et me dit :

« Je t'écoute.

— Monsieur Wæchter, balbutiai-je en rougissant, j'ai été très méchant hier à la classe du soir ; je viens vous dire que je le regrette et vous demander de vouloir bien l'oublier.

— Je l'oublie bien volontiers, mon pauvre garçon, d'autant plus volontiers que tu t'étais très bien conduit à la classe du matin. Cela te ferait-il trop de peine de me dire ce que tu avais, à la classe du soir, pour te montrer si têtu ? »

Je lui redis ce que j'avais déjà dit à ma mère. Pendant que je lui rapportais les explications que ma mère m'avait données, il remua la tête tout le temps, en signe d'approbation.

Quand j'eus achevé ma confession, il me demanda si c'était ma mère qui m'avait conseillé de venir le trouver, ou bien si j'y étais venu de moi-même.

« Ma mère ne m'a pas dit de venir, répondis-je avec empressement ; mais, après ce qu'elle m'a dit, j'ai bien vu qu'il le fallait, et je le lui ai promis.

— Très bien, dit-il en me regardant avec attention ; remercie Dieu tous les jours d'avoir une mère comme celle-là, une mère qui te tient lieu de conscience, en attendant que ta conscience y voie assez clair pour te dire nettement ce que tu as à faire. »

J'étais si touché de ses paroles que je crus bien faire, pour le remercier, de lui promettre que je ne recommencerais jamais !

« Ton bon cœur t'emporte trop loin, me dit-il en souriant. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'est pas sûr de pouvoir tenir. Tu n'es qu'un enfant et les hommes eux-mêmes ne peuvent pas jurer qu'ils ne retomberont pas en faute. Je te délie de ta promesse, parce que je connais les enfants ; tu retomberas en faute, sois-en sûr comme j'en suis sûr moi-même. Seulement, le souvenir de ce que tu m'as dit aujourd'hui t'empêchera, je l'espère, d'y retomber aussi souvent, et surtout de t'y entêter. On ne se corrige pas tout d'un coup, mais peu à peu, à force d'attention et d'efforts. Te voilà dans la bonne voie, il te faut désormais y marcher avec courage ; quand tu tomberas, tu en seras quitte pour te relever. Ta mère t'y aidera, et moi aussi ; et il viendra un jour où tu pourras marcher droit tout seul, sous l'œil de Dieu. »

Il avait prononcé ces dernières paroles en regardant autour de lui d'un air rêveur ; après un petit moment de silence, il se mit à rire, et me dit gaiement :

« Ainsi, mon pauvre garçon, tu avais ***perlé*** ta leçon d'histoire ?

— Ce qui s'appelle ***perlé***, répondis-je avec assurance.

— Si je l'avais su, me dit-il avec une bonhomie touchante, je te l'aurais certainement demandée ; mais tout le monde levait la main, j'ai pris au hasard. Pourrais-tu me la réciter maintenant ? »

Pour toute réponse, je me levai du banc de bois où j'étais assis, je croisai mes bras sur ma poitrine, et je lui récitai ma leçon avec une assurance et une facilité extraordinaires.

« C'est très bien, c'est parfait, en un mot, c'est ***perlé,*** me dit-il en me caressant l'épaule. Maintenant, peux-tu me réciter la leçon d'avant-hier ? »

Je fermai les yeux et je me mis à remuer les lèvres, comme font tous les écoliers quand ils cherchent à retrouver quelque chose dans leur mémoire ; mais je n'attrapais que des bribes par-ci par-là ; le reste était perdu dans un brouillard obscur. Je fus forcé d'avouer que je ne pouvais pas me rappeler cette leçon.

« Voilà, me dit le père Wæchter en riant, la différence entre ce qui est ***perlé*** et ce qui ne l'est pas. Ce qui est perlé reste à tout jamais dans la mémoire ; ta leçon d'hier, je te la redemanderai, par curiosité, dans trois mois ; je te défends de la repasser d'ici là, tu m'entends bien, tu verras dans trois mois que tu la sauras aussi bien que maintenant. Ce qui n'est

pas *perlé* une bonne fois pour toutes s'en va en lambeaux et ne profite à rien.

» Quand on a l'habitude de bien faire ce que l'on fait, on ajoute tous les jours quelque chose à son petit bagage, et l'on finit par devenir un homme instruit. Quand on bâcle, on ne retient que des rognures, et ce n'est pas avec des rognures qu'on fait une belle paire de souliers. Comprends-tu ? »

Je lui dis que je comprenais parfaitement.

« Eh bien, dit-il gaiement, c'est assez de morale pour aujourd'hui. Viens-t'en voir comme l'orage de cette nuit a couché mes pauvres fleurs. »

Le fait est que c'était une vraie pitié.

Comme nous étions arrivés au bout du jardin, je regardai par-dessus la haie, parce que, de ce côté, on a la vue des prairies et de la rivière.

Sur la rivière même, il y avait, à peu de distance l'un de l'autre, deux bateaux de tireurs de sable ; les hommes qui les montaient sondaient la rivière avec des crocs, et il y avait sur la rive beaucoup de gens qui les regardaient faire.

Le père Wæchter dit :

« Ah ! mon Dieu ! »

Et moi je fus saisi d'un frisson, car je compris tout de suite ce que cherchaient les tireurs de sable.

L'un d'entre eux s'approcha de la rive et sonda sous les saules. Tout à coup l'homme se pencha ; on voyait qu'il faisait de grands efforts, comme pour tirer de l'eau quelque chose de lourd. Tous les curieux accoururent ; il y avait une petite

langue de terre qui s'avançait dans la rivière ; elle fut tout de suite couverte de personnes qui formaient un épais rideau entre le tireur de sable et nous.

Il y eut une grande agitation dans cette foule ; tout le monde se penchait comme pour voir quelque chose de plus près.

Cette fois, le père Wæchter leva les bras au ciel, en poussant un sourd gémissement, et moi je me couvris la figure de mes deux mains.

Quand j'osai lever les yeux, le père Wæchter se retenait après un arbre, pour ne pas tomber. Il était pâle comme un mort, et il disait d'une voix égarée :

« Ah ! le pauvre enfant ! ah ! les pauvres parents ! »

Je saisis le pauvre père Wæchter par le coude, et je le forçai à s'asseoir, car il n'en pouvait plus ; je repris courage en sentant qu'il avait besoin de moi et j'eus l'idée de lui dire :

« Ce n'est peut-être pas ce que vous croyez ! »

Il me regarda d'abord comme quelqu'un qui ne comprend pas ; ensuite, il se mit à pleurer, ce qui parut lui faire du bien, et il me dit à voix basse :

« Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour croire que je me suis trompé ! »

Quoique la rivière m'inspirât pour le moment une profonde horreur, je dis au père Wæchter que j'allais descendre, pour savoir au juste… Je n'osai en dire plus long ; mais le père Wæchter me comprit bien, car il me fit un signe de la main, comme pour me prier de partir au galop.

Quand je revins, hors d'haleine, il était toujours assis à la même place, regardant la terre. Il n'osa pas tourner la tête quand je fis claquer la petite porte à claire-voie ; et moi, pour abréger son supplice, j'imaginai de crier du bout du jardin :

« Ce n'est pas cela, monsieur Wæchter ! ce n'est pas cela ! »

Il tressaillit, se redressa, et tourna la tête de mon côté. Je l'eus bientôt rejoint, et je lui expliquai de mon mieux ce que je venais d'apprendre. L'homme avait retiré de la rivière la caisse du percepteur de Brunnenwald. Des voleurs l'avaient emportée l'année précédente et l'avaient jetée à la rivière après l'avoir forcée.

Comme il vit que je le regardais avec inquiétude, il essaya de sourire, et dit

« Ah ! vraiment, ce n'est que cette caisse ?

— Oui, monsieur Wæchter, ce n'est que cette caisse.

— Cette découverte, reprit-il, est peut-être plus importante qu'on ne croit. »

Je me mépris sur le sens de ses paroles, et je lui dis :

« La caisse est vide, et elle ne pourra plus servir, car elle est toute défoncée à coups de pierres et de marteaux.

— Elle pourra servir d'indice à la justice, reprit-il avec assez d'animation… Mon Dieu ! s'écria-t-il en changeant de ton, pourvu que les voleurs ne soient pas de cette paroisse ! Oh ! non, ce serait trop affreux !

— Il n'y a pas de voleurs à Darlenheim, » lui dis-je hardiment ; car les paroles de la-mère Seckatz m'avaient vivement

frappé, quand elle avait dit, à propos de ses clefs, qu'elle craignait les farceurs et non pas les voleurs.

« Que Dieu t'entende ! » me répondit le père Wæchter en me serrant la main, comme si je venais de lui rendre un grand service.

Je m'enhardis alors jusqu'à lui dire qu'il ne devait pas rester dans son jardin tant que les hommes travailleraient sur la rivière, parce qu'il ne pourrait pas s'empêcher de les regarder et de se faire toutes sortes d'idées à propos de rien.

« Donne-moi le bras, me dit-il, je vais rentrer ; seulement, promets-moi, si tu apprends quelque chose, quoi que ce soit, de me le faire savoir tout de suite. »

Je le lui promis et je revins à la maison, pensant à tout ce qui venait d'avoir lieu.

Quand je passai devant la fenêtre de la cuisine, je vis mon camarade Strecker qui causait avec ma mère.

« Je t'attendais, me dit-il, pour t'emmener faire une promenade en voiture. Mon père va, pour ses affaires, à Brunnenwald ; il y a place pour toi dans la voiture, et ta mère veut bien que tu viennes. »

C'était un grand crève-cœur pour moi de refuser, mais je ne pouvais pas faire autrement, après m'être engagé à tenir le père Wæchter au courant de ce qui pourrait se passer. Peut-être ne se passerait-il rien ; mais si, par hasard, il se passait quelque chose !…

Ma mère n'avait pas dit à Strecker ce que j'étais allé faire chez le père Wæchter, mais moi je le lui dis, sans réserve et sans fausse honte. Il me fallait, pour expliquer un refus si extraordinaire, lui faire comprendre combien le père Wæchter

avait été bon pour moi, à propos de quoi il avait été bon, et combien il m'était impossible, après cela, de lui manquer de parole.

CHAPITRE XIV

LA BOUTEILLE DE KIRSCH

En avouant que j'étais allé faire des excuses au père Wæchter, j'avais accompli un acte de courage presque téméraire. Parmi les écoliers, quiconque s'humiliait à ce point devant le maître était traité de couard et de flagorneur. On n'admettait même pas le cas de force majeure. Tel de nous que son père avait mené par l'oreille faire amende honorable, s'en était repenti longtemps après. Mais la présence et l'approbation de ma mère m'encourageaient, et j'avais une si haute estime pour Strecker, que je n'avais pas hésité un moment à me livrer à lui, pour ainsi dire pieds et poings liés.

Strecker me dit nettement que j'avais bien fait et qu'il ne pouvait que m'approuver de tenir ma parole.

« Puisque tu ne peux pas venir avec moi, me dit-il en finissant, c'est moi qui resterai avec toi, et je te promets que nous passerons une bonne journée. Je vais prévenir mon père tout de suite, et tu vas courir chez le père Wirsing, lui dire que mon père pourra l'emmener avec lui. Il a affaire à Brunnenwald, et mon père avait été obligé de lui dire qu'il n'avait pas de place pour cette fois. Le père Wirsing ne sera pas fâché de faire la route en voiture, et mon père, je crois, ne sera pas fâché d'avoir un bon compagnon de son âge, au lieu de deux galopins comme nous. »

Comme il allait franchir le seuil de la porte, il revint sur ses pas, et me dit :

« Tu ne sais pas ce que tu devrais faire ? Tu devrais prendre tes livres avec toi, et les apporter à la maison. Nous apprendrions nos leçons ensemble, dans le grenier au foin. C'est si amusant d'apprendre ses leçons dans le foin ! La lucarne donne sur la grande route, et l'on voit plus de deux lieues de pays. Quand les gendarmes reviendront de la correspondance, nous les verrons à plus d'une demi-lieue ; nous courrons au-devant d'eux, et s'il y a des nouvelles, nous les porterons toutes fraîches au père Wæchter. »

Ma mère riait d'entendre parler un garçon qui avait la langue si bien pendue, les manières si délurées et le cœur sur la main.

« Tu peux y aller, me dit-elle.

— Est-ce qu'il ne pourrait pas rester à dîner avec nous ? demanda Strecker, qu'un premier succès avait rendu tout à fait entreprenant.

— Oui, je le lui permets, répondit ma mère, mais à une condition, c'est que toi, tu viendras souper avec nous ?

— Quelle chance ! dit Strecker d'un ton joyeux ; journée complète. Je sais que je puis promettre et que ma mère ne dira pas non. Mon père doit rentrer pour le souper ; cela fait que je n'aurai pas sur le cœur de la laisser souper toute seule. »

Là-dessus il partit au petit trot ; je fis un paquet de mes livres de leçons, et j'allai prévenir le père Wirsing.

Je le trouvai en train de mettre ses grosses bottes ; comme il était asthmatique, il soufflait très fort et il ne paraissait vraiment pas d'une humeur très joyeuse.

« Qu'est-ce que tu veux ? » me demanda-t-il brusquement.

Je ne fus ni surpris ni fâché de sa brusquerie. Il savait probablement que je lui avais pris sa place dans la voiture du père Strecker ; et il n'est pas agréable, quand on est âgé, asthmatique, et gros par-dessus le marché, de faire à pied les deux lieues qui séparent Darlenheim de Brunnenwald. D'ailleurs, j'étais trop content pour ne pas faire bonne mine aux gens les plus maussades.

Je mis cependant une certaine malice à ne pas lui répondre tout de suite, pour mieux jouir de son changement de ton quand il saurait ce que je venais lui annoncer.

« Je suis bien fâché, lui dis-je, d'avoir pris votre place dans la voiture du père Strecker !

— Et moi aussi, dit-il, en assénant un grand coup de talon pour faire entrer la botte droite.

— Mais, repris-je lentement, cela peut s'arranger ; Strecker et moi nous restons ici, et je viens vous prévenir que le père Strecker vous attend pour vous emmener.

— Tu vas prendre la goutte avec moi ! » cria le père Wirsing, devenu tout à coup aussi jovial qu'il était grognon et malplaisant une minute auparavant.

Proposer de boire la goutte à un garçon de mon âge ! c'était une si bonne plaisanterie que je me mis à rire.

La mère Wirsing ne prit pas la chose aussi gaiement, elle. La mère Wirsing avait la réputation d'être aussi avare qu'on peut l'être. Souvent, elle cachait la bouteille au kirsch, pour que son mari ne pût en boire, ni en offrir pendant son absence.

Depuis que j'étais là, je l'entendais aller et venir dans la salle à côté. Aussitôt que son mari m'offrit un petit verre, elle se montra sur la porte. Elle avait les lèvres plus pincées que d'habitude et elle me lançait des regards qui n'étaient pas tendres, absolument les regards que l'on adresse à un intrus et à un indiscret.

« Wirsing, dit-elle d'une voix aigre, j'imagine que tu ne vas pas faire boire des liqueurs à un enfant de cet âge-là.

— À cet âge-là, répondit le père Wirsing en clignant son œil gauche qui était de mon côté, je buvais mon petit verre comme un homme.

— Tu peux te vanter que cela t'a bien profité ! dit la bonne femme d'un ton sec voilà que les mains te tremblent comme si tu avais soixante ans.

— Il y a des gens à qui les mains tremblent, quoiqu'ils se vantent de n'avoir jamais touché à une bouteille de kirsch. Il y a de ces gens-là qui ne sont pas bien loin de moi, à l'heure où je parle. Leurs mains tremblent tellement, qu'ils ne peuvent toucher un saladier ou une soupière sans les mettre en pièces. »

Je compris bien ce qu'il voulait dire, et il est clair que la mère Wirsing le comprit aussi, car elle se sauva dans la salle sans souffler mot.

Le père Wirsing se mit sur une chaise pour rire à son aise.

Quand il eut bien ri, il cria :

« Femme, apporte la bouteille de kirsch et deux petits verres. »

Elle n'osa pas désobéir ; mais, après avoir déposé sur la table la bouteille et les petits verres, elle se tint debout sur le seuil de la porte, bien décidée à surveiller nos libations et à en limiter le nombre.

Je pris un des petits verres, et je le cachai derrière mon dos, en disant au père Wirsing que je ne voulais pas boire.

« Eh bien, dit-il en regardant sa femme d'un air narquois, je ne veux pas te forcer ; mais pour que le diable n'y perde rien, je boirai ta part. »

Il le fit comme il l'avait dit, et ne lâcha pas la bouteille avant d'avoir vidé deux fois son verre. Aussitôt qu'il eut déposé la bouteille sur la table, sa femme fondit dessus et courut la cacher, de peur qu'il ne me prît fantaisie de me raviser.

À ma grande surprise, le père Wirsing, au lieu de partir bien vite pour l'Ours-Noir, ôta tranquillement ses grosses bottes et sa houppelande, comme s'il allait se mettre au lit.

« Femme, dit-il en penchant la tête du côté de la salle, apporte-moi mon habit et mes souliers du dimanche il ne convient pas que je fasse honte à Strecker, ni que je m'habille en piéton pour aller en voiture.

— N'es-tu pas bien comme tu es ? lui dit sa femme, en tâchant de prendre un ton aimable qui ne lui allait guère. Regarde, il n'y a pas deux mois que j'ai remis des boutons neufs à ta houppelande, et tes bottes n'ont pas une seule pièce. Voyons, tu vas être raisonnable ! »

Tout le temps qu'elle parla, il demeura assis en manches de chemise, le bout de ses talons appuyé sur le carreau et ses deux mains sur ses genoux.

Sa figure se levait lentement du côté de sa femme et à mesure qu'elle se levait, elle prenait une expression si narquoise et si moqueuse que sa femme finit par rougir et par balbutier.

On disait que le père Wirsing était mené par sa femme, et c'était peut-être vrai ; mais depuis qu'il connaissait l'histoire du puits et des faïences cassées, il semblait décidé à prendre sa revanche. Je compris bien que si la femme rougissait et balbutiait, c'est qu'elle sentait bien qu'il avait barre sur elle.

Quand elle lui dit :

« Voyons, tu vas être raisonnable ! »

Il répondit avec un grand sang-froid :

« Je ne le crois pas. »

Et il lui fit signe d'aller lui chercher ce qu'il avait demandé.

Elle se sauva si vite que ses jupes en voltigeaient derrière elle. Elle ouvrit une armoire avec un grand fracas, et la referma avec plus de fracas encore.

Quelque chose passa devant mes yeux en me frôlant un peu. C'était l'habit du père Wirsing qu'elle avait lancé à toute volée, et qui s'abattit sur la tête et sur les épaules du bonhomme.

Presque aussitôt, ses deux souliers, lancés d'une main furieuse, roulèrent l'un par-dessus l'autre jusqu'au bout de la pièce.

Après cet acte de vigueur, la mère Wirsing referma la porte sur elle. Au lieu de se fâcher, le père Wirsing fut pris

d'un accès de fou rire. Il était si rouge et si gonflé que je crus qu'il aurait un coup de sang. Quand il eut à peu près repris sa respiration, il commença à passer lentement son habit. Mais il ne pouvait en venir à bout parce qu'il était gêné par le dossier de sa chaise, et qu'il n'osait pas se mettre debout, de peur d'attraper froid aux pieds sur le carreau ; d'ailleurs, le fou rire le reprenait par saccades et lui faisait toujours manquer l'entrée de sa manche.

Je vis que je ferais bien de venir à son secours. Je ramassai donc les deux souliers et je les posai devant lui.

« Voilà qui est très bien, me dit-il ; mais je ne puis rien sans mon chausse-pied. Donne-le-moi, il est là, pendu à côté de mon miroir à barbe. Bien, merci ! »

Il commença donc par se chausser, à grand renfort de soupirs qui me faisaient penser au soufflet du forgeron. Ensuite il enfila son habit, en se mettant tout d'un côté au passage des deux manches ; je tirai les plis du dos, sur sa demande, et quand il fut prêt à partir, il se dirigea d'abord vers la porte de la salle.

Il entr'ouvrit cette porte, s'assura que sa femme était dans la salle, et lui dit :

« Au revoir, femme ; n'importe, c'est bien heureux que mon habit et mes souliers n'aient pas été en faïence. »

Il sortit sans attendre la réponse de sa femme ; quant à moi, je sautai les trois marches d'un seul coup, dans la crainte de me trouver, si je tardais d'un instant, seul à seul avec la mère Wirsing. Cette idée me donnait la chair de poule. La bonne femme devait être furieuse, et je me figurais qu'elle m'en voulait à mort d'avoir été l'occasion et le témoin de sa déconfiture ; car c'était une vraie déconfiture.

Je ne voulais pas non plus tenir compagnie au père Wirsing jusqu'à l'Ours-Noir, parce que j'étais sûr que la mère Wirsing allait se cacher derrière son rideau pour nous voir partir ; elle aurait pu s'imaginer que je riais d'elle avec son mari, et que nous faisions des gorges chaudes de sa mésaventure.

Je le quittai donc tout de suite ; en lui disant que j'avais à passer chez les Seckatz. J'avais dit cela au hasard, simplement pour me débarrasser de lui. Maintenant, pour ne pas mentir, j'étais forcé d'y aller ; mais comme je n'avais rien de particulier à leur dire, cette démarche m'embarrassait un peu.

Tout à coup il me vint à l'idée que je me ferais bien voir de la mère Seckatz en lui racontant ce qui venait de se passer. Tout me poussait à le faire d'abord, le plaisir toujours si grand de se faire écouter quand on raconte quelque chose de drôle ; ensuite, la certitude de flatter la rancune de la mère Seckatz, qui avait, comme on dit, une dent contre sa voisine.

En toute autre occasion, je n'aurais fait qu'un saut d'une maison à l'autre, et j'aurais servi l'histoire toute chaude, sauf à réfléchir après, et à me repentir trop tard, comme il m'arrivait souvent.

Mais nous n'étions pas dans des circonstances ordinaires. Mon esprit avait été frappé de tout ce qui s'était passé depuis la veille ; je me souvins à propos de toutes mes défaillances, des bonnes résolutions que j'avais prises, de la bonté et des conseils de ma mère, qui m'avait tiré si heureusement d'une mauvaise passe.

Je fis alors une chose qui malheureusement ne m'était pas habituelle : je me demandai ce que penserait ma mère, et j'essayai de me figurer ce qu'elle me dirait quand je lui

raconterais le soir ce que j'avais dit et fait dans le cours de la journée.

D'une part, la tentation de parler était forte, de l'autre, l'appréhension de mal faire était grande.

Pour me donner le temps de réfléchir, j'entrai dans la petite ruelle qui séparait les deux maisons, et, pour me donner une contenance, je regardai dans les orties.

Le débris des faïences mises à mal par la mère Seckatz formait un joli petit tas ; mais ce n'était rien en comparaison du tas de la mère Wirsing, que Tafus avait malicieusement tiré du puits. Je me mis à rire tout seul, et je vis que je ferais bien d'aller plus loin, si je voulais réfléchir sérieusement.

Je me rappelai fort heureusement certaines paroles très simples que mon père avait souvent répétées devant moi :

« Quand on ne sait rien sur le compte des gens, on se tait ; quand on sait du mal, on se mord la langue ; quand on sait du bien, on le dit ! »

Mon père parlait toujours avec indignation des gens qui ont la langue trop longue, et qui, pour le seul plaisir de faire briller leur esprit, seraient capables de faire battre les maisons, rien que par leurs médisances.

Je revins sur mes pas, je tournai à gauche, et j'entrai dans la boutique du bourrelier, bien décidé à me taire sur « le mal » que je savais.

CHAPITRE XV

QUAND ON SAIT DU BIEN, ON LE DIT

La mère Seckatz était toute seule ; elle avait ses grandes lunettes rondes sur le nez et raccommodait des bas.

« Te voilà donc, mon petit Furet », me dit-elle avec sa bienveillance ordinaire.

C'était une des faiblesses de la mère Seckatz de confondre continuellement les noms des choses, des bêtes et même des gens.

Comme mes camarades m'avaient surnommé Musaraigne, elle m'appelait Furet. J'avais réclamé timidement deux ou trois fois, parce que le furet est, selon moi, une bête si vilaine et si déplaisante, avec ses yeux rouges et son air sournois, que cela me faisait mal au cœur d'être comparé à lui.

« Il n'y a pas déjà si grande différence, disait-elle en riant, toutes ces bêtes-là ont des nez pointus et se sauvent quand on les regarde ! Et puis, où est le mal quand on se tromperait de nom, si tout le monde sait bien ce qu'on veut dire. Si on ne commettait jamais des péchés plus gros que celui-là, il y a bel âge qu'il n'y aurait plus de prisons ni gendarmes. Mais, pour te faire plaisir, je t'appellerai Musaraigne ! »

Et elle ne manquait jamais de m'appeler Furet. Il y avait longtemps que j'en avais pris mon parti.

« Oui, madame Seckatz, lui répondis-je en la saluant poliment, me voilà je venais, en passant, dire un petit bonjour à Albert.

— Il faut, me répondit-elle, que ce soit l'odeur du cuir qui les attire comme ça ; je n'en ai jamais tant vu à la fois, même je n'en ai pas trouvé une seule chez ta mère. Ici, elles me dévorent. »

Elle se donna une bonne tape sur le front, et je compris qu'elle voulait parler des mouches.

« Cours après (cette fois elle voulait parler d'Albert, et non pas des mouches), et si tu l'attrapes, tu lui diras bonjour pour ta peine. Est-ce qu'Albert est jamais à la maison, excepté à l'heure des repas ? et encore ! Maintenant, je me demande ce que j'ai bien pu faire de mon dé. »

Je lui fis observer respectueusement qu'elle l'avait au doigt.

« Ai-je dit mon dé ? me demanda-t-elle en riant, c'est bien possible ; mais, pour sûr, je pensais à mes ciseaux. »

Et elle se mit à chercher dans les plis de son tablier.

Je forçai le chat à se lever du tabouret où il passait sa vie à dormir.

« J'aurais dû m'en douter, dit-elle quand elle vit ses ciseaux à la place que le chat venait de laisser libre. Au fait, reprit-elle, je ne sais pas pourquoi je dis que j'aurais dû m'en douter ; car, pour sûr, ce n'est pas moi qui les ai mis là, je m'en servais il n'y a pas une minute, et ce chat n'a pas bougé de la matinée. Comment expliquer cela ? Je ne puis cependant pas croire que cette bête-là soit sorcière et s'amuse à m'escamoter toutes mes affaires. Jésus, Maria, que ces mouches sont

ennuyeuses ! C'est décidément l'odeur du cuir ! Si Albert était à la maison, je dirais c'est peut-être lui ; mais Albert court les champs depuis ce matin. C'est amusant de courir les champs ; moi aussi j'aimerais à courir les champs, mais il faut que je reste ici, comme une esclave négresse, à garder la boutique et à me faire dévorer aux mouches. Sais-tu ce que c'est que ton camarade Albert ? C'est un vagabond et un paresseux, et un monsieur qui ne s'inquiète guère des autres, pourvu qu'il s'amuse et qu'il prenne du bon temps. Je te défie bien de dire le contraire. Les enfants sont tous les mêmes ; je ne dis pas cela pour toi ; et cet autre qui s'est sauvé, en a-t-on eu des nouvelles ? non ? Nous voilà bien lotis ! »

« Quand on sait du bien, on le dit ! » Ces paroles de mon père me revinrent aussitôt en mémoire.

« Madame Seckatz, lui dis-je quand elle s'arrêta pour respirer, qu'est donc devenue la selle de M. le comte d'Ordenheim, qui était pendue là, hier, après cette grande cheville ?

— Un des domestiques du château est venu la réclamer hier.

— Qui est-ce qui vous l'a dit ?

— C'est Albert qui l'a dit à son père et même le père a été bien content de n'avoir pas à la reporter lui-même, car il s'était surmené à chercher Krause, et il y a encore pas mal loin d'ici Ordenheim.

— Albert est un sournois, lui dis-je en riant ; il a dit que le domestique l'avait réclamée, mais il n'a pas dit que le domestique l'avait emportée. »

La mère Seckatz me regarda d'un air étonné, et reprit d'un ton ironique :

« Il n'avait pas besoin de le dire. Il est bien sûr que ce n'est pas la selle qui a emporté le domestique ; il faut donc bien que ce soit le domestique qui ait emporté la selle.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, m'écriai-je en frappant dans mes mains. J'étais là quand le domestique est venu, et je vais tout vous raconter. Le domestique a commencé par dire que ce n'était pas son affaire d'emporter la selle ; ensuite, quand il a su que votre mari était parti aux champs et avait consenti à perdre sa journée de travail pour rendre service à des gens affligés, il a dit : "Je ne veux pas qu'il se fatigue encore à rapporter cette selle chez nous ; c'est moi qui m'en charge." Mais Albert lui a répondu : "Puisque c'est comme cela, vous n'abîmerez pas votre jolie redingote à faire ce métier-là, c'est moi que cela regarde."

— Tu es bien sûr de ce que tu dis ? me demanda la mère Seckatz avec une figure toute réjouie.

— Oui, madame Seckatz, j'en suis bien sûr, puisque j'étais là ; c'est vous qui m'aviez envoyé chercher votre tabatière et vos clefs. Il a dit : "C'est moi que cela regarde !" Et je l'ai vu de mes yeux emporter la selle sur ses épaules, après la classe du soir. »

Elle laissa tomber ses deux mains dans son giron, et s'écria :

« Et moi qui l'ai grondé pour être rentré trop tard ! et moi qui l'ai bousculé parce qu'il avait l'air de rire en dessous ! Oh ! quelles mouches ! Vantez-vous donc après cela d'avoir de bons yeux et de connaître vos enfants. Je lui ai dit qu'il avait une mauvaise figure. Et lui, il n'a rien dit, il ne s'est pas

défendu. Je le trouvais trop docile, et je me disais, il faut qu'il se sente bien dans son tort, car d'ordinaire… Ce qui me console, reprit-elle avec feu, c'est que j'ai toujours soutenu que c'était, au fond, un brave garçon ! »

Elle venait justement de soutenir le contraire, mais je la connaissais depuis trop longtemps pour m'étonner de la voir passer brusquement d'une idée à l'idée opposée. D'ailleurs est-ce qu'il faut croire une mère, quand elle dit du mal de son fils ? Si elle en dit du mal, c'est qu'elle est sûre d'être contredite. Croyez que si elle en pensait réellement, elle n'aurait garde de le révéler aux autres. J'ai vu cela plus de cent fois dans ma vie.

« Oui, oui ! reprit-elle, j'ai toujours soutenu qu'il avait bon cœur ! »

Craignant sans doute d'avoir montré trop à nu son orgueil maternel, elle ajouta, en me regardant :

« Mais léger comme une feuille, et incapable de s'appliquer.

— Ne m'en parlez pas, dis-je à la mère Seckatz, en entrant dans ses idées pour mieux l'attraper. Hier, il a été si léger pendant la classe, il s'est si peu appliqué à sa page d'écriture et à sa leçon d'histoire, que le père Wæchter… devinez ce qu'il a dit, le père Wæchter ? »

Elle secoua la tête et me regarda avec inquiétude. Je n'eus pas le cœur de prolonger son anxiété. « Le père Wæchter a dit "Je vois que tu t'appliques autant que tu le peux, et j'en suis bien heureux. Je vois pourquoi tu t'appliques et j'en suis reconnaissant. Voilà ce que j'appelle une page soignée, et personne n'a mieux su son histoire que toi !"

— Voyez-vous ça ! s'écria la mère Seckatz en regardant le chat avec des yeux attendris. »

Pour toute réponse, le chat lui bâilla au nez, et il accompagna ce bâillement profond d'affreuses grimaces.

Pour la mettre à son aise, je fis semblant d'être très occupé à jouer avec les outils du bourrelier, sur l'établi.

« Il faut que je vous quitte, » lui dis-je au bout d'une minute.

Alors, je rangeai les outils sur l'établi, et je me levai pour partir.

« Furet, me dit-elle d'une voix mal assurée, Furet, tu es une bonne petite musaraigne ! »

Il faut savoir comprendre les gens, et lire leur pensée à travers leurs paroles. Il est évident qu'un furet est un furet, et ne pourra jamais être une musaraigne, grosse ou petite, bonne ou mauvaise. Aux yeux d'un étranger, le compliment de la mère Seckatz aurait paru un non-sens. Moi, je le comprenais et je lui en savais beaucoup de gré. En fait d'intention, il faut tenir compte aux gens bien plutôt de l'effort que du résultat. La reconnaissance de la mère Seckatz s'était traduite par un prodigieux effort de mémoire, qui avait amené sur ses lèvres le mot de musaraigne.

CHAPITRE XVI

LE GRENIER À FOIN

« Allons donc ! allons donc ! » me dit Strecker, qui m'attendait depuis longtemps sur le seuil de la porte d'entrée de l'Ours-Noir.

Il me laissa le choix des divertissements, et me demanda par où il me plairait de commencer. Comme un gourmet, je réservai pour la bonne bouche le plaisir d'apprendre nos leçons dans le grenier à foin, et je dis à Strecker que nous commencerions par où il voudrait.

Il leva les épaules, et me désigna d'un geste circulaire la cour, les écuries et le jardin.

Naturellement, ce qui me frappa le plus dans l'auberge de l'Ours-Noir, ce furent surtout les objets que je n'avais pas l'habitude de voir chez mes parents.

Il y avait d'abord la pompe qui était au moins une fois aussi haute que celle de la maison d'école, et dix fois plus dure à manœuvrer. C'est pourquoi je m'acharnai après le balancier, et, en réponse aux sarcasmes de Strecker qui me plaisantait sur ma maladresse, je déclarai que j'emplirais bien la grande auge de pierre. Strecker eut la bonté de ne pas me prendre au mot ; il se contenta de boucher avec un tampon de linge le trou d'écoulement de l'auge de pierre et me dit de pomper. Quand je fus tout en nage et que j'eus pompé de quoi remplir je ne sais combien de tonneaux, il me dit de regarder. Il n'y avait pas seulement un demi-pouce d'eau au fond de l'auge. Je ne poussai pas plus loin l'expérience.

Il y avait ensuite Phanor, qui était si drôle quand il traînait sa niche après lui ; car la niche était trop petite pour Phanor, ou Phanor était trop gros pour la niche ; on l'attachait après, comme on l'aurait attaché au premier morceau de bois venu, pour qu'il ne vînt pas se jeter comme un grand fou dans les jambes des voyageurs et des chevaux.

Il y avait les bravades des coqs sur le fumier, le berceau de jasmin devant les fenêtres de la salle à manger ; il y avait les cachettes où les poules allaient pondre ; il y avait, dans le jardin, un arbre de Judée ; Strecker me jura sur son honneur qu'il m'en donnerait de la graine, et c'est à cette condition seulement que je consentis à m'en séparer ; il y avait le hibou qui était cloué, les ailes étendues, sur la porte de la grange, et sur lequel nous nous exerçâmes à lancer des cailloux ; il y avait dans l'écurie plusieurs chevaux, que nous nous amusions à faire danser en leur faisant claquer un fouet au-dessus de la tête. Je mourais de peur en me rappelant des histoires de chevaux qui ruent et qui mordent ; mais je ne bougeais pas d'une semelle, parce que la présence de Strecker et la crainte de ses railleries me donnaient la vaillance de cacher ma poltronnerie. Il y avait, sous la remise, le vieux cabriolet dont le père Strecker ne se servait plus, et qui avait l'air d'être devenu l'ermitage d'une vieille poule grise, retirée des affaires et revenue des vanités de ce monde. La vieille poule nous tint tête un bon moment et ne céda qu'à la force. Chacun de nous, cheval et cocher tour à tour, traînait l'autre ou était traîné par lui. Il y avait à franchir une petite rigole creusée par l'eau de pluie qui dégouttait du toit de la remise. Quelle cause d'émotions délicieuses et terribles que cette simple petite rigole ! Quand on était cheval, la secousse vous démanchait les épaules ; quand on était cocher, on avait, sans verser précisément, toutes les émotions d'une personne qui verse, avec de grands

bourdonnements dans les oreilles et de grands coups de tampon dans le dos.

Voilà de ces choses que l'on ne peut pas oublier, quand bien même on vivrait mille ans. Quel être serait assez privé du sentiment du beau pour perdre jamais la mémoire de quatre magnifiques gravures d'Épinal représentant les quatre Saisons, dans la salle à manger, ou le perroquet empaillé qui, du haut d'un bahut, présidait au repas des voyageurs depuis tantôt vingt ans ?

Strecker avait cent fois raison. On ne peut pas se figurer, sans avoir passé par là, ce que c'est que d'apprendre ses leçons dans un grenier à foin. La preuve que ce plaisir est au-dessus de tous les autres, c'est que nous fûmes capables de le goûter, après tous ceux dont nous étions déjà rassasiés.

On ne commence pas tout de suite à apprendre ses leçons, bien entendu. On grimpe sur le foin aussi haut qu'on peut grimper, et on se laisse rouler sur la pente, et l'on arrive où l'on peut. Si la pente est rapide, on se laisse glisser sur le dos, les pieds les premiers, et, en un rien de temps, l'on se trouve assis sur le plancher après avoir buté des talons, ce qui vous fait frémir de la tête aux pieds. On regrimpe, soit à quatre pattes quand on est novice, soit avec les pieds seulement quand on a déjà un peu d'expérience ; rien de glissant comme le foin, aussi l'on tombe souvent sur le nez, et toujours à l'improviste, et c'est justement la finesse de la chose.

Quand la pente n'est pas trop rapide, on se met sur le ventre, et on se laisse glisser la tête en avant ; la secousse que l'on recevait par les talons, on la reçoit cette fois sur la paume

des mains ; il fait bon de relever vivement le nez, sans quoi il courrait risque de s'aplatir sur les planches.

Ensuite, on joue à cache-cache. Celui qui se cache s'enterre dans le foin jusque par-dessus la tête. Il commence à étouffer, la sueur lui vient au front, son haleine est haletante ; quelquefois il sent remuer tout près de sa figure, ou dans son dos, des bêtes inconnues, chats, souris, rats ou couleuvres ; il frissonne de la tête aux pieds, mais il ne bougerait pas pour un empire. Le chercheur arrive, on l'entend souffler, on se fait tout petit, et quelquefois il vous dégringole sur la tête, les pieds en avant.

Quand on a épuisé les joies du jeu de cache-cache au point d'être hors d'haleine, on va voir à la lucarne ce qui se passe dans la campagne, et l'on regarde les nuages, qui n'ont pas du tout le même aspect que quand on les regarde platement d'en bas.

Alors on se dit : « C'est le moment d'apprendre les leçons. » On se creuse un trou, une niche, n'importe quoi, pourvu que cela ne ressemble à aucun des endroits où l'on a l'habitude d'apprendre ses leçons. On s'y installe les jambes croisées, et l'on commence à marmotter sa leçon ; mais on est obligé de se déranger pour écarter les brins qui vous chatouillent le cou, les oreilles et les joues. On revient à son livre mais comme on est poursuivi par l'idée de savoir ce que fait le camarade dans sa niche, et comme l'on est trop bien installé pour se déranger, on ferme le livre, on prête l'oreille, et l'on s'écrie tout à coup :

« Strecker, tu dors, je t'entends ronfler d'ici.

— Pas du tout, répond Strecker ; la preuve que je ne dors pas, c'est que je ***perle***. »

Strecker se moque de nous, de prétendre qu'il ***perle***. Est-ce que c'est possible de ***perler*** quand on est si bien enfoncé dans le foin ? Non, ce n'est pas possible ; la preuve que Strecker ne perle pas, c'est qu'il reprend tout de suite la parole. Il prétend que son ami Müller ne s'est pas fait une niche si bien conditionnée que la sienne. Son ami Müller s'indigne de cette supposition. Il sort de son cabinet de travail, Strecker sort du sien ; on compare les deux cabinets, chacun défend le sien par des raisons excellentes, tandis que les raisons de son adversaire lui paraissent pitoyables. Chacun rentre dans son trou ; Müller essaye de ***perler***, il est sur le point de croire que cela va venir peu à peu ; mais au moment même où il nourrit cette espérance, il est saisi par les deux pieds, renversé en arrière, bousculé, roulé. Son premier mouvement est de se fâcher et de dire que « c'est bête », mais il finit par rire à gorge déployée. Tout à coup il cesse de rire, en songeant qu'il y a de l'inconvenance à rire si fort, tant que Krause n'est pas retrouvé ; par bonheur cet éclat de rire scandaleux n'a été entendu que de Strecker, et Strecker est discret par nature ; au besoin il le serait par intérêt, car enfin il n'est pas prouvé qu'il n'ait pas ri aussi. Pour faire plaisir à son camarade, il avoue qu'il a ri.

On se prend par le bras, on laisse les livres dans le foin, et l'on va regarder à la lucarne.

Strecker a raison, il n'y a pas au monde de plaisir comparable à celui d'apprendre ses leçons dans un grenier à foin ; mais Müller prétend, en revanche, qu'il est impossible de les y ***perler,*** et Müller n'a pas tort ; la preuve, c'est que Strecker finit par en tomber d'accord avec lui.

Comme nous regardions à la lucarne, Strecker s'écria : « Voilà les gendarmes qui reviennent de la correspondance. »

Au lieu de descendre l'échelle comme on la descend d'ordinaire, il se mit à califourchon et se laissa glisser.

Je demeurai confondu pendant qu'il riait de mon ahurissement. Il eut beau me dire que c'était bien plus facile et plus agréable, il ne put jamais me convaincre, du moins pour cette fois. Une rampe d'escalier, passe ; mais une échelle ! C'était une idée trop neuve pour moi ; j'avais besoin de m'y faire avant de me risquer.

Je descendis donc, sans fausse honte, à la manière ordinaire, et quand je l'eus rejoint, nous nous mîmes à courir du côté de la grande route pour aller à la rencontre des gendarmes. Ils arrivent au pas, nous les attendons debout, sur l'accotement de la route.

Ils marchent côte à côte, se laissant balancer au pas régulier de leurs chevaux. Ils ne parlent pas ; c'est peut-être qu'ils n'ont rien à se dire, mais cela me fait mauvais effet, et je sens que je n'oserai jamais les aborder. Mais Strecker n'est pas si timide que moi ; il s'avance dans la poussière ; je m'avance derrière lui à un pas de distance. Les gendarmes tirent la bride et les chevaux s'arrêtent.

À la question de Strecker, l'un des gendarmes, le plus grand et le plus maigre, ne répond que par un signe de tête. L'autre, celui qui a des galons sur les bras, dit que personne n'a pu leur donner des nouvelles de Krause.

Les chevaux piétinèrent et repartirent en donnant des. coups de tête. Strecker et moi, nous étions très tristes, et nous osions à peine dire un mot.

« Retournons-nous au grenier ? » me demanda-t-il d'un air distrait.

Je lui répondis que je n'en avais plus guère envie.

J'étais tout à fait désolé de ne pas avoir de meilleures nouvelles pour le père Wæchter ; je pensai cependant que, telles qu'elles étaient, il valait encore mieux les lui porter que de le laisser toute la journée dans l'attente et dans l'inquiétude.

Strecker fut de mon avis.

Comme nous passions devant chez la mère Jean, nous vîmes plusieurs personnes rassemblées près de sa porte. Dans un jour comme celui-là, la moindre chose piquait la curiosité, parce que tout le monde était en quête de nouvelles. Strecker se dirigea vers ce petit groupe, et je le suivis.

La mère Jean prétendait tenir d'une bonne femme de la campagne que Krause avait été vu sur la route de Strasbourg par un berger qui l'avait parfaitement reconnu. Malheureusement, la mère Jean n'avait pas eu la présence d'esprit de demander à cette bonne femme quel était son nom et où elle demeurait. Quelques-unes des personnes qui étaient là essayaient de faire dire à la mère Jean quelle figure avait cette bonne femme ; si elle était grande ou petite, brune, blanche ou grise. Les réponses de la mère Jean ne se ressemblaient pas d'une fois à l'autre, ce qui fit qu'un de nos voisins nous regarda en dessous, et nous dit tout bas que la mère Jean avait rêvé tout cela dans son arrière-boutique, d'où elle sortait toujours si rouge et si effarée.

Je crois qu'il avait raison, car, dans l'après-midi, la mère Jean prétendait tenir du preneur de taupes qu'il avait vu

Krause, juste dans la direction opposée à celle où le berger l'avait vu le matin.

Comme nous tournions le coin de la place, nous vîmes de loin M. le comte d'Ordenheim qui sortait du presbytère. Il causa un instant avec M. le curé ; pendant ce temps-là, le domestique que Seckatz appelait M. Chose promenait deux chevaux sur la place. Quand la porte du presbytère s'ouvrit, il s'approcha avec empressement et tint l'étrier à M. le comte, qui partit au grand trot ; le domestique remonta sur son cheval, et suivit M. le comte à vingt-cinq pas de distance.

CHAPITRE XVII

L'HABILETÉ DE STRECKER

Mon ami riait de bon cœur en voyant le domestique bondir à chaque pas sur sa selle, et il le compara à une paire de pincettes à cheval sur le dos d'une chèvre.

« Ce n'est pas tout cela, dit-il en me prenant le bras ; nous allons demander à M. le curé si M. le comte lui a apporté des nouvelles.

— Je n'oserai pas y aller, » lui dis-je en le regardant avec admiration.

Il haussa les épaules sans rien dire, et m'entraîna dans la direction du presbytère. Je le suivis, mais j'étais bien décidé à rester à la porte.

Comme nous approchions, M. le comte d'Ordenheim reparut, toujours au trot, sauta à bas de son cheval, jeta la bride au domestique, et frappa à la porte du presbytère avec la poignée de sa cravache.

Strecker s'arrêta tout court, et moi aussi. Ce fut M. le curé qui vint ouvrir. M. le comte ôta son chapeau et se mit à lui parler avec vivacité.

M. le curé réfléchit un instant, les yeux baissés, puis il releva la tête, regarda autour de lui, et, nous ayant aperçus, nous fit signe d'approcher.

M. le comte, nous dit-il, a la bonté de s'occuper de votre camarade. Il va faire écrire à tous les maires de

l'arrondissement pour les prier de faire faire des recherches. M. le comte désirerait savoir comment Krause était habillé la dernière fois que vous l'avez vu. »

Ce fut, bien entendu, Strecker qui prit la parole. M. le comte tira un joli portefeuille de sa poche de côté, et se mit à écrire sous la dictée de Strecker. Strecker ne s'embrouilla pas une seule fois. Il avait fait le portrait de Krause si ressemblant, qu'il était impossible de ne pas le reconnaître, à première vue. M. le comte dit en souriant « Voilà un gaillard bien intelligent ! » M. le curé lui rendit son sourire et déclara qu'en effet Strecker était très intelligent, et il lui posa la main sur la tête.

M. le comte repartit ; M. le curé referma sa porte, et Strecker me dit :

« Je ne sais pas pourquoi l'on prétend que M. le comte d'Ordenheim est dur et orgueilleux.

— Ma foi ! lui répondis-je, je n'en sais rien non plus.

— C'est peut-être, reprit Strecker, parce que ses domestiques le sont.

— C'est bien possible, lui répondis-je ; mais ils ne le sont pas tous. Celui qui trotte derrière lui a une mauvaise figure, et jusqu'à hier je ne pouvais pas le sentir. »

Alors je racontai à Strecker ce qui s'était passé la veille dans la boutique du bourrelier.

« Il y a du bon monde partout, voilà ce que cela prouve, dit-il en riant. »

Je trouvai sa réponse d'autant plus juste que mon père, devant moi, avait dit bien souvent la même chose.

Ce Strecker pensait à tout, et en me comparant à lui je me faisais l'effet d'un engourdi. C'est lui qui eut l'idée d'aller à la mairie ; la mairie était fermée.

« Allons chez le secrétaire ! » Le secrétaire ne savait rien, mais enfin il aurait pu savoir quelque chose. « Allons chez le garde champêtre ! » Le garde champêtre avait vu un forestier qui prétendait avoir rencontré Krause dans les bois de la Corne. Il avait dépeint Krause au garde champêtre, et le garde champêtre avait reconnu que c'était bien Krause. Malheureusement, le forestier s'était trompé de jour ; il avait vu Krause la veille de sa disparition. Nous aussi, bien sûr, nous l'avions vu ce jour-là. Par conséquent, le renseignement du forestier ou rien, c'était la même chose.

Le garde champêtre nous apprit cependant une chose que nous ne savions pas M. le comte d'Ordenheim avait beaucoup d'ouvriers occupés à refaire les fossés et les clôtures de ses bois. Il les avait tous envoyés à la recherche de Krause, en leur payant leur journée comme s'ils avaient travaillé pour lui.

Strecker et moi, nous nous regardâmes. Nous avions la même pensée : « Il y a du bon monde partout ! »

Comme nous sortions de la maison du garde champêtre, nous rencontrâmes Seckatz en compagnie des quatre frères Winkel.

Ils étaient rouges comme des coqs, leurs vêtements étaient couverts de poussière ; on voyait qu'ils venaient des bois, car ils avaient tous des grandes herbes et des chatons de noisetier à leurs bonnets.

Ils avaient voulu faire comme les hommes, et ils étaient partis à quatre heures du matin ; mais ils n'avaient pas été plus heureux que les hommes et n'avaient rien trouvé qu'une

paire de vieux souliers dans un ravin. Seulement ces souliers étaient beaucoup trop petits pour qu'on pût croire que c'étaient ceux de Krause.

Le père Wæchter était sous sa tonnelle ; sa pipe était sur la petite table de bois peinte en vert, à côté d'un livre qu'il avait apporté pour se distraire, mais qu'il ne lisait pas. Il était immobile, et semblait donner toute son attention au bourdonnement des abeilles. Il tressaillit en nous voyant ; il essaya de se lever, et retomba sur sa chaise comme épuisé, en nous disant :

« Eh bien ? »

Strecker lui raconta tout ce que nous avions vu et entendu.

Le père Wæchter se tenait le genou gauche à deux mains, et il écoutait, la tête baissée, sans faire un seul mouvement.

« Puisque tout le monde s'en mêle, dit-il, et que l'on a fouillé presque partout, il me semble que l'on pourrait concevoir quelque espérance. Je veux dire que ce ne sera peut-être pas l'épouvantable malheur auquel nous avions tous songé d'abord. Je ne voudrais pas me mettre à espérer trop vite, de peur d'être cruellement trompé ; mais il me semble, il me semble… »

Il disait cela d'un air rêveur, l'air de quelqu'un qui voudrait espérer bien plutôt qu'il n'espère réellement.

Nous nous taisions tous les trois, et cela devenait très embarrassant ; c'est Strecker qui prit la parole.

« Oui, monsieur Wæchter, dit-il avec assurance, vous avez bien raison, s'il y avait eu un malheur, on le saurait déjà ; Krause se sera tout simplement égaré, et d'un moment à l'autre nous allons apprendre qu'il est retrouvé.

» Au revoir, monsieur Wæchter, nous reviendrons dans la journée. »

« Est-ce que vraiment tu crois ?… lui demandai-je, quand nous eûmes franchi la petite barrière.

— Est-ce que vraiment je crois quoi ? me demanda-t-il, en mettant sa main en abat-jour sur ses yeux, pour regarder sur la route.

— Est-ce que tu crois vraiment que Krause se retrouvera ?

— Je n'en sais pas plus long que toi, me répondit-il en regardant toujours au loin sur la route ; mais tu vois bien que le père Wæchter n'y peut plus tenir, qu'il en tombera malade. Est-ce que je pouvais lui dire qu'il se pressait trop d'espérer ?

— Non, tu ne le pouvais pas ; tu as bien fait. Et sais-tu ce que nous devrions faire encore maintenant ? Nous devrions nous en retourner chez toi, en passant par chez les Krause. Tu dirais à la mère Krause ce que tu viens de dire au père Wæchter, et cela lui ferait peut-être du bien. »

Voyant qu'il ne me répondait pas, je le tirai par la manche ; il secoua le bras pour se débarrasser de ma main, comme s'il ne songeait pas à ce qu'il faisait. Je perdis patience, et je le tirai plus fort.

« Hein ! » s'écria-t-il comme quelqu'un que l'on réveille. Et il ajouta d'un ton distrait :

« Oui, oui, je t'ai bien entendu ; nous irons ! Voilà, reprit-il aussitôt, un troupeau de bœufs qui s'en va à Strasbourg.

— Laissons-les aller à Strasbourg, lui dis-je avec un peu d'impatience, et nous, allons où nous avons à faire.

— Je veux parler au conducteur, murmura-t-il entre ses dents. »

Au lieu d'attendre l'arrivée du troupeau, qui s'avançait à pas lents dans la poussière de la grande route, Strecker se mit à courir au-devant, et je le suivis.

Le conducteur, qui était un gros homme rougeaud et qui sentait l'eau-de-vie à dix pas, commença par se moquer de Strecker et de ses questions ; il déclara, en blasphémant, qu'il n'était pas payé par la police pour s'occuper des vagabonds et des mauvais drôles.

À la place de Strecker, je sais bien ce que j'aurais fait : j'aurais tourné le dos à ce grossier ivrogne, et j'aurais eu tort.

Strecker se mit à rire, et dit qu'on n'a pas besoin d'être payé par la police pour regarder passer le monde sur les grandes routes ; que les marchands de bœufs ont la réputation d'être de fins matois, qu'ils voient tout sans en avoir l'air, et que lui, en particulier, en pourrait dire bien long, s'il voulait s'en donner la peine. Mais personne n'est forcé de parler quand il lui plaît de se taire.

« On aime à le croire, dit le marchand de bœufs avec un ricanement grossier.

— Pour de belles bêtes, voilà de belles bêtes, reprit Strecker sans se déconcerter.

— Elles sont à vendre, répondit l'homme rougeaud d'un ton goguenard. Combien m'en donnes-tu ?

— En voilà un, dit Strecker avec un aplomb imperturbable, qui vaut mille francs comme un sou ; je m'y connais, mon père me mène à toutes les foires. »

L'homme, tout en lui lançant un regard de côté, ne put s'empêcher de grimacer un sourire ; il était flatté dans sa vanité professionnelle.

Je trouvais que nous perdions notre temps, et je tirai de nouveau Strecker par la manche ; il secoua encore une fois le bras pour me prier de le laisser tranquille.

« Seulement, dit-il au marchand, le voilà qui se déferre ; vous ferez bien de voir à cela avant d'aller plus loin ; autrement il s'estropiera. »

L'homme siffla son chien, fit arrêter ses bœufs au beau milieu de la route, et put constater par ses propres yeux que le bœuf se déferrait d'un des pieds de derrière.

Quand il se releva, tout cramoisi de l'effort qu'il avait fait pour se baisser, il demanda à Strecker s'il y avait dans le village un individu outillé pour lui ferrer son bœuf.

« Je vais vous conduire, répondit Strecker d'un ton de bonne humeur.

— Nous perdons notre temps, » lui dis-je tout bas en saisissant sa manche pour la troisième fois.

Cette fois, sans se retourner de mon côté, il me prit la main et me la serra d'une manière tellement significative que je me dis : « L'Ours-Noir a son idée. »

« Est-ce qu'il a un *travail* pour ferrer les bœufs, ton individu ? » demanda l'homme rougeaud de sa voix de rogomme.

Un *travail* est un châssis en bois, solidement fixé au sol ; les montants forment une espèce de couloir où l'on fait entrer le bœuf ; une fois entré, on l'emprisonne dans un système de sangles et de courroies, et alors il faut bien qu'il se laisse ferrer, bon gré mal gré.

« Il n'a pas de *travail*, répondit Strecker, mais mon père en a un vieux du temps que les marchands de bœufs s'arrêtaient à Darlenheim et remisaient leurs bêtes chez nous, à l'auberge de l'*Ours-Noir*. Il est encore assez solide, et justement je sais où sont les sangles. Mon père n'est pas à la maison, mais ma mère voudra bien que vous fassiez ferrer votre bœuf ; elle aime à rendre service au monde.

— Finaud ! dit l'homme rougeaud en regardant Strecker avec l'admiration d'un fripon qui trouve plus fripon que lui ; pas bête, toi ! Tu me mènes chez ton père pour que je remise mes bœufs dans son étable. Tu entends ton affaire, mon gaillard ; mais j'entends la mienne aussi. Papa n'est pas une bête non plus, oh ! que non ! »

Strecker se mit à rire.

« Plus fin que vous n'est pas bête ; mais ce plus fin-là, ce n'est pas moi, vous savez. Mon père ne s'est pas amusé à garder une étable à bœufs pour son plaisir, depuis que les bœufs vont tout d'une trotte au chemin de fer. Quand vous nous supplieriez à genoux, avec un sac de mille francs dans chaque main et deux larmes grosses comme des noix au coin des yeux, nous ne pourrions pas loger vos bêtes. Voilà tout. Ce qu'on vous offre, c'est de bon cœur ; et si le cœur ne vous en dit pas, au revoir.

— Minute ! dit l'homme rougeaud en posant le bout de son fouet sur l'épaule de Strecker ; je l'ai vu, ton camarade !

— Où ? » demanda vivement Strecker en se rapprochant de lui.

Quant à moi, je demeurai muet de saisissement, et je me mis à trembler de tous mes membres.

« Là-bas, répondit l'homme en désignant la route avec son pouce par-dessus son épaule. Il était dans une voiture traînée par deux chevaux noirs ; il avait un chapeau de soie, des gants blancs, des souliers vernis, et il fumait une pipe montée en argent. »

« Vieux scélérat ! » Voilà les mots qui me vinrent aux lèvres ; mais la prudence m'empêcha de les prononcer. Strecker répondit avec un sang-froid extraordinaire :

« Bien fâché, mon vieux, mais ce n'est pas notre Krause, à nous. Le nôtre a un chapeau de soie, mais il porte toujours un plumet tricolore avec trois plumes d'autruche, comme un tambour-major ; sa voiture est attelée de quatre chevaux blancs ; il porte des bottes à l'écuyère, et je ne l'ai jamais vu fumer que dans une pipe montée en or ; n'est-ce pas, Otto ? Je vois que nous nous sommes trompés tous les deux, et que nous ne ferons pas d'affaires ensemble. Et puis, voilà que je me souviens que mon père ne demande pas moins de cinq cents francs soixante-quinze centimes pour laisser sangler un bœuf dans son ***travail***. Ainsi, au revoir ; bien des choses à tout votre monde ! Quand vous repasserez par ici, je vous donnerai un joli coq en sucre pour votre petit dernier ; ça l'aidera à percer ses dents.

— Toi, tu me vas, tu me vas tout à fait, dit le marchand de bœufs ; foi d'honnête homme, tu t'entendras au commerce

et tu ne te laisseras pas mettre dedans. Mène-moi chez ton père, j'accepte le premier prix que tu m'as fait ; je ne m'arrangerai pas aussi bien du second. Quoique je n'aime pas à me mêler des affaires des autres, je vais te dire pour tout de bon quelque chose qui te fera peut-être plaisir. Mais, ajouta-t-il en montrant le bœuf qui était en train de se déferrer, occupons-nous d'abord de cette pauvre bête, c'est la plus à plaindre dans tout cela. »

J'étais indigné, outré de colère.

« Strecker, dis-je à demi-voix, c'est un vieux filou ; il veut faire ferrer son bœuf pour rien ; quand il aura de toi ce qu'il veut, il se moquera de nous !

— Va chercher le maréchal, me dit tranquillement Strecker, et amène-le tout de suite à la maison. »

Il n'y avait rien à répliquer quand Strecker vous donnait un ordre ; je me disposai donc à aller chercher le maréchal.

« Et retiens ta langue ! » me dit Strecker à l'oreille.

Quand le marchand de bœufs fut bien convaincu qu'on ne lui avait pas tendu un piège, il devint d'une humeur tout à fait facétieuse ; il commença par discuter en riant avec le maréchal le prix de l'opération, et ne voulut céder que quand l'autre eut rabattu quelques sous. Alors il fit le généreux et invita l'ouvrier à trinquer avec lui. L'ouvrier accepta un verre de bière ; quant à l'homme rougeaud, il affirma que tous les médecins lui avaient interdit la bière, et se fit servir un carafon d'eau-de-vie. Strecker et moi nous le regardions boire avec inquiétude ; car, à mesure qu'il buvait, il passait du rouge au cramoisi et du cramoisi au violet. À chaque instant, nous pensions le voir rouler sous la table ivre-mort, et alors nous ne

pourrions rien apprendre de lui, si toutefois il avait réellement quelque chose à nous apprendre.

Quand il se leva pour partir, il ne chancelait même pas ; ce que c'est pourtant que l'habitude ! Seulement il avait la langue très pâteuse et son humeur était deux fois plus fantasque et plus bourrue qu'auparavant.

« Et notre affaire ? lui dit Strecker avec une grande politesse.

— Aide-moi d'abord à faire sortir ces bêtes-là de la cour.

Nous l'aidâmes à faire sortir ces bêtes-là de la cour.

« Eh bien ? reprit Strecker.

— Eh bien ! répéta l'ivrogne en mettant sa tête tout de côté et en se tapant sur l'aile du nez avec l'index de la main gauche.

— Eh bien, notre affaire ! »

L'homme violet cligna l'œil gauche, répondit qu'il n'y avait rien d'écrit entre nous, qu'il ne nous connaissait pas, et il nous pria de nous mêler de ce-qui nous regardait ; mais cela en des termes que je rougirais de coucher par écrit.

Cette fois Strecker lui-même parut embarrassé ; heureusement que l'ivrogne se ravisa de lui-même et fut pris, comme le sont souvent les ivrognes, d'un accès de tendresse verbeuse ; il passa sans transition de l'excès de la réserve aux épanchements les plus intimes.

Dans le flot de ces confidences variées, je renonçai bien vite, pour ma part, à pêcher quelque chose de sensé ; Strecker, plus habile ou plus heureux que moi, avait l'air de se retrouver

au milieu de ce fouillis ; il écoutait les divagations de l'ivrogne avec une surprenante attention et avec un sérieux imperturbable.

En résumé, cet homme avait rencontré un de ces jours, il ne savait plus trop lequel, un garçon qu'il nous affirma très sérieusement avoir reconnu pour Krause en personne. Ce qui diminuait singulièrement la valeur de son affirmation, c'est qu'il n'avait jamais vu Krause de sa vie. Je lui posai l'objection ; il la résolut d'une manière très originale. Ayant tracé avec le manche de son fouet une ligne dans la poussière de la route entre lui et moi, il croisa ses deux bras sur sa poitrine et me dit : « Si tu prétends que j'ai menti, reste où tu es, et j'irai te dire deux mots ; si tu te repens de ce que tu viens de dire, passe la ligne et donne-moi ta main. »

J'avais bonne envie de me sauver du côté de Darlenheim, mais Strecker me fit franchir la ligne en me serrant vigoureusement le bras. L'ivrogne me donna une poignée de main, déclara que j'étais son meilleur ami ; sa poitrine se gonfla d'un noble orgueil, et l'écluse aux confidences, un instant fermée, se rouvrit avec impétuosité.

Quelle taille avait le garçon qu'il avait vu ? Une taille comme ci comme ça, entre les deux ; il était plutôt petit que grand, à moins cependant qu'il ne fût plutôt grand que petit ; dans tous les cas, il était parfaitement sûr que c'était l'un ou l'autre. Quel air avait-il ? Il avait l'air d'avoir mal aux dents, car il avait la figure à moitié enveloppée d'un mouchoir ; réflexion faite, il pouvait souffrir d'un mal d'oreilles aussi bien que d'un mal de dents ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait la figure à moitié cachée. Où l'avait-il vu ? À Scheuerstadt, à

moins que ce ne fût à Colmar ou à Wasselonne ; non, décidément, c'était à Scheuerstadt.

« Que faisait-il à Scheuerstadt ? demanda Strecker, poursuivant ses investigations.

— Quand tu voudras du vrai kirsch, répondit l'ivrogne avec gravité, tu n'as qu'à me dire un mot, je t'adresserai à un bon compagnon qui te servira bien, si tu lui dis que tu viens de ma part. Les gens de Scheuerstadt disent que leur fromage vaut celui de Munster, mais ce n'est pas vrai. Nous disions donc… »

Strecker reprit, avec une patience inépuisable :

« Nous parlions de ce garçon que vous avez rencontré à Scheuerstadt.

— Je n'ai pas besoin qu'on me reprenne, » dit sèchement l'ivrogne.

Ayant croisé de nouveau ses bras sur sa poitrine, il nous regarda d'un air digne et sévère ; quelque chose cependant compromettait cette dignité et cette sévérité, c'était le clignotement de ses yeux humides et le balancement de tout son corps. Je crus un moment qu'il allait encore une fois tracer sur le sol une ligne de démarcation entre lui et nous, mais il n'en fit rien.

« Il arrive à tout le monde, reprit-il avec un redoublement de sévérité, d'oublier sa limousine. Les nuits sont fraîches. J'avais oublié ma limousine, et je venais d'entrer chez un juif pour en acheter une d'occasion. Tiens, tu peux la voir, attachée entre les cornes de ce petit bœuf roux, là-bas. Comme je marchandais une limousine, la porte s'ouvre, et je vois entrer ce garçon. Il n'a pas l'air trop content en s'apercevant qu'il y

a de la compagnie » mais il entre avec son bonnet sur les yeux, sans saluer.

— Un bonnet bleu, avec des pattes en peau de chat, s'écria vivement Strecker. »

L'ivrogne le regarda en prenant un air rusé et en faisant des yeux tout petits.

« J'ai dit bonnet comme j'aurais dit chapeau, car il ne faisait pas bien clair, vu que ça se passait le soir, et que le vieux… hum ! enfin le juif dont je parle, ne se ruine pas en chandelles. On me couperait en trois morceaux devant le tribunal que je ne pourrais pas jurer que c'était un bonnet plutôt qu'une casquette. L'essentiel, c'est que ce gaillard-là n'était guère poli. Ce qui est sûr et certain, c'est qu'il avait un sac de soldat. La preuve, c'est qu'il en a tiré deux chemises et un gilet pour les vendre au…

— Au juif ! suggéra obligeamment Strecker.

— Je n'ai pas dit que c'était un juif, riposta le marchand de bœufs avec emportement. On ne doit pas faire dire aux gens ce qu'ils n'ont pas dit c'est comme cela qu'on les amène devant les tribunaux. Je n'ai pas peur des tribunaux, moi ; mais mon ami, qui n'est pas juif, pourrait aller en police correctionnelle si on savait qu'il a acheté les deux chemises, le gilet et le sac de soldat, à un polisson tout jeune, qui les avait peut-être volés.

— Quel âge à peu près donnez-vous à ce polisson ? demanda poliment Strecker.

— Il y a des polissons de tout âge, répondit le marchand de bœufs. Celui-là pouvait avoir entre cinquante-cinq et

soixante ans. Attrape ! Je parle quand je veux, et quand je ne veux pas parler, je ne parle pas.

— Vous avez bien raison, dit Strecker, c'est toujours comme cela qu'il faut faire.

— N'est-ce pas ? dit l'ivrogne en se rassérénant. Ce polisson de cinquante-cinq à soixante ans a prié et supplié mon ami, qui n'est pas juif, en lui disant qu'il avait absolument besoin d'argent pour prendre le chemin de fer, parce qu'il y avait quelqu'un de malade chez lui. Quand il a tenu son argent, la main lui tremblait, et il s'est sauvé en courant du côté de la gare, comme si tous les chiens de Scheuerstadt étaient à ses trousses-A-t-il filé sur Paris ? A-t-il filé sur Strasbourg ? Je n'en sais rien, et je ne m'en soucie guère ; tout ce que je sais, c'est que son argent ne le mènera pas bien loin ; car mon ami… qui n'est pas juif, mais qui est un vieux malin, l'a volé comme dans un bois.

» Patte-Rousse ! cria-t-il tout à coup à son chien, va-t'en là-bas, mon garçon, et empêche-moi cet imbécile de tourner à gauche. »

Cet imbécile, c'était un bœuf couleur café au lait qui, fatigué de suivre la grande route, tentait de pousser une reconnaissance dans un chemin de traverse. Il reçut pour sa peine une horrible bordée d'injures et une demi-douzaine de coups de fouet.

Ce petit incident avait changé le cours des idées du marchand de bœufs. Il nous souhaita le bonjour avec une politesse ironique, nous affirmant que notre compagnie avait cessé de lui plaire, maintenant qu'il s'était moqué de nous à cœur joie ; car il nous avait conté des histoires en l'air pour passer le temps, et il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce

qu'il avait dit, pas un mot ! Il nous pria donc de ne pas nous déranger plus longtemps pour lui ; Dieu merci ! il connaissait le chemin, et il y avait comme cela des moments où il aimait mieux être seul que de se trouver en mauvaise compagnie.

C'était, ma foi, un bien joli compliment ; mais je comptais sur Strecker, qui n'était pas endurant et qui avait la riposte très facile, pour rendre à cet ivrogne la monnaie de sa pièce. À mon grand désappointement, il n'en fit rien. Tournant vivement sur ses talons, il reprit le chemin de Darlenheim en m'entraînant par le bras.

« Nous avons joliment perdu notre temps, lui dis-je en allongeant le pas pour le suivre.

— Peut-être oui, peut-être non ! » me répondit-il d'un ton distrait. »

Et il marcha encore plus vite ; il n'y avait plus moyen d'échanger une parole.

Aux premières maisons, il ralentit le pas, et je lui dis :

« Où allons-nous ?

— Chez la mère Thann, me répondit-il.

— Pour quoi faire ? lui demandai-je avec surprise, la mère Thann n'était pas sur notre programme de la journée.

— Tu verras », me répondit-il. »

J'avais une telle confiance en lui, que je ne poussai pas plus loin mes questions.

La mère Thann filait sur le pas de sa porte.

« Entrons dans la maison, lui dit Strecker, nous avons quelque chose à vous dire.

— Jésus ! Maria ! s'écria-t-elle en levant au ciel ses pauvres vieilles mains ridées et tremblantes, est-ce qu'on l'a retrouvé ?

— Pas encore, lui dit Strecker, mais il est possible qu'on le retrouve. C'est vous qui vous occupez du ménage, chez les Krause ; savez-vous s'il y a un sac de soldat chez eux ?

— Oui, il y en a un, pendu à une cheville, derrière les planches, dans l'atelier.

— Où mettez-vous le linge et les effets de notre camarade ?

— Dans l'armoire de sapin. Hélas ! bonnes gens, comme les planches sont vides ! et tout cela était si bien rempli avant la maladie de cette pauvre femme ! Trois chemises en tout, et un gilet de rechange, rien de plus.

— Où est l'armoire ?

— Dans la chambre d'en haut.

— Je vous remercie bien, mère Thann ; je vous expliquerai une autre fois pourquoi je vous ai demandé tout cela. Pour le moment, c'est impossible, parce que je ne sais pas encore si ce que j'espère se réalisera. Mais s'il y a du nouveau, nous vous préviendrons tout de suite. Jusque-là ne parlez de rien à personne ce serait si terrible de donner une fausse joie aux pauvres parents ! »

CHAPITRE XVIII

MARIEN ET LES POIS D'AMÉRIQUE

« As-tu compris ? me demanda Strecker en souriant pendant que nous sortions de chez la mère Thann.

— Oui, j'ai compris, lui répondis-je tout émerveillé de son intelligence et de sa présence d'esprit. J'ai compris que si le sac a disparu, et les deux chemises, et le gilet, c'est Krause que le marchand de bœufs a rencontré chez son ami qui n'est pas un juif. Alors, il n'est pas mort ; alors on pourra le chercher ailleurs que dans les puits et dans la rivière. Si M. le maire de Saint-Wulfran n'avait pas écrit à M. Faber qu'il n'est pas avec les saltimbanques, j'aurais juré qu'il les avait suivis.

— Pourquoi ? » me demanda Strecker.

Je lui racontai alors ce que j'avais remarqué le soir de la représentation.

Il ne me dit rien sur le moment ; mais au bout de quelques pas, il reprit d'un ton rêveur, comme s'il se parlait à lui-même :

« Il peut les avoir suivis de loin avec l'idée de les rejoindre plus tard, quand on ne songera plus à le chercher de ce côté-là. Puisque nous passons devant chez vous, nous allons parler à ta mère, et si elle peut venir, nous l'emmènerons avec nous, parce que, si nous montions dans la chambre du père Krause pour fouiller dans l'armoire, M^me^ Krause pourrait trouver cela singulier et nous demander des explications. À moins de mentir, nous serions obligés de lui raconter ce que nous savons.

Ce serait terrible, si nous nous sommes trompés, de lui donner de l'espoir. »

Quand je vous le dis que ce Strecker pensait à tout !

Strecker mit ma mère au courant, en racontant les choses de façon à me mettre de moitié dans sa découverte ; mais je ne pouvais pas laisser passer cela sans protester. Il y eut comme une petite dispute entre nous, et je n'ai jamais vu une femme si heureuse que ma mère, quand elle nous vit nous disputer pour cela.

Pendant qu'elle s'apprêtait à partir, j'allai chercher mes pois d'Amérique pour la petite Marien.

Marien jouait dans l'atelier avec un petit chat blanc, dont on lui avait fait cadeau le matin même, Sophie était sur l'établi, les vêtements en désordre ; je me précipitai vers elle, et je me préparai à l'embrasser tendrement, malgré les affreux déboires qu'elle m'avait causés la veille.

« Ne l'embrasse pas, cria Marien ; elle est en pénitence, elle n'a pas été sage. Viens voir Blanchet ; comme il est sage, lui ! »

Je ne sais pas si Blanchet était aussi sage que sa petite maman voulait bien le dire, mais il se conduisit dans cette circonstance comme un jeune singe affolé plutôt que comme un jeune chat qui a toute sa raison. Comme je lui tendais un de mes doigts, il s'élança d'un bond, tournoya autour de ma main en courant après sa queue ; après avoir fait une dizaine de tours, il s'arrêta brusquement, se dressa sur ses pattes de derrière, et saisissant mon doigt à brassée avec ses pattes de devant, se mit à le mordiller en faisant toutes les mines d'un chien qui cherche à entamer un os à moelle.

Je sentais bien de temps en temps l'atteinte de ses petites griffes et de ses petites dents qui étaient aiguës comme des épingles, mais je feignis de prendre grand plaisir à ce jeu, et pendant ce temps-là, je jetais des regards furtifs du côté de Strecker, qui faisait semblant de flâner dans l'atelier, et s'approchait avec prudence du coin où le sac de soldat était accroché d'habitude derrière les planches.

Pendant que le chat s'acharnait sur mon doigt et que Marien le contemplait avec une indulgence toute maternelle, Strecker ôtait les planches une à une, sans bruit ; quand il fut à la dernière rangée, et qu'il enleva la planche du milieu, il devint tout rouge, et, se tournant vers moi, il me fit signe que le sac n'y était pas. Je sentis que je devenais rouge à mon tour, et une joie soudaine me fit bondir le cœur. Je pris Blanchet dans mes bras, je l'embrassai sur les deux joues, je l'accablai de compliments sur sa gentillesse, sur son intelligence, sur sa beauté, et je lui demandai d'une voix tremblante d'émotion s'il n'aimerait pas à avoir un beau collier en pois d'Amérique.

Une petite joue douce et fraîche se posa contre ma joue ; un petit bras d'enfant fut passé autour de mon cou, et Marien murmura à mon oreille que Blanchet aimerait beaucoup son papa, si son papa lui faisait un beau collier.

Strecker avait remis les planches en place sans que Marien se fût doutée de rien ; il fit quelques tours d'un pas rapide, s'arrêtant toutes les fois qu'il arrivait à la porte de l'atelier, et allongeant le cou pour voir s'il n'apercevrait pas ma mère.

À la fin, il n'y tint plus, et s'esquiva sur la pointe des pieds, en me disant :

« Attends-moi, je vais aux nouvelles ! »

J'aurais donné je ne sais quoi pour pouvoir le suivre et faire seulement une absence de quelques minutes ; mais la joue de Marien était toujours contre la mienne, son bras était toujours passé autour de mon cou, et elle riait d'un joli petit rire en voyant Blanchet qui se débattait sur le dos, les pattes en l'air, dans le creux de mes deux mains.

Je fis un effort héroïque pour résister à la tentation et je dis doucement à Marien :

« Tiens notre petit garçon pendant que je vais tirer les pois d'Amérique de ma poche. »

Elle prit Blanchet sur ses bras, et Blanchet lui caressa les joues et le nez avec le bout de sa petite queue frétillante. Marien se mit à rire de si bon cœur que je me mis à rire aussi, et Blanchet, tout surpris, nous regarda avec de grands yeux ronds. Je tirai la bouteille de ma poche, et je la mis si près du nez de Blanchet qu'il louchait en la regardant. À la vue de ce trésor sans prix, Marien cessa de rire et de bavarder : les grandes émotions sont muettes. Blanchet, remis de sa stupeur, commença à administrer des coups de pattes à la bouteille, tantôt avec la patte droite, tantôt avec la patte gauche, en penchant chaque fois la tête pour voir le résultat de ses essais.

« Nous allons rire », dis-je à Marien.

Alors, débouchant la bouteille avec mes dents, j'en versai tout le contenu sur le carreau de l'atelier. Blanchet sauta des bras de Marien, comme un tigre qui s'élance sur sa proie, et tomba au beau milieu des pois, qui se dispersèrent et se mirent à rouler dans toutes les directions.

Il les poursuivait, les rattrapait, les ramenait avec ses pattes, les mordillait avec ses quenottes, s'impatientait,

sautait en l'air, se couchait sur les pois pour les regarder de près, se relevait pour les contempler de loin : il était fou, archifou.

Un rien me faisait rire, parce que ma joie débordait ; Marien riait aux éclats, parce que les enfants s'amusent d'un rien.

Ma mère apparut sur le seuil, et se mit à sourire en voyant que Marien et moi nous ne pensions plus à la brouille de la veille.

« Tout va bien jusqu'ici, me dit-elle ; les chemises ont été emportées et le gilet aussi. Je n'ai encore osé rien dire à la pauvre mère, mais j'ai envoyé ton camarade prévenir M. Faber. Amusez-vous bien, mes enfants.

— J'aime bien Otto, il est très gentil », dit Marien.

Mon Dieu, si l'on savait combien il est doux d'être aimé d'un petit enfant, et combien il est facile de s'en faire aimer !

Comme si je n'étais pas assez récompensé de ma complaisance par la confiance ingénue et les naïves paroles de Marien, ma mère, en s'en allant, m'adressa un sourire que je n'oublierai jamais, même quand la vieillesse aura éteint ma mémoire et que j'aurai oublié tout le reste.

Quand Blanchet fut fatigué de se vautrer sur mes pois d'Amérique et de jongler avec, il sauta sur l'épaule de Marien et frotta sa joue contre la joue de sa petite maman ; il avait si bien l'air de lui parler à l'oreille et de lui confier tout bas ses secrets de petit chat, que je priai Marien de me les répéter.

Elle leva sur moi ses beaux yeux bleus où brillait un éclair de malice, et me répondit :

« Il dit que son papa lui a promis un beau collier de pois d'Amérique, et il me demande s'il l'aura bientôt pour aller le montrer à sa grand'mère. »

J'avais complètement oublié le collier ; ce fut seulement lorsque Blanchet me le réclama par l'entremise de sa petite mère que je me demandai, non sans effroi, comment on pourrait bien s'y prendre pour percer des pois d'Amérique afin de les enfiler en collier. À l'époque où mon oncle m'en avait fait cadeau, j'avais été, comme tous les enfants à qui on donne un jouet nouveau, saisi d'un violent désir de savoir ce qu'il y avait dedans. J'avais donc pris un de mes pois et j'avais essayé de l'entamer, d'abord avec mes dents, puis avec mon couteau. Mais, à ma grande surprise, ces petites boules étaient aussi sèches et aussi dures que de l'acajou. Pour avoir raison de leur résistance, j'avais été obligé de les briser au marteau.

Mon premier mouvement fut donc un mouvement de découragement et de désespoir. Marien me regardait en fronçant légèrement les sourcils ; Blanchet regardait Marien avec ses grands yeux clairs, et moi je les regardais tous les deux, furieux contre moi-même d'avoir fait une promesse imprudente, et tout près de me fâcher parce qu'on me sommait de la tenir.

Jusqu'ici, malgré les bons conseils de mon père et de ma mère, j'avais toujours manqué de la prudence nécessaire pour éviter de promettre à tort et à travers, et de l'énergie nécessaire pour tenir une fois que j'avais promis.

Cette fois encore, pour complaire à Marien et regagner complètement son amitié, j'avais manqué de prudence. Mais l'énergie qui me faisait toujours défaut au moment critique de tenir ma promesse, je fus tout surpris de la trouver cette fois

en moi-même. Pendant une demi-minute d'horrible hésitation et d'angoisse, je crus que j'allais retomber dans l'ornière habituelle, je me voyais déjà faisant des reproches à Marien, qui se mettait à pleurer comme la veille ; je me voyais déjà sortant de l'atelier, la tête basse, pour aller bouder derrière une haie. Je voyais tout cela aussi nettement que si je l'avais eu en réalité sous les yeux, et un frisson me parcourut tout entier à l'idée que je voudrais bien ne pas le faire et que je ne pourrais pas m'empêcher de le faire. C'était si terrible que mon visage prit une expression de souffrance, car Marien me dit :

« Qu'est-ce que tu as, Otto ? tu es tout blanc comme maman ; est-ce que tu vas aussi être malade ? Blanchet, embrasse-le. »

Le son de cette douce petite voix tremblante, l'éclat humide de ces yeux d'enfant levés sur les miens avec toute la candeur de l'enfance et toute la tendresse de la pitié féminine, transformèrent d'un seul coup mes pensées et mes sentiments. La force qui n'était pas en moi me vint subitement du dehors. À mon insu, les émotions puissantes des deux derniers jours avaient soulevé au fond de mon âme comme une insurrection de bons sentiments et de pensées généreuses contre mes défauts ordinaires, qui étaient devenus de vrais tyrans par la force de l'habitude. Quatre paroles de tendresse et un regard de pitié produisirent sur la légion invisible qui s'était levée dans mon âme le même effet que le bruit de la charge sur une vaillante armée, un grand tressaillement d'abord, avec la joie immense qui accompagne la certitude de vaincre au nom de la bonne cause. De mes anciennes habitudes, que j'avais toujours crues inexpugnables, il ne resta rien debout, du moins pour le moment présent. Non seulement je ne me sentis nulle envie de gronder Marien, ni d'aller bouder dans un coin, mais encore je me demandai avec

surprise si jamais pareille chose avait pu m'arriver, à moi. Dans la guerre, un premier succès suffit souvent pour donner une âme nouvelle à toute une armée ; de même, enhardi par un premier triomphe, et d'autant plus exalté que la victoire avait été plus inattendue, j'envisageai avec une confiance sans borne, le travail difficile que j'avais promis d'accomplir.

J'enlevai Marien dans mes bras, et je lui dis :

« Petite Marien, petite Marien, je ne suis pas malade ; nous allons tout de suite faire un collier à Blanchet, un beau, beau collier !

— Oh ! que ce sera joli ! » dit Marien en m'embrassant.

Quand je l'eus déposée à terre, elle ajouta, en rougissant un peu et en hésitant, comme si elle avait honte de m'adresser une demande exorbitante :

« Un collier à deux rangs ?

— À trois rangs ! à quatre rangs ! à cinq rangs ! » m'écriai-je avec le même entraînement et le même enthousiasme que met le Cid à provoquer dans un seul vers les Navarrais, les Maures et les Castillans !

Les chats sont bien heureux d'être lestes et souples, et de retomber toujours sur leurs pattes. Sans cela, Blanchet aurait couru un grand risque de se rompre le cou et de ne jamais porter le fameux collier à cinq rangs. Dans l'emportement de sa joie et de sa reconnaissance, Marien lança Blanchet dans l'espace pour sauter après moi, et me jeta ses deux bras autour du cou.

Le choc me fit reculer d'un pas, et quoique Marien ne fût pas bien lourde, je fus contraint de me courber quand elle se fut suspendue à mon cou. Blanchet roula sous l'établi parmi

les copeaux, et se mit à nous regarder d'un air défiant, après avoir secoué deux ou trois fois les oreilles.

Marien, voyant qu'elle m'étranglait, me rendit ma liberté, mais pas pour longtemps. M'ayant pris presque aussitôt par les deux mains, elle se mit à fredonner une ronde enfantine, et me contraignit à tourner avec elle. Nous tournions si vite que nous étions forcés de nous renverser un peu en arrière, les mains dans les mains, les bras tendus, les pieds rapprochés. Les cheveux d'or de Marien avaient pris leur volée et flottaient en arrière, par grandes boucles ; les cheveux follets des tempes, tout frisottés, faisaient comme un nuage léger autour de sa figure. Si sa figure n'avait pas eu une expression si mutine et si malicieuse, je crois que je n'aurais pas pu m'empêcher de la comparer à celle d'un ange.

Comme nous dansions en riant, Blanchet courait après nous quand nous étions au bout de l'atelier, mais il se sauvait sous rétabli, comme un poltron, quand nous revenions sur lui. Alors il ramenait sa queue sur ses pattes de devant, et tout son corps restait immobile, sauf sa tête qui allait et venait pour suivre nos mouvements. Il avait si bien l'air de nous reprocher notre folie, que son regard m'intimidait presque, et il me vint des scrupules d'être si gai, car enfin le grand Krause n'était pas encore retrouvé !

« Ne vous gênez pas ! » dit tout à coup une voix qui me glaça d'épouvante.

La voix n'était pourtant pas bien épouvantable, car c'était celle de Strecker. Je suppose donc que si elle m'épouvanta, c'est parce qu'elle était comme un écho des reproches de ma conscience.

Je m'arrêtai brusquement, et Marien aussi, et nous tournâmes nos regards vers la porte.

Strecker, debout sur le seuil, riait aux larmes de la belle peur qu'il nous avait faite. J'étais si penaud d'avoir été pris en flagrant délit de danser et de rire, que j'oubliai cette fine politesse dont j'étais si fier et que je rejetai, en cavalier discourtois, la faute sur ma danseuse.

« C'est Marien ! » balbutiai-je.

Et Marien balbutia à son tour :

« C'est Blanchet !

— C'est tout le monde ! » dit Strecker d'une voix sévère et caverneuse ; pour votre peine, vous allez tous venir dîner à la maison.

Il ajouta, en frappant dans ses mains :

« À la soupe ! à la soupe !

— Marien aussi ? demandai-je à l'Ours-Noir.

— Marien aussi, répondit-il, sa maman le lui permet. »

Marien devint rouge de plaisir et demanda à son tour :

« Blanchet aussi ?

— Blanchet aussi, riposta l'Ours-Noir, puisque sa maman le désire. Ne perdons pas de temps, reprit-il gaiement, la soupe refroidirait. Le papa de Blanchet va donner le bras à la maman, et moi je vais porter le petit garçon. »

Je tendais déjà la main à Marien, mais elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et dit d'un air désappointé :

« Et le collier ?

— Le collier aussi, dit Strecker en regardant autour de lui pour chercher le collier en question. Où est le collier ? »

Je lui expliquai que le collier était encore à faire, et de quels éléments il devait se composer.

« Remettons, dit-il, les pois d'Amérique dans leur bouteille, et emportons la bouteille avec nous ; nous serons mieux à la maison pour percer les pois. »

Pendant que nous ramassions les pois à nous trois, Strecker expliquait comment nous nous y prendrions. Nous nous installerions près du feu de la cuisine ; nous ferions rougir des aiguilles à tricoter, et nous percerions les pois.

« Cinq rangs ! dit Marien.

— Six rangs ! » répondit l'Ours-Noir.

J'étais distancé d'un rang dans l'estime de Marien ; mais le moyen d'être jaloux de Strecker ? D'ailleurs, s'il fournissait le feu, je fournissais les pois, et s'il promettait six rangs, il n'ajoutait qu'une rangée aux cinq que j'avais promises le premier. Mon amour-propre eût-il été réellement froissé que je devais encore de la reconnaissance à Strecker, car il me tirait d'un cruel embarras en suggérant un moyen simple et pratique auquel je n'avais pas songé.

M^me^ Strecker fit beaucoup d'amitiés à Marien et à Blanchet ; je lui en sus un gré infini, parce que je me figurais un peu que, s'ils étaient là, c'était à cause de moi. Pour la même raison, je les surveillais du coin de l'œil, me considérant comme responsable de leur conduite et de leurs manières. Marien avait l'air d'un petit oiseau effarouché, et elle ne

grignotait que du bout des dents toutes les bonnes choses que Mme Strecker mettait sur son assiette.

« Régale-toi Marien, régale-toi bien », lui disais-je d'un ton encourageant. Et je joignais l'exemple au précepte.

Si elle avait l'air d'un oiseau, elle ne mangeait guère plus qu'un oiseau, avec un petit air si discret et si bien élevé que je ne pus m'empêcher d'avoir honte de mon appétit. J'avais craint, en arrivant, d'avoir à rougir de Marien, et voilà que c'est Marien qui aurait eu le droit de rougir de moi. Mais, elle n'y songeait guère, la chère petite. Néanmoins, comme j'étais un peu mécontent de moi, je me conduisis comme les gens mécontents, et je grondai Blanchet, qui ne faisait guère honneur aux personnes qui avaient été chargées de sa première éducation.

À chaque instant, il sautait sur la table, rôdait autour du plat et mettait ses pattes dans les assiettes. Tout le monde riait, excepté moi. À la fin, je n'y tins plus, et, saisissant Blanchet par la peau du cou, je le jetai à terre en l'appelant : « Vilain matou mal élevé !

« La table n'est pas à toi, me dit Marien en rejetant sa tête en arrière, avec un geste de petite princesse.

— Non, répondis-je, assez embarrassé de ma contenance, la table n'est pas à moi, mais Blanchet est mon petit garçon.

— Il est ton petit garçon, me répondit-elle fièrement, pour que tu l'aimes, et pas pour que tu le rendes malheureux.

— Bravo, Marien ! » dit Strecker en m'allongeant un bon coup de coude dans les côtes.

J’allais peut-être me fâcher et dire quelque sottise ; mais Mme Strecker eut la bonté de détourner la conversation, ce qui me donna le temps de réfléchir et de me rappeler mes sottises de la veille. Pendant que nous causions, Blanchet, comme un bon petit chat sans rancune, sauta légèrement sur mon genou, et, grimpant après ma veste, vint tout doucement frotter sa joue contre la mienne.

Tout le monde se mit encore à rire ; mais cette fois j’eus le bon esprit de faire comme les autres, et c’est ainsi que s’opéra la réconciliation de Blanchet et de son père.

Si jamais il vous prend fantaisie de percer des pois d’Amérique avec une aiguille à tricoter rougie au feu, suivez la méthode de Strecker et non la mienne.

Mme Strecker nous avait donné deux aiguilles à tricoter très fines. Strecker était sorti en courant sans nous dire où il allait, et moi j’étais si impatient de commencer l’opération, pour briller tout de suite aux yeux de Marien, que je mis mon aiguille au feu. Quand la pointe fut toute rouge, je saisis l’aiguille par l’autre bout. Mais, si l’autre bout n’était pas rouge, il était assez chaud cependant pour me faire faire la grimace. Alors je tirai mon mouchoir, je le mis entre l’index et le pouce de la main droite, et je saisis vivement l’aiguille. Entre l’index et le pouce de la main gauche je plaçai un des pois d’Amérique, et j’approchai lentement la pointe de fer rouge. Mais les doigts enveloppés du mouchoir étaient d’une gaucherie incroyable après avoir hésité et tâtonné longtemps, j’attaquai enfin le pois d’Amérique, mais il vacillait entre mes deux doigts tremblants. Après l’avoir attaqué en plusieurs endroits sans parvenir à le percer seulement à moitié, je voulus l’assujettir en le pinçant davantage ; mais alors la chair des doigts, comprimée par la pression, débordait par-dessus le pois, et je

n'aurais pas pu l'atteindre sans me rissoler la peau et peut-être la chair.

Marien me regardait, les lèvres serrées et les sourcils froncés à force d'attention. Tout à coup elle éclata de rire en disant :

« Quelle drôle de figure tu fais, Otto ! et comme tu souffles fort ! »

Et moi qui m'étais mis dans la tête d'émerveiller Marien ! J'eus bien bonne envie de lui dire : « Ce n'est pas joli de se moquer des personnes qui se brûlent les doigts pour vous faire plaisir », mais je me retins.

À ce moment, Strecker rentra d'un air affairé. Il portait sous le bras un vieux débris de planche, et à la main une douzaine de petites branches qu'il avait coupées dans le jardin.

« Voilà l'affaire, dit-il en posant la planche sur une chaise.

— Voyons cela, » lui dis-je, espérant, je l'avoue, qu'il allait, lui aussi, passer par une série de déceptions et nous prêter à rire.

Il choisit une des petites branches et y enfonça son aiguille, au tiers de la longueur, dans le creux du centre en refoulant la moelle. Je compris tout de suite qu'il venait d'ajuster un manche à son outil, afin de ne pas se brûler les doigts de la main droite.

Mais je l'attendais à la main gauche. Il commença par mettre la pointe de son aiguille au feu, pour ne point perdre de temps ; le manche reposait doucement sur les cendres. Ensuite, il choisit une des autres branches, la regarda dans tous les sens d'un air de connaisseur, tira son couteau de sa poche, fendit la branche en deux jusqu'au quart de sa longueur, et

introduisit adroitement un pois d'Amérique dans la fente ; le-bois, qui était vert et souple, se referma sur le pois, qui se trouva pris comme entre deux pinces.

Les jaloux font toujours des objections, et en ce moment-là j'étais jaloux de lui :

« Le pois glissera et tombera quand tu appuieras dessus », lui dis-je d'un air de supériorité.

Pour toute réponse, il retira son aiguille du feu, mit sa pince de bois sur la planche, et perça le pois d'outre en outre, le temps de compter jusqu'à trois.

« Et d'un ! » dit-il en approchant le pois de son œil, pour voir s'il était bien percé.

Il était si bien percé que Marien l'enfila sans difficulté.

Ma jalousie de tout à l'heure se transforma en une admiration profonde. Le temps d'ajuster mes outils à mon tour, il avait déjà percé une demi-douzaine de pois.

CHAPITRE XIX

DERRIÈRE LA TANNERIE

Pendant que nous percions comme des perceurs de profession, Seckatz entra avec les deux Winkel.

« Quoi de nouveau ? demanda Strecker en continuant ses opérations.

— Rien, répondit Seckatz, sinon que M. Faber vient de partir dans son cabriolet sur la route de Scheuerstadt ; il avait l'air joliment pressé. »

Strecker me lança en dessous un regard d'intelligence, et moi je rougis d'orgueil à l'idée que lui et moi nous étions les seuls garçons du village à connaître le grand secret. Les trois nouveaux arrivants, après nous avoir regardés travailler pendant quelques minutes, témoignèrent le désir de travailler un peu aussi ; ce fut Seckatz qui me relaya et le plus jeune des Winkel qui prit la place de Strecker ; le grand Winkel resta à les regarder en sifflant, les mains dans ses poches.

Strecker s'en alla prendre l'air au jardin ; je le suivis aussitôt et je lui dis :

« Je viens seulement de songer que j'ai fait une grosse sottise.

— Laquelle donc, Musaraigne ? me demanda-t-il en souriant.

— J'avais promis au père Wæchter de lui dire tout ce qui arriverait, et je l'ai oublié ; il faut que j'y coure.

— Ce n'est pas la peine, j'ai prévenu le père Wæchter en revenant de chez M. Faber.

— C'est moi qui aurais dû le faire, lui dis-je, j'avais promis.

— Toi ou moi, est-ce que ce n'est pas la même chose ? me répondit-il en me passant affectueusement le bras pardessus le cou et les épaules. J'ai dit au père Wæchter que nous venions de trouver cela à nous deux et que je venais à ta place parce que tu gardais la petite Marien. Est-ce que je n'ai pas bien fait ?

— Tu fais toujours bien ! m'écriai-je dans un accès de sincère enthousiasme.

— Excepté quand je fais mal, reprit-il en riant.

— Je voudrais bien te ressembler », lui dis-je d'une voix tremblante.

Il cessa de rire et regarda devant lui sans me répondre. Au bout d'un instant, il me dit :

« Rentrons, on va croire que nous faisons des cachotteries. »

Et nous rentrâmes bras dessus, bras dessous.

Comme nous finissions de souper, le père de Strecker vint chez nous. Il avait rencontré à Brunnenwald un homme de Saint-Wulfran qui avait assisté la veille à une représentation des saltimbanques. Krause n'était pas avec eux, et même leur troupe, au lieu de s'accroître, avait diminué. Le pitre les avait quittés, parce qu'il était devenu difficile sur la nourriture et ambitieux-On le soupçonnait de vouloir s'établir saltimbanque ou arracheur de dents pour son propre compte. La

grosse caisse de la troupe disait tenir de bonne source que le pitre avait fait un héritage et qu'il allait se marier.

M. Faber n'était pas encore revenu de Scheuerstadt quand je montai me coucher, après que le père Strecker eut emmené son garçon.

Le lendemain matin, quand j'allai à l'école, tout le village savait que Krause n'était pas mort ; notre secret n'en était plus un. M. Faber avait retrouvé le juif et rapporté le sac, qui fut reconnu par le père Krause. Les deux chemises et le gilet avaient disparu. Les gens de la gare avaient bien remarqué un garçon qui avait la tête enveloppée d'un mouchoir, mais ils ne savaient pas dans quelle direction il était parti.

Les hommes de Darlenheim cessèrent de faire des battues et tout rentra à peu près dans le calme ordinaire. À l'école, nous n'étions plus si sages que le premier jour, mais nous l'étions beaucoup plus qu'auparavant, c'est une justice à nous rendre. Il y en avait encore beaucoup qui ***perlaient***, mais quelques-uns revenaient à leurs anciennes habitudes, et Strecker était souvent forcé de mettre le holà ! Moi, je continuais résolument à ***perler***, un peu pour faire plaisir au père Wæchter qui avait été bon pour moi, et beaucoup pour me rendre digne de l'amitié de Strecker qui, lui, ***perlait*** avec acharnement.

Je remarquai alors plusieurs choses que j'ai souvent remarquées depuis, dans la vie du monde. Par exemple, quand une situation se prolonge, si touchante et si dramatique qu'elle soit, l'attention du public se fatigue, et son intérêt s'émousse. Plusieurs personnes de Darlenheim se trouvèrent dans cette situation d'esprit ; pendant que M. Faber, M. le curé et M. le comte d'Ordenheim écrivaient de tous les côtés, bien des gens évitaient de rencontrer le père Krause, parce

qu'ils ne savaient que lui dire, et que sa présence les embarrassait. Le père Klaas, plus franc ou plus brutal que les autres, dit un jour à la brasserie, devant témoins : « On doit désirer que tout ça finisse d'une façon ou d'une autre. C'est ennuyeux d'entendre toujours parler de la même chose. Nos femmes ne sont plus supportables avec leurs "Hélas !" et les "Jésus ! Maria !" qu'elles poussent à tout bout de champ, en faisant des yeux tout blancs à force de les lever au ciel. Si ce mauvais drôle se retrouve, tant mieux ! S'il est mort, la perte n'est pas grande ; dans tous les cas, plus tôt on le saura, mieux ça vaudra. Tel que ça est, ça n'est pas tenable ! »

Parmi les témoins de cette scène, les uns levèrent les épaules sans rien dire, les autres tournèrent le dos ; deux ou trois approuvèrent du bonnet ; ce qui fit que le père Strecker se leva, tout rouge d'indignation, et traita le père Klaas du haut en bas, sans que l'autre osât souffler mot. Mais il se dédommagea bien quand le père Strecker eut tourné les talons.

Toutes les femmes donnèrent raison au père Strecker ; elles étaient bien plus acharnées que les hommes à espérer et plus disposées à continuer aux pauvres parents leurs témoignages d'intérêt. Je suis fier de pouvoir dire que ma mère ne se démentit pas un seul instant.

Klaas, le cadet, louchait abominablement, et il avait une joue bien plus grosse que l'autre, ce qui fait qu'il n'était guère joli à regarder ; mais je l'avais toujours vu comme cela, et je n'y faisais pas attention. D'ailleurs, ce n'était pas sa faute, et ç'aurait été bien vilain de ma part de lui en faire un reproche.

Quand son père tint le vilain propos que le père Strecker avait si vertement relevé, je commençai à trouver que Klaas cadet était très laid, et quand il dit lui-même en pleine cour que l'on faisait bien du bruit pour pas grand'chose, que les

parents de Krause étaient bien débarrassés, et l'école et la paroisse aussi, j'éprouvai une violente démangeaison de lui appliquer un bon coup de poing sur la joue gauche, pour la rendre aussi grosse que la joue droite.

On dit communément qu'il n'y a que le premier pas qui coûte ; ce qu'on dit du premier pas est bien vrai aussi du premier coup de poing. Je ne m'étais encore jamais battu sérieusement, et je ne savais pas comment m'y prendre pour commencer.

Comme Klaas cadet était taquin de son naturel et qu'il voyait qu'il faisait de la peine à beaucoup d'entre nous, il se faisait un méchant plaisir de tomber sur Krause, sur ses parents, sur sa petite sœur et sur ses amis.

Un jour qu'il ne croyait pas Strecker à portée de l'entendre, il recommença ses méchancetés.

« Répète-le voir ! » lui dit Strecker en lui approchant son poing fermé de la mâchoire.

Klaas cadet ne brillait pas par le courage. Il grogna je ne sais quoi entre ses dents, mais il n'osa pas répéter ce qu'il avait dit.

Quand Strecker se fut éloigné, il crut pouvoir prendre sa revanche, et se mit à dire sur son compte et sur celui de ses parents des choses si vilaines et si grossières que je lui ordonnai de se taire.

Il devint blême de rage, et me demanda, en faisant étinceler son bon œil, si j'avais envie de me faire « mettre le museau en compote ».

Je suppose que j'avais les nerfs irrités par l'incertitude où nous étions sur le sort de notre camarade ; je suppose aussi

que les grossières injures adressées à mon idole m'avaient excité au point de changer d'un seul coup ma timidité naturelle en une audace téméraire. Tout ce que je sais, c'est que je me mis à rire, et, croisant mes deux bras sur ma poitrine pour montrer à Klaas que je ne voulais pas commencer l'attaque, je marchai sur lui à petits pas, la figure en avant. Quand ma figure fut près de la sienne, il roula des yeux hagards, et quand mes bras effleurèrent sa poitrine, il recula pas à pas d'un air inquiet.

« Eh bien, lui dis-je en ricanant, le voilà, mon museau ! je te défie de le mettre en compote.

— À la tannerie ! » crièrent quelques voix.

J'eus regret alors de ce que je venais de faire, mais il était trop tard.

« Je lui pardonne, dis-je en me tournant vers les camarades, s'il vient faire des excuses à Strecker. »

Klaas était devenu tout blanc, et il ne pouvait pas parler. J'avais réellement pitié de lui, mais nos camarades étaient sans pitié. Le frère de Klaas lui défendit de faire des excuses, et nous allâmes derrière la tannerie.

« Tu as fait là un joli coup ! » me disais-je en me rendant à la tannerie ; et je pensais à tout ce que j'avais entendu dire à mon père et à ma mère sur les garçons qui se battent pour un oui ou pour un non. Je ne pouvais cependant, tout au fond de mon âme, m'empêcher de me réjouir en sentant que je n'avais pas peur, et j'étourdissais mes remords en me répétant tout le long du chemin : « Je ne pouvais pas laisser insulter mon camarade. »

Klaas cadet avait l'air plus solide qu'il ne l'était réellement. Au lieu de parer les coups de poing qu'il me portait, je le saisis à bras-le-corps, et comme il était faible de jarrets, je le fis rouler par terre en un clin d'œil. Je lui tendis la main pour l'aider à se relever, mais il me prit en traître et m'allongea un coup de poing si violent que je vis d'abord des flammes semblables aux reflets d'une lanterne de diligence, puis des points ronds semblables à des yeux de chat dans la nuit. Je fus étourdi de ce coup inattendu, et je demeurai une bonne demi-minute sans rien y comprendre. Pendant ce temps-là, Klaas cadet se sauvait avec son frère, au milieu des huées et des horions, et j'entendais voltiger autour de mes oreilles le terrible mot de *quarantaine !*

Mes camarades m'entouraient, me serraient les mains, et me proposaient toutes sortes de remèdes pour mon œil poché. Avais-je réellement l'œil poché ? C'est bien possible après tout, mais pour le moment j'étais tout entier à cette idée : « Tu as fait ton tour derrière la tannerie, et ce n'est que cela ! »

J'aurais voulu que Strecker ne sût rien de mon affaire, pour n'avoir pas à lui répéter ce que Klaas cadet avait dit de lui ; mais il en fut bien vite informé de plusieurs côtés à la fois. Il ne me dit pas s'il était content ou mécontent de ma conduite, mais je vis qu'il était très ému, lui qui ne s'émouvait pas facilement. Il était venu à ma rencontre, et m'emmena toujours courant à la petite fontaine où j'avais conduit Marien pour lui laver les yeux, le jour où elle avait pleuré. Pendant qu'il me bassinait l'œil, presque tous nos camarades nous entouraient et me faisaient compliment sur ma première affaire.

Mais ce qui me faisait bondir le cœur d'une joie presque folle, c'était de voir l'empressement, l'inquiétude, la

tendresse, et jusqu'aux petits soins de celui que j'aimais et que j'admirais de tout mon cœur. Il me sembla que je venais de faire un pas de plus vers lui ; en me reconduisant à la maison, il me dit des choses qui m'entrèrent profondément dans le cœur, et qui, depuis, Dieu merci ! n'en sont jamais sorties. Quand je recherche dans ma mémoire les paroles qu'il m'adressait alors je trouve qu'elles n'ont rien d'extraordinaire par elles-mêmes, mais comme chacun le sait, c'est le ton qui fait la chanson.

Ma mère ne me dit rien de mon escapade ; je voyais bien qu'elle n'était pas trop contente, mais cela-ne l'empêchait pas de se donner beaucoup de mouvement pour soigner ce malheureux œil, qui s'était mis à gonfler et qui me semblait d'une lourdeur énorme. Mon père ne me dit rien non plus ; mais je crus deviner, à un je ne sais quoi, qu'il n'était pas aussi mécontent que ma mère.

CHAPITRE XX

UNE COALITION DE BRAVES GENS

On dit que le temps est l'étoffe de la vie ; je le veux bien, mais il faut convenir que c'est une singulière étoffe, et qu'il est bien difficile de la mesurer à l'aune. Comme je continuais à ***perler*** et que je passais tous mes moments de loisir avec Strecker et avec la bonne petite Marien, le temps me paraissait très court. Quand je regardais en arrière et quand je pensais que nous ne savions encore rien sur Krause, le temps me paraissait très long.

M. le comte d'Ordenheim se donnait beaucoup de mouvement ; nous voyions cela surtout aux allées et venues de notre ancien ennemi le domestique ; mais toutes ces allées et venues ne nous apprenaient rien de nouveau, et c'est cela qui nous impatientait.

Les hommes complotaient entre eux, mais on ne nous disait rien. C'est probablement parce qu'il n'y avait rien à dire ; mais je ne le prenais pas comme cela, et, oubliant que je n'étais qu'un enfant léger et indiscret, j'en voulais aux hommes en général et un peu à mon père en particulier de ne pas satisfaire ma curiosité. D'autant plus que ma curiosité me semblait bien légitime : n'était-ce pas Strecker et moi qui avions éventé l'affaire du sac et des chemises ?

Les premiers jours, le père de Krause passait son temps à tourner autour de sa femme, ne sachant que faire de ses mains, ou bien il s'en allait faire les cent tours au jardin, ou bien il allait regarder de tous les côtés sur les chemins pour voir s'il découvrirait quelque chose. À peine sorti, il rentrait

presque en courant, dans l'espoir de trouver du nouveau à la maison. Il dépérissait à vue d'œil.

Alors, ma mère et mon père tinrent conseil et décidèrent qu'il fallait trouver moyen de l'occuper pour l'empêcher de songer toujours à ce qui lui rongeait le cœur.

Quand ils eurent décidé ce qu'il y avait à faire, ils ne perdirent pas de temps et parlèrent aux amis. Dès le lendemain, le père Krause eut tant d'ouvrage et d'ouvrage pressé qu'il ne savait plus où donner de la tête. Le père Strecker s'était souvenu subitement qu'il avait besoin d'un garde-manger ; le père Wirsing, en dépit des lamentations de sa femme, se commanda une niche à chien, et M. Faber un pigeonnier, sans compter les planches d'armoire de la mère Seckatz, qui avaient toutes besoin d'être rabotées.

Mon œil passait du noir au bleu, du bleu au vert, du vert au jaune soufre. Je n'étais point du tout pressé de le voir guérir, car j'étais aussi fier de ma contusion qu'un brave soldat peut l'être d'une vraie blessure.

Un soir que je ***perlais*** près de la fenêtre, après souper, le père Krause entra brusquement, se jeta sur une chaise d'un air abattu, et dit à mon père :

« Müller, c'est la fin de la fin !

— Est-ce que tu as de mauvaises nouvelles de ton garçon ? lui demanda mon père en lui prenant la main dans les siennes.

— Rien de ce côté-là, répondit le pauvre père avec un gémissement ; mais je viens de recevoir la visite du vieil Isaac Schmuzzer. Je lui dois soixante-cinq francs, et j'avais oublié, au milieu de tout cela, que l'échéance est après-demain. Tu le

connais comme moi : quand on est dans ses griffes, on n'en peut plus sortir. Il m'a prévenu qu'il voulait être payé, et qu'il ferait vendre tout, même le lit de ma pauvre malade.

— Soixante-cinq francs ! dit mon père en se passant la main sur le front, c'est une somme. N'importe, si je l'avais, je te la prêterais tout de suite, mais je ne l'ai pas. Je n'aurai un peu d'argent qu'à la fin du mois, pour un payement.

— Que faire ? demanda le père Krause en regardant mon père avec des yeux suppliants.

— Tu penses bien, lui dit mon père, que je ne vais pas te laisser dans l'embarras. Retourne chez toi et laisse-moi arranger cela ! »

Quand il fut parti, ma mère dit à mon père :

« Je sais un moyen.

— Voyons ton moyen.

— C'est demain le jour où Schirmer fait sa tournée de nos côtés. Il faut que toutes les bonnes femmes de Darlenheim fassent la revue des coffres, des armoires et des commodes. On a toujours un tas de vieilleries que l'on garde, on ne sait pas pourquoi. Chacune fera son tas ; il faut que Schirmer emporte une charretée de vieilles choses, et qu'il nous laisse de l'argent à la place. »

Le soir même, toutes les bonnes femmes de Darlenheim firent la chasse aux vieilleries. Les plus pauvres trouvèrent quelque chose à donner ; et il y eut une grande émulation d'amour-propre surtout entre les plus riches.

Le lendemain, les plus paresseuses étaient levées avant le jour, et comme Schirmer n'aimait pas à attendre, les tas

étaient tout prêts devant les portes. Avant l'heure de l'école, tous les élèves du père Wæchter avaient déjà fait plusieurs fois le tour du village pour visiter les tas. Le plus curieux de tous était celui de la mère Seckatz. Tout le monde riait en le voyant, et elle riait plus fort que les autres, en disant qu'elle jouait à qui perd gagne. En faisant son branle-bas, elle avait retrouvé une foule de choses qu'elle croyait perdues depuis longtemps et dont elle avait fait son deuil.

Le domestique myope, qui était venu faire une commission, demeura bouche béante, et demanda ce que tout cela voulait dire, et si tout le village déménageait.

« C'est aujourd'hui la foire aux loques, lui répondit le père Strecker ; aussi, mon vieux, si vous avez des emplettes à faire, voilà une bonne occasion ; seulement, vous ferez bien de vous dépêcher parce que Schirmer va emporter tout cela. »

Au sortir de la classe du matin, toute l'école se précipita vers le village, comme une bande de moineaux effarouchés.

Schirmer n'avait pas encore fait son apparition ; quelle chance ! Les plus impatients se postèrent sur la route pour le guetter, les autres recommencèrent la visite des tas.

M. le comte et M^me^ la comtesse d'Ordenheim étaient arrêtés devant la maison des Seckatz avec M. le curé, qui était tout rouge de plaisir en voyant ses paroissiens si charitables. Un cercle de curieux se tenait respectueusement à distance.

« Est-ce que cet objet est à vendre ? » demanda M^me^ la comtesse en touchant du bout de son ombrelle un vieux bahut tout disloqué.

La mère Seckatz fit une espèce de révérence, et le père Seckatz se mit à rire.

« Ce n'est qu'une ruine, dit-il en manière d'apologie, mais la vieille tient à s'en débarrasser ; on ne peut rien mettre là dedans, et cela tient de la place. Si Schirmer ne veut pas en donner une pièce de cinq sous, on peut toujours brûler ça pour en finir une bonne fois.

— Je vous en offre vingt francs », dit Madame la comtesse.

Le cercle des curieux se resserra et ces deux mots magiques « Vingt francs »! passèrent du premier rang aux spectateurs les plus éloignés. Les gens faisaient des yeux ronds et regardaient le vieux bahut disloqué, pour tâcher d'y trouver quelque chose d'extraordinaire. Mais on avait beau regarder, le bahut était une vilaine pièce, il n'y a pas à dire le contraire.

La mère Wirsing, qui était aux écoutes, se rapprocha vivement de la mère Seckatz, et lui dit :

« Voilà une bonne affaire pour vous, ma voisine.

— Voilà une bonne affaire pour les Krause, répondit la mère Seckatz. Ce qui est donné est donné. J'ai offert le bahut tel qu'il était ; s'il vaut vingt francs, tant mieux ! »

C'était une bien brave femme que la mère Seckatz.

Le bahut disparut de l'étalage, parce que la mère Seckatz tenait à le faire reluire avant de le livrer.

M. le comte tira une pièce d'or de son porte-monnaie et la tendit au père Seckatz, qui la reçut en riant. Comme M. le comte et M^me^ la comtesse poursuivaient leur promenade, qui avait l'air de les amuser, les gamins continuèrent à les suivre de loin. Il paraît que M^me^ la comtesse aimait bien les vieilleries, car je la vis acheter très cher des faïences enluminées dont je n'aurais pas donné cinq sous. Peut-être était-ce une

manière délicate de prendre part à la charité commune sans avoir l'air.

CHAPITRE XXI

LE SECRET DU MONSIEUR

Nous voilà pourtant au jeudi ! Le temps me paraît toujours une étoffe aussi difficile à mesurer. Je me dis en m'éveillant « Déjà jeudi ! » Et, en ruminant dans mon lit avant de me lever, je trouve que jeudi dernier est à un siècle de distance.

Schmuzzer a été payé rubis sur l'ongle, et les Krause sont tranquilles de ce côté. Schirmer a laissé pas loin de cent francs de bon argent en échange de tous les tas ; et il faut croire qu'il n'a pas regretté ses cent francs, car il riait tout le temps dans sa barbe rousse. En ôtant les soixante-cinq francs de Schmuzzer, il reste encore une jolie petite somme, à cause des achats de M^me^ la comtesse. Mon père appelle cela un fonds de réserve, parce que, quand on saura où est Krause, il faudra que son père ait de l'argent tout prêt pour l'aller chercher.

Le père Wæchter est très content de moi ; il l'a dit à mon père. Mes camarades m'estiment pour m'être fait pocher l'œil. Strecker ne m'appelle plus Musaraigne, il me dit « Mon vieux ! » ; Marien m'assure qu'elle se mariera avec moi un de ces jours ; c'est une manière à elle de dire que nous sommes bons amis ; Blanchet me fait beaucoup d'avances quand j'arrive et me reconduit un bon bout de chemin quand je pars. Mes ennemis sont couverts de confusion, j'entends par mes ennemis l'effroyable Sophie et ce traître de Klaas. Sophie, dépouillée de ses nippes et de son prestige, est redevenue un vulgaire battoir. Klaas prend un autre chemin quand il me voit venir c'est un éclatant hommage rendu à ma valeur. En vainqueur généreux, j'ai obtenu, grâce à l'influence de Strecker,

qu'on ne le mît pas en ***quarantaine***, comme on l'en avait menacé. Je me complais, sans fausse modestie, dans la vue de ma propre générosité. Et puis mon père s'est réconcilié avec le père Strecker, et puis il me semble que presque tout le monde est bon dans notre petit Darlenheim ; décidément la vie est une belle chose !

La journée avait été douce et tiède, un joli soleil de printemps inondait la campagne de sa lumière claire et gaie ; les primevères et les violettes se montraient le long des talus, dans les herbes ; une bonne odeur montait de la terre humide, et les petits oiseaux chantaient dans tous les arbres et dans tous les buissons.

Ma foi ! tout cela me monta à la tête, et je m'oubliai jusqu'à siffler comme un merle. Et comment n'aurais-je pas sifflé dans le joli sentier que je suivais tout seul, avec la perspective de trouver Strecker au bout, et de souper à l'***Ours-Noir,*** avec mon père et ma mère, qui devaient nous rejoindre plus tard.

Tout à coup je cessai de siffler ; je venais de m'apercevoir que je n'étais plus seul dans le sentier. Il y avait quelqu'un d'assis sur le talus. Je ne voyais pas la personne elle-même, mais je voyais son ombre que le soleil dessinait sur le sentier au milieu de la dentelle légère des buissons incomplètement couverts de feuilles.

En entendant mon pas qui résonnait sur les cailloux, la personne qui était assise se leva brusquement, et moi je partis d'un grand éclat de rire en voyant qui c'était. Ce n'était que « le Monsieur »!

Le Monsieur était un pauvre idiot sans famille, et dont n'ai jamais su le vrai nom, à supposer qu'il en eût un. Il

mendiait dans trois ou quatre paroisses, et, à part quelques polissons qui abusaient de son innocence et de sa poltronnerie, on était généralement bon pour lui. C'était un grand gaillard de vingt-cinq ans environ, grand et fort comme un cuirassier, et timide comme une poule. Sur ce corps d'athlète, il y avait une petite tête d'enfant de six ans, toute plate par derrière, avec des yeux troubles, un front bas et déprimé, et un sourire charmant de grâce et de naïveté.

Quand le Monsieur vit que ce n'était que moi, il se mit à rire, c'est-à-dire à glousser, car c'était sa manière de rire.

« Oh ! oh ! me dit-il, tu l'as tapé ! Et il fit la pantomime de terrasser quelqu'un.

— Qui ça ? lui demandai-je tout surpris.

— Klaas ; oh ! oh ! oh ! il me tape, lui, quand il me rencontre. Je ne lui ai jamais rien fait, moi. Mais toi, tu l'as tapé. »

Et il répéta à plusieurs reprises, au milieu d'une grande quantité de gloussements d'admiration :

« Sapristi, toi, tu l'as tapé ! »

Il faut que notre petite vanité soit furieusement avide d'admiration, puisque l'admiration d'un pauvre idiot me fit rougir de plaisir.

« Qui est-ce qui t'a raconté cela ? demandai-je en riant au Monsieur.

— Je l'ai vu, me dit-il, je l'ai vu, par-dessus le mur de la tannerie. Je regardais faire des mottes. J'ai entendu du bruit. J'ai grimpé à l'échelle. Oh ! comme tu l'as tapé ! »

Sa figure exprimait une jubilation profonde, pendant qu'il répétait à satiété le mot *taper*, sur lequel il appuyait avec emphase !

« C'est bon, ajouta-t-il en prenant un air confidentiel. Toi, tu l'as tapé, mais moi je sais un secret. »

Je m'étonnais qu'il n'eût pas encore enfourché ce dada. Quand on avait sa confiance, il vous contait en grand mystère ce qu'il appelait des secrets ; par exemple que le coq des Wirsing avait pondu trois œufs de Pâques ; que la mère Jean allait se marier avec le fossoyeur ; qu'il y avait beaucoup de monde dans la diligence d'hier soir.

« Bon, bon, lui dis-je en riant, je les connais, tes secrets ; laisse-moi partir, je suis pressé.

— Un grand secret ! me dit-il en regardant à droite et à gauche. Tu sais bien, le grand Krause… »

Je revins brusquement sur mes pas, et je lui dis :

« Eh bien ?

— Je l'ai vu un soir, pendant la comédie. J'avais écarté la toile pour voir, parce que moi je n'ai pas d'argent. C'était derrière la comédie, un endroit avec des marmites, et une table avec des bouteilles. Krause causait avec le monsieur qui avait une queue rouge à sa perruque, avec un papillon au bout.

— Le pitre ! m'écriai-je involontairement.

— Je ne sais pas, me répondit le Monsieur, alarmé sans doute de ma vivacité. »

J'aurais voulu en apprendre davantage, mais le Monsieur me déclara qu'il n'en savait pas plus long. Sur quoi il enjamba

la haie et se sauva à travers champs en me criant par-dessus son épaule :

« Oh ! comme tu l'as tapé, hein ! »

Je me disais en continuant mon chemin :

« Qu'est-ce que Krause pouvait bien dire au pitre ? » mais je n'en cherchais pas plus long.

Quand je contai la chose à Strecker, au lieu de rire comme je m'y attendais, il devint tout à coup très sérieux.

Ensuite, il me donna une tape amicale sur l'épaule, et me dit :

« Décidément, mon vieux, c'est toi qui feras retrouver le grand Krause.

— Comment cela ? lui demandai-je au comble de la surprise.

— Krause, reprit-il, n'est pas un garçon à parler au premier venu, comme toi ou moi, par exemple, sans avoir quelque chose à lui dire-Rappelle-toi ce que cet homme de Saint-Wulfran a raconté à mon père. Le pitre a quitté la troupe des saltimbanques pour se marier et pour s'établir à son compte. Rappelle-toi encore ce que Marien nous a dit ce matin. Quand tu t'amusais, dans leur jardin, à tenir un râteau en équilibre sur le bout de ton nez, Marien a dit que son frère passait ses journées à essayer de marcher sur les mains, et à mettre le râteau, le balai et la bêche en équilibre sur son nez et sur son menton, il a la vocation de saltimbanque.

— C'est pourtant vrai ! m'écriai-je avec une admiration si profonde que Strecker se mit à me rire au nez.

— Eh bien, me dit-il, comprends-tu maintenant ?

— Je crois, lui répondis-je, que je commence un peu, mais je ne suis pas bien sûr.

— Farceur ! cria-t-il en m'allongeant un coup de coude dans les côtes.

— Le pitre a embauché Krause, repris-je, commençant seulement à entrevoir la vérité.

— Et ils se sont donné rendez-vous quelque part, ajouta Strecker.

— Mais où ? » repris-je en le regardant d'un air perplexe.

Sans se donner la peine de me répondre, il me prit par le bras et me fit redire devant son père ce que je venais de raconter.

« Il est avec le pitre ! s'écria le père Strecker en se levant brusquement de sa chaise et en faisant tomber les cendres de sa pipe.

— C'est ce que nous pensions, Otto et moi, dit mon camarade.

— Mais alors, mais alors, reprit le père Strecker en regardant de près les dessins de sa pipe de porcelaine, le vieux, qui est le chef de la bande, doit savoir où il est.

— C'est ce que nous pensions, Otto et moi », reprit Strecker, à ma grande stupéfaction.

Il avait dû le penser, lui, parce qu'il avait l'esprit très vif, mais moi je n'allais pas si vite dans mes raisonnements.

Le père Strecker était un homme d'action. Au lieu de faire des dissertations, il mit, après souper, son cheval à la voiture, et partit au grand trot pour le château d'Ordenheim.

M. le comte le reçut fort bien, à ce qu'il nous raconta en revenant ; et comme il avait son homme d'affaires au château en ce moment, il l'expédia à la recherche de la troupe, qui ne pouvait pas être bien loin. Deux jours après, l'homme d'affaires écrivit de Bade. Le pitre était parti pour Nancy. C'est donc à Nancy qu'il fallait chercher tout d'abord. Le pitre se nommait Antonin Levraut, dit Tranche-Montagne. Sans prévenir son patron, car c'était un sournois, il avait fait publier ses bans à Nancy, en attendant la fin de son engagement dans la troupe Moutardier. Le jour où expira son engagement, il chercha querelle à la dame imposante, à propos d'un haricot de mouton qui sentait le brûlé, et, comme on dit, donna son compte. M. et M^me^ Moutardier le regrettaient parce qu'il avait la langue bien pendue, mais ils ne le regrettaient pas parce qu'il avait le caractère mal fait.

C'est l'homme d'affaires qui nous raconta tout cela à l'*Ours-Noir* où on l'avait invité à souper avec le père Krause.

Le père Krause était tout sombre en l'écoutant. Pressé de questions, il finit par avouer qu'il avait peur de partir tout seul, surtout en chemin de fer. Il n'avait jamais quitté Darlenheim, et l'idée d'aller à Nancy lui glaçait le sang dans les veines ; car on parlait de Nancy comme d'une grande ville, et tout le monde sait que dans les grandes villes, on rencontre des filous et des malins à tous les coins de rue !

Justement, M. le comte d'Ordenheim avait donné pleins pouvoirs à son homme d'affaires pour accompagner le père Krause et l'aider dans ses recherches. Le père Krause poussa un grand soupir de soulagement et le père Strecker proposa

de boire à la santé de M. le comte d'Ordenheim ; on but ensuite à l'heureux voyage du père Krause, et tout le monde était gai et disposé à se réjouir.

CHAPITRE XXII

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Les deux voyageurs partirent le lendemain de bonne heure dans la voiture de M. Faber, et M. Faber les accompagna lui-même jusqu'à la station de Scheuerstadt.

Pendant toute la classe du matin, les élèves du père Wæchter ne pouvaient pas détourner leurs yeux de la grande carte de France qui était pendue au mur. Le père Wæchter eut la complaisance de prendre sa grande baguette et de nous montrer Nancy, en nous expliquant tout le trajet de Darlenheim à Nancy.

Un jour, deux jours se passent sans que nous entendions parler de rien. Enfin le facteur rural apporte à la mère Krause une lettre pliée de travers et cachetée avec un gros pain à cacheter qui avait débordé en plusieurs endroits sous la pression d'un pouce peu habitué à comprimer des pains à cacheter.

« Nancy n'est pas une vilaine ville, disait le père Krause, et même il y a des places grandes comme Darlenheim et des grilles de fer comme on n'en voit nulle part. Pour en revenir à ce particulier, il s'est marié la semaine passée à une demoiselle de sa partie, fameuse pour jouer des cymbales et de la grosse caisse ; il n'a point fait d'héritage c'était une vanterie ; mais il arrache les dents au monde avec un jeune homme qui tourne une manivelle, que l'on appelle dans ce pays-ci un orgue de Barbarie, qui pourrait bien être notre garçon, à moins que ce ne soit pas lui ; mais pour le savoir, il faut le voir ; et comme il est parti d'ici disant qu'il allait à Bar-le-Duc, nous partons aussi, en bonne santé, avec l'espoir que la tienne

n’est pas plus mauvaise, ce qui est une consolation. Quelle drôle de chose que les chemins de fer ! ça fait un bruit d’écluses et ça vous coupe la respiration de voir filer les arbres et les maisons. »

Le surlendemain, nouvelle lettre :

« Bar-le-Duc n’est pas une vilaine ville, sauf qu’on monte et qu’on descend que c’est une pitié ! D’en haut, on voit un tas de toits ; mais je n’ai pas vu notre pauvre garçon, parce que, pour en revenir à ce particulier, il n’a fait que passer ici, et il faut que nous courions après. Toujours en bonne santé, et la tienne de même, il faut l’espérer, parce que sans cela ce serait dur de voyager si vite et sans savoir où l’on va. Si tu as entendu parler d’une ville nommée Châlons, c’est là que nous allons, parce que ce particulier a dit qu’il allait là. »

Cette lettre était arrivée le jeudi matin, dix-sept jours après la disparition de notre camarade, et nous aurions bien voulu être au lendemain pour savoir s’il y aurait une nouvelle lettre, et si c’était bien Krause qui accompagnait le sieur Tranche-Montagne à Châlons.

Ma mère et la mère Seckatz étaient auprès de la paralytique ; Strecker et moi, nous nous amusions dans le jardin avec Marien pour tuer le temps.

Je vis par-dessus la haie M. le comte et M^me^ la comtesse qui venaient de notre côté. Au lieu de passer devant la porte, ils s’arrêtèrent, et M. le comte me fit signe d’approcher.

« Y a-t-il quelqu’un avec M^me^ Krause ? » me demanda-t-il poliment.

Je lui répondis en rougissant que ma mère et M^me^ Seckatz y étaient pour le moment.

« Va prévenir ta mère que quelqu'un la demande, me dit doucement Mme la comtesse ; et surtout, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, ne lui dis pas qui c'est. »

Je me mis à trembler en pensant que Krause était retrouvé ; car, si le comte et sa femme avaient l'air grave, ils n'avaient point cet air triste des porteurs de mauvaises nouvelles.

Strecker, voyant mon émotion et comprenant que je ferais quelque maladresse, si j'allais prévenir ma mère, entra vivement dans la maison et en ressortit au bout de quelques secondes. Ma mère le suivait ; elle rougit d'abord et sourit en voyant les personnes qui la faisaient demander.

« Il est retrouvé ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, dit la comtesse en la regardant avec bienveillance. Nous n'avons pas voulu surprendre la pauvre mère ; voulez-vous avoir la bonté de la préparer à ma visite ? Nous venons de recevoir une dépêche de Châlons. »

Ma mère leva les mains au ciel sans rien dire, et rentra dans la maison. Strecker et moi, nous nous étions retirés un peu à l'écart, et Marien se cachait derrière nous. Ma mère reparut au bout de quelques minutes et fit signe à Mme la comtesse. Nous n'osâmes pas entrer avec elle, mais du dehors nous entendîmes un grand cri, puis des paroles douces et caressantes, puis des sanglots mêlés d'actions de grâces. Ma mère vint nous enlever Marien. Strecker sifflotait en détachant avec son couteau un morceau de gomme du tronc d'un prunier, mais ses lèvres tremblaient ; je l'entrevoyais comme à travers une espèce de brouillard ; je m'aperçus seulement alors que j'avais les yeux pleins de larmes, et je me mis à siffloter aussi, comme un benêt, en tournant le dos à Strecker.

Presque jamais les événements le plus impatiemment attendus ne se présentent sous la forme que nous leur avions donnée par avance dans notre imagination.

Pour tous les élèves du père Wæchter, le coup de tête du grand Krause avait fait de lui une manière de héros. Nous nous attendions à le voir revenir par un beau soleil, la tête haute, l'air fier et un peu rêveur parce qu'on avait contrarié sa vocation. Nous irions au-devant de lui, nous lui ferions fête, et il nous raconterait ses aventures, car il ne pouvait manquer d'avoir eu des aventures étranges, lui qui avait vu tant de pays.

Le samedi matin, je fus presque scandalisé en apprenant de ma mère que le grand Krause était revenu de nuit, sans tambour ni trompette, qu'il était très fatigué de son escapade, et qu'il ne rentrerait à l'école que le lundi suivant. Je témoignai le désir de l'aller voir tout de suite ; mais ma mère me dit qu'il dormait sans doute encore, et qu'il fallait attendre au moins la fin de la classe. Cette rentrée furtive, presque honteuse, par une petite pluie fine (car il avait plu toute la nuit), me gâtait bien un peu mon héros ; mais la nécessité d'attendre son réveil, comme celui d'un grand personnage, le releva dans mon estime.

Le père Wæchter, avec une figure rayonnante de joie, nous dit : « Mes enfants, Dieu soit loué ! votre camarade est de retour. C'est une grande bénédiction pour les parents et pour nous tous. Je voudrais, à ce propos, vous dire une petite chose afin de ne pas lui faire sentir trop vivement la faute qu'il a commise, et dont il se repent, le pauvre garçon, recevez-le amicalement, mais sans lui parler de tout ce qui s'est passé ici en son absence, ni de ce qui a pu lui arriver à lui-même… Strecker, ta leçon ! »

Pendant que Strecker récitait, je faisais de tristes réflexions je ne pouvais m'empêcher de trouver que le père Wæchter avait bien parlé ; mais c'était un crève-cœur pour moi de penser que l'héroïsme de Krause n'avait pas effacé sa faute, et que décidément il rentrait la tête basse.

À la fin de la classe, Strecker et moi, nous allâmes voir notre ami. Il était assis près du lit de sa mère, qui lui tenait les mains dans les siennes. Il avait beaucoup maigri, et au lieu de le prendre d'un peu haut avec nous, comme un grand voyageur et comme un grand aventurier, c'est à peine s'il osait nous regarder et nous parler.

Après la classe du soir, il vint avec nous dans le jardin, et nous parla plus librement que devant sa mère. Le pitre, après lui avoir promis monts et merveilles, l'avait traité comme son domestique, une fois qu'il l'avait tenu en sa puissance. Plusieurs fois, il avait songé à se sauver et à rentrer chez ses parents, mais une fausse honte l'avait retenu. Ayant ainsi vu de près la vie des saltimbanques, il en était profondément dégoûté, et les traits qu'il nous cita, et qu'il nous fallut répéter aux camarades impatients, changèrent de fond en comble l'opinion publique de Darlenheim sur les saltimbanques. Hélas ! encore une illusion perdue pour nous, qui les avions si longtemps tenus pour des personnages supérieurs à M. le maire et à M. le sous-préfet !

Le lendemain, qui était un dimanche, ceux qui s'attendaient à voir Krause à la grand'messe furent bien attrapés il était venu le matin à la première messe avec son père et Marien. Ma mère m'avait expliqué pourquoi il n'était pas convenable que l'attention des fidèles fût détournée, par sa présence, de la célébration du saint sacrifice, et lui-même,

repentant comme il l'était, n'aurait su comment se tenir, en sentant que tout le monde avait les yeux sur lui.

Quand M. le curé fut monté en chaire, il s'agenouilla comme d'habitude, fit le signe de la croix et se recueillit, la figure cachée dans ses mains. Je remarquai que ses mains tremblaient très fort, et je sentis tout de suite qu'il allait nous parler de Krause. Il est vrai qu'il ne le nomma pas une seule fois, mais il développa la parabole de l'Enfant prodigue avec une émotion si vraie et des paroles si justes, que tout le monde baissait la tête et que beaucoup de personnes pleuraient. Je la savais par cœur, cette parabole de l'Enfant prodigue, et je l'avais récitée bien des fois, mais je ne l'avais jamais comprise ; cette fois, au contraire, mon âme, troublée par tant d'émotions et éclairée en même temps par les premières lueurs de l'expérience de la vie, recueillait une à une les paroles du livre divin et s'en pénétrait non seulement sans effort, mais encore avec une sorte de joie que je ne saurais définir, même aujourd'hui. Que c'est donc beau, la vérité !

M. le comte regardait l'autel en serrant les lèvres, M^me^ la comtesse pleurait doucement sous son voile ; la figure de notre ancien ennemi le domestique était sillonnée-de grosses larmes ; Strecker me regardait avec des yeux profonds ; je le trouvai encore plus beau que le jour où j'avais été frappé de sa beauté à l'école.

M. le curé termina son sermon d'une voix plus ferme par les paroles suivantes : « Une grande joie est sortie d'une grande affliction. En célébrant le saint sacrifice, j'ai remercié Dieu, dans l'effusion de mon cœur, de ce qu'il m'avait accordé de lire dans vos âmes, mes chers enfants, tant de bonnes pensées et tant de bons sentiments. Depuis bientôt quarante ans que je travaille parmi vous au champ du Seigneur, je n'ai

jamais vu sortir de terre, en si peu de temps, une moisson si abondante et si agréable à Dieu. Que chacun de vous descende en lui-même, et il reconnaîtra qu'il est meilleur qu'il n'avait jamais osé l'espérer. Il a suffi d'une grande émotion pour faire paraître à la lumière des trésors enfouis sous les petites préoccupations et les petites passions de tous les jours. Tâchons tous de ne pas oublier la grande leçon que nous venons de recevoir et la grande vérité qui vient de nous être révélée. Dans les moments de doute, de défaillance et de tentation, demandons-nous « Qu'aurais-je fait le jour où un grand malheur planait sur la paroisse, et où mon cœur était attendri par la pitié et par la charité ? Et alors, agissez, sous l'œil du Seigneur, comme vous avez tous fait ce jour-là. »

Il y eut un grand frémissement dans l'auditoire ; on pouvait pas s'empêcher de reconnaître combien tout ce qu'il avait dit était beau et vrai.

« Où vas-tu ? me demanda Strecker au sortir de l'église.

— Je vais dire à Klaas que je ne veux plus être fâché avec lui.

— Moi aussi, » dit-il en passant son bras sous le mien.

Tout cela est bien loin, bien loin dans le passé, et, comme je ne suis qu'un homme, j'ai failli bien des fois à mes bonnes résolutions.

La vie est pleine d'épreuves, de difficultés et de tentations ; l'âme hésite bien souvent et ne voit pas clairement son chemin ; que de fois j'ai trouvé ma voie et triomphé de mes préjugés et de mes répugnances en me demandant à moi-même « Qu'aurais-tu fait ce jour-là ? »

Aux yeux du monde, je suis un plus grand personnage que Strecker ; à mes yeux, j'ai été, je suis et je serai toujours son obligé, pour le bien que m'a fait son amitié. Après mes parents, c'est mon plus grand bienfaiteur. Strecker a épousé Marien, et tient toujours l'auberge de l'*Ours-Noir,* qui est devenue par le progrès des temps l'hôtel de l'*Ours-Noir*. Tous nos chers morts reposent côte à côte dans le cimetière de Darlenheim, et l'herbe ne croît pas sur leurs tombes.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
https://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2025

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoisM, Coolmicro.

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.